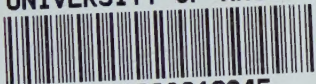


UNIVERSITY OF ARIZONA



39001003912345

OEUVRES

DE

Paul Hervieu

THÉÂTRE

Le Réveil — Modestie — Connais-toi




PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

The plays « Le Réveil », « Modestie », « Connais-toi », published in this stitched book, are entered, according to act of Congress, in the years 1906-1909, by Mr Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. — All Rights reserved.



Digitized by the Internet Archive
in 2023

OEUVRES

DE

Paul Hervieu

OEUVRES

DE

Paul Hervieu

OEUVRES

DE

Paul Hervieu

THÉÂTRE

Le Réveil — Modestie — Connais-toi



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXCIX

The plays « Le Réveil », « Modestie », « Connais-toi », published in this stitched book, are entered, according to act of Congress, in the years 1906-1909, by M. Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

LE RÉVEIL*

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE

*Représentée pour la première fois sur la scène du
Théâtre-Français, le 18 décembre 1905.*

* Entered, according to Act of Congress, in the year 1906,
by M. Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress,
at Washington. All rights reserved.

A

MOUNET SULLY-ROI

Son admirateur et ami.

P. II.

Février 1906.

PERSONNAGES

MM.

PRINCE GRÉGOIRE DE SYLVANIE. . .	MOUNET SULLY.
PRINCE JEAN DE SYLVANIE . .	LE BARGY.
SIMÉON KEFF	PAUL MOUNET.
FARMONT.	LOUIS DELAUNAY.
RAOUL DE MÉGÉE.	HENRY MAYER.
UN DOMESTIQUE.	LATY.

Mmes

THÉRÈSE DE MÉGÉE.	BARTET.
COMTESSE DE MÉGÉE.	PIERSON.
MADAME DE FARMONT.	PERSOONS
ROSE DE MÉGÉE.	BERGÉ.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	FAYLIS.
MARIA.	LHERBAY.



LE RÉVEIL *

ACTE PREMIER

Un petit salon.

Au fond, une porte vitrée ouvrant sur une galerie. A droite, une porte à deux battants donnant communication avec l'antichambre. A gauche, au premier plan, une fenêtre. Au second plan, la porte, sous boiserie, d'une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR DE FARMONT,
MADAME DE FARMONT.

FARMONT, *près de sortir par la droite.*

Y sommes-nous?

* Entered, according to Act of Congress, in the year 1906, by M. Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

MADAME DE FARMONT, *ôtant ses gants.*

Attendez que j'aie remis ma voilette.

FARMONT.

Cette visite n'en finissait pas !

MADAME DE FARMONT.

Heureusement que nous connaissons le chemin dérobé.

FARMONT.

Qu'est-ce que la douairière de Mégée avait à vous retenir comme ça ?

MADAME DE FARMONT.

Elle se doute que nous pensions à sa petite-fille pour notre fils.

FARMONT.

Notre situation est nette : nous n'avions encore rien dit. Évitions que les enfants s'amourachent davantage et que l'on colporte des bruits de fiançailles... Nous n'irons point, n'est-ce pas ? demander la main de la jeune fille si la conduite de sa mère devient définitivement suspecte...

MADAME DE FARMONT

Ne venez-vous pas, comme moi, d'observer

toutes sortes de manèges, des phrases à double entente, des regards équivoques entre Thérèse de Mégée et le prince Jean?...

FARMONT.

Évidemment!... Nous allons être réduits à faire un gros chagrin à notre garçon.

MADAME DE FARMONT, *ayant fini d'arranger sa voilette et de remettre ses gants.*

Ce ne sera pas notre faute... Partons.

(Ils vont s'en aller par la droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE
DE MÉGÉE, ROSE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *entrant par le fond, suivie de Rose.*

Madame de Farmont! c'est la grand'mère qui vous rattrape. J'apprends que, pour le prochain après-midi, vous vous chargez de ma petite Rose, sur votre coach...

MADAME DE FARMONT.

Nous avons offert deux places au ménage de votre fils. Mais cela n'a pas tenté, cette fois, votre bru. Alors, Raoul nous a proposé la compensation d'emmener sa fille au lieu de sa femme.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je suis toujours si heureuse d'un plaisir donné à ma petite-fille que je vous en dis, à l'un et à l'autre, mon remerciement.

FARMONT.

Oh ! chère madame, il n'y avait pas de quoi quitter votre salon !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

J'ai laissé ma belle-fille avec quelques personnes dont je n'ai plus l'âge et qui sont de ses relations plutôt que des miennes. Thérèse et moi, nous nous relayons au jour que nous avons en commun... Au surplus, je vous poursuis à l'instigation de ma petite-fille. Elle n'osait pas courir toute seule après vous. (*A Rose.*) Allons ! viens t'expliquer toi-même.

ROSE, à *M^{me} de Farmont.*

Mon Dieu ! madame !... c'est pour une in-

certitude dont mère ne m'a pas tirée : j'ai une autre robe plus habillée que celle-ci. Mais le chapeau qui lui va est mon moins habillé...

FARMONT.

Diable !

ROSE.

Me trouveriez-vous assez bien mise telle que je suis là ?

MADAME DE FARMONT.

Parfaitement !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Vous endossez donc toutes les responsabilités en face d'un monsieur très taquin sur les toilettes de Rose ?

FARMONT.

Et qui cela, chère madame ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Votre charmant fils.

MADAME DE FARMONT.

Roger?... Il ne sera pas de la partie.

ROSE, *anxieuse*.

Comment ?

MADAME DE FARMONT, *à son mari.*

N'est-ce pas?

FARMONT.

Il ne pourra pas... Des occupations... des démarches...

MADAME DE FARMONT.

Il va faire un voyage...

ROSE, *oppressée.*

Il ne me l'avait pas dit...

FARMONT.

Une occasion se présente...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

En vérité!...

ROSE, *avec une timide espérance.*

Du moins, nous le verrons, demain soir, à dîner chez vous?

MADAME DE FARMONT.

Probablement que non...

ROSE.

Ah!

FARMONT.

Son départ n'était pas fixé. Nous allons savoir...

MADAME DE FARMONT.

Quant à vous, mon enfant, à demain, dans l'après-midi. Votre père est prévenu que le coach ira vous prendre. (*A la comtesse de Mégée.*)
Au revoir, chère madame!...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Au revoir!

(*M. et M^{me} de Farmont sortent par la porte de droite. Rose essaie de gagner la porte du fond.*)

SCÈNE III

LA COMTESSE DE MÉGÉE, ROSE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *arrétant*
sa petite-fille.

Rose!

ROSE.

Bonne-maman?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Tu as de la peine?

ROSE, *bravement.*

Non.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *lui prenant
les mains.*

Sois franche, sois bien confiante : tu as de la peine parce que Roger de Farmont va s'éloigner?

ROSE.

Oui.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Tu ressens pour lui une grande affection?

ROSE.

Oui!

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Il te rend la pareille?

ROSE.

Oui!!

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Vous vous en êtes fait la confidence l'un à l'autre?

ROSE.

Oui!!!

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Quels propos avez-vous échangés?

ROSE.

Oh! bonne-maman! je vous en prie!...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je désire savoir s'il existe entre vous de la pure légèreté ou quelque sentiment profond. Ouvre-moi ton cœur. Parle! Raconte!

ROSE, *dans une sorte de songe.*

Son image me suit toujours... Quand, de loin, quelqu'un ressemble à Roger, je suis aussitôt persuadée que c'est lui qui approche... Je ne peux plus penser qu'à lui!

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Tu as dit au jeune homme beaucoup de choses dans ce goût-là?

ROSE.

Près de lui, je ne trouve pas de paroles. Je ne saurais que me taire si ses interrogations ne m'aidaient pas... Je me guide sur ce qu'il me dit...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Il te dit : « Je vous aime ! » et tu le lui redis ?

ROSE, *baissant la tête.*

Oui, bonne-maman.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

T'avait-il fait prévoir un obstacle du côté de ses parents ?

ROSE.

Au contraire !... Ceux-ci se montraient bienveillants pour moi, jusqu'à ces derniers jours où ils viennent de changer.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Ah ! tu as constaté cela !

ROSE.

Ce sont eux qui auront inventé de faire partir Roger.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Comment tes projets sont-ils appréciés par ta mère ?

ROSE.

Je ne lui en ai pas parlé.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Pas du tout ?

ROSE.

Oh ! bonne-maman, ne me grondez pas avant d'avoir compris pourquoi j'ai été muette auprès d'elle. J'étais gênée devant les miens, je me cachais de ce qu'un étranger eût pris, dans mes affections, tant de place à leurs dépens. Je me jugeais coupable de concevoir désormais mon bonheur en dehors d'eux, ailleurs que chez eux, même loin d'eux. Mais surtout en face de mère, qui me connaît le plus, je crois continuellement sentir qu'elle a deviné un trouble si fort en moi, qui m'est si nouveau, et qu'elle me le reproche comme une ingratitude !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Tu t'es trompée. Tu t'es obstinée dans l'erreur. Et c'est déplorable !

ROSE.

Je vous jure que j'ai cherché dans les yeux de mère, bien des fois, un encouragement à la consulter, un signe seulement d'indulgence !... Et ses yeux, de jour en jour, se sont détournés de moi davantage ! Mère, qui était auparavant

si bonne pour moi, toujours si tendre, comprenez-vous qu'elle ne m'adresse plus la parole ? Elle me répond à peine. Si elle ne détestait pas mon idée de mariage, d'où vient que mon seul aspect la rend sombre et que maintenant elle me fuit ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Certes, il y a un malentendu entre ta mère et toi. Il faut t'employer à ce qu'un état, très fâcheux pour nous tous, ne se prolonge pas. Saisis la première occasion de t'adresser à ta mère, tendrement et fermement. Ouvre-lui ton âme. Retiens-la devant la révélation de tes jeunes espoirs, de tes tourments déjà commencés. Je te prédis que ce ne sera pas en vain...

ROSE.

Mais les parents de Roger ne seront pas ramenés à de meilleures dispositions parce que mère m'aurait fait bon accueil ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Qui sait?... Quand tu lui auras exposé que les Farmont marquent un revirement, elle réfléchira, elle méditera. Elle cherchera les causes et le remède. Jette-toi dans les bras de ta mère.

Vous n'aurez pas plus tôt pleuré ensemble que la lumière du sens maternel se lèvera sous ses larmes et la guidera.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL, *entrant par le fond, à Rose.*

Fillette, il y a par là des jeunes demoiselles qui te réclament...

ROSE.

Me voilà...

RAOUL.

Qu'est-ce que tu as?

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *à Rose.*

Va-t'en! Prépare-moi mon thé..

(Rose sort par le fond.)

SCÈNE V

LA COMTESSE DE MÉGÉE,
RAOUL.

RAOUL.

Qu'est-ce qu'elle a ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je t'avais conté, en riant, que je la soupçon-
nais d'un faible pour le jeune Roger.

RAOUL.

Oui.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Ce n'est plus amusant : c'est sérieux, c'est
grave.

RAOUL.

Eh bien ! cette alliance est possible.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Ta femme y sera-t-elle favorable ?

RAOUL, *nerveusement*.

Ma femme!... Ce sera bien le moins qu'elle favorise le bonheur de sa fille, puisqu'elle se désintéresse du mien...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Qu'est-ce qui te prend?

RAOUL.

Ne faites pas attention. J'ai eu un mouvement de vivacité.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Tu as contre ta femme un grief?

RAOUL.

Ce n'est pas le mot juste... Nous causerons de cela un jour que vous aurez plus de temps...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je ne te quitte pas avant que tu te sois expliqué.

RAOUL.

Comment m'expliquer? Je m'égare moi-même... Ma femme ne m'aime plus!

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Tu te l'imagines !

RAOUL.

On n'imagine pas qu'on souffre. Je souffre !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Mais à propos de quoi?... Qu'est-il arrivé?...
Donne-moi tes raisons pour que je puisse les
discuter !

RAOUL.

Thérèse, qui avait été si parfaite pour moi
depuis notre mariage, en est maintenant à me
faire continuellement de la peine. Elle me ré-
plique avec des brusqueries dont elle a sans
doute un remords ; car, l'instant d'après, son
regard se voile et j'y aperçois une larme...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

C'est tout ? Tu n'as rien d'autre à signaler ?

RAOUL, *ayant vaguement cherché.*

Si !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Quoi ?

RAOUL.

Ma femme a des accès de gaieté stridente...
des périodes d'abattement...

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *avec autorité.*

Il faut en conclure qu'elle est mal portante. La vie mondaine, tous ces mois-ci, l'a surmenée. Il sera peut-être nécessaire de lui procurer un séjour aux champs. Nous allons voir. (*Avec une sollicitude qui implore.*) Mais, pour améliorer l'état nerveux de ta femme, commence, toi-même, à ne pas t'énervier auprès d'elle. Ne la tracasse pas. Ne sois pas à l'observer. Confie-moi le soin exclusif de la mettre en bonne voie.

RAOUL.

Ah ! s'il était vrai que sa désaffection envers moi ne fût qu'un mal passager, je ne m'impacienterais plus. (*S'accrochant à de l'espoir.*) Je m'effacerai autant que vous le jugerez bon. Faites pour le mieux, ma mère, et comptez que je vais m'interdire les questions, les instances maladroites...

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *entrant par le fond.*

On me charge de vous dire, madame, que
votre thé refroidit.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Merci. J'y vais.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII

RAOUL, JEAN.

RAOUL.

Ton père n'arrive pas. Tu sais que je suis
témoin. Voici l'heure d'aller empêcher que ces
gens ne se coupent la gorge. Évite que le prince

Grégoire ne se formalise en ne me trouvant pas auprès de ma mère.

JEAN.

Sois tranquille.

RAOUL.

Tu ne sors pas ?

JEAN.

Non, je reste encore, puisqu'il m'a donné rendez-vous ici. Depuis qu'il a débarqué, hier, de l'Orient-Express, je ne l'ai vu que le temps de le mener de la gare à l'hôtel où il s'est logé.

RAOUL.

Je suis, d'ailleurs, allé ce matin lui présenter mes devoirs. Je lui ai retrouvé les allures que se rappelaient mes très lointains souvenirs.

JEAN.

Oui, il porte beau !

RAOUL.

Ton père a été sensible à ce que je connusse si bien toutes ses tentatives héroïques pour se rétablir sur le trône de Sylvanie.

JEAN.

C'est de l'histoire ancienne.

RAOUL.

Nous avons aussi parlé de toi, de ton existence à Paris depuis de nombreuses années. Le prince Grégoire a eu la bonté de me dire qu'il se félicitait de te savoir traité par ma mère comme un autre fils...

JEAN.

En effet...

RAOUL.

Mais je bavarde au lieu de me sauver... A bientôt!

JEAN.

Au revoir!

(Raoul sort par la droite.)

SCÈNE VIII

JEAN, puis THÉRÈSE. *Resté seul, Jean jette un coup d'œil par les vitres dans la galerie, va et vient en homme qui attend quelqu'un. Thérèse arrive par la porte du fond.*

JEAN.

A quel propos m'avez-vous fait quitter le salon?

THÉRÈSE.

J'avais hâte d'être un peu seule avec vous.

JEAN.

Qu'est-ce qui me vaut cette amabilité?

THÉRÈSE.

Je suis inquiète. Pourquoi votre père est-il à Paris?

JEAN.

Je n'ai là-dessus que de vagues renseignements.

THÉRÈSE.

Quel motif le prince Grégoire a-t-il eu de s'arracher à sa retraite ? En descendant du train, que vous a-t-il raconté ?

JEAN.

Il a vendu des forêts, une partie du domaine d'exil qu'il habite sur la frontière de Sylvanie. Il est ici pour échanger les signatures avec une banque et recevoir le prix convenu. Je n'ai, du reste, pas questionné mon père. Une fois qu'il a dit ce qu'il lui suffit qu'on sache, on n'en tirerait pas un mot de plus. Excusez-moi de ne pouvoir satisfaire davantage votre curiosité.

THÉRÈSE.

Vous me répondez sèchement. Vous en serez bientôt à me témoigner de la haine.

JEAN.

Sans doute, je devrais mieux supporter les alternatives d'espoir et de déception que vous m'imposez. Mais chaque jour augmente la passion que j'ai de vous. Je suis affamé de désirs. La détresse me fait grincer des dents.

THÉRÈSE.

Vous pourriez avoir quelque remords de l'état où je suis. Vos tentatives, vos reproches, ont bouleversé mon existence... L'obsession que j'ai de vous me fait vivre comme une étrangère à mon propre foyer : je ne sais plus y parler ; je n'entends pas le langage qu'on y tient. Vous avez détruit ce repos moral, cette honnête tranquillité que, pendant de longues années de ménage, j'avais pris pour le bonheur.

JEAN, *douloureusement*.

Allons donc ! Rien ne vous empêcherait d'être à moi si vous n'aimiez pas votre mari !...

THÉRÈSE.

Mon mari !... La première perversion que vous m'avez glissée dans l'âme, c'est je ne sais quel dédain coupable envers l'homme à qui j'ai apporté ma foi conjugale, c'est une sorte de rancune honteuse ! Vos serments exaltés, vos paroles brûlantes, vos insinuations aussi, m'ont fait apercevoir que, malgré le mariage et la maternité, je gardais mon ignorance de l'amour et quelque niaiserie de jeune fille. Dans la fièvre que me font éprouver vos prières et

vos persécutions, j'entrevois des ciels inconnus et des fleurs que ma jeunesse n'aura pas cueillies!...

JEAN.

Thérèse, vous savez où est un asile dont je dispose à l'insu de tous. Mon père lui-même ne se souvient peut-être pas qu'il a jadis acheté ce coin, dans le fond de Passy, quand il projetait de résider en France. Quelquefois déjà j'ai eu l'illusion que j'étais autorisé à vous y aller attendre, parce que, dans la manière dont vous m'aviez dit : Non, non et non, j'imaginais une chance que ce fût oui... Vous n'avez rien à redouter là. Aucun voisin ni passant dans cette rue. La loge sert de refuge à la vieille bonne avec qui j'ai balbutié mes premiers mots de français : une sorte d'esclave craintive et silencieuse... Thérèse, sur le petit pavillon, les branches d'un grand cèdre font, en plein jour, de la nuit, pour les amants. C'est, vous dis-je, l'arbre de la science...

THÉRÈSE.

Taisez-vous!... J'ai laissé tomber devant vous l'aveu d'une misérable tentation. Soyez élégant : ne ramassez pas de pareils arguments.

JEAN.

Je ne me flatte pas d'être un suppliant délicat ni habile. Mais je vous jure que tout mon courage est usé. J'ai assez languï... Laissez-vous fléchir... Venez demain.

THÉRÈSE.

Non, non et non ! Est-ce clair, cette fois ?

JEAN.

Ne me réduisez pas à l'excès du découragement. Promettez-moi qu'un jour vous viendrez.

THÉRÈSE.

Jamais !

JEAN.

Si vous ne songiez pas à m'appartenir, comment ne m'avez-vous pas arrêté à ma première déclaration ? Il fallait m'envoyer au diable, pour que j'essaie d'y guérir mon mal avant qu'il m'ait ravagé !

THÉRÈSE.

Vous laissez, vous, libre carrière à votre nature, vous laissez crier vos sensations. Et vous me dictez, à moi, ce que la raison pure m'aurait commandé !

JEAN.

Oui, vous deviez me chasser, le jour où j'ai, par surprise, par attentat, posé mes lèvres sur votre bouche...

THÉRÈSE.

Ne rappelez pas cela.

JEAN.

Pourquoi m'avoir permis de m'enivrer si longuement de votre souffle? Pourquoi, si ce n'était pas, en cela, vous promettre tout entière? Pourquoi m'avoir rendu mon baiser? Pourquoi? Pourquoi?

THÉRÈSE.

Je ne suis pas à l'abri d'un vertige. Je suis faillible. Je suis impure. Je suis humaine!... Comme vous qui travaillez à corrompre la femme de votre ami d'enfance, comme vous, je suis pétrie du limon de la terre. Et vous avez le pouvoir de soulever dans mes veines les bourbes de l'instinct. Mais tout ce qu'il y a de meilleur en moi, et de noble, lutte contre vous pour me sauver. Non, je n'irai pas jusqu'au bout du parjure... Non, je ne deviendrai pas, en face de mon mari, l'impardonnable

menteuse de tous les jours. Non, je n'infligerai pas à ma fille ce flétrissant contact de rentrer près d'elle au sortir de votre lit!... C'est pour ces deux êtres que je sens la bonté, l'esprit de sacrifice, intercéder dans mon âme. Heureusement, ce n'est pas pour vous!... Je vous entends gronder, protester, souffrir peut-être. Mais vous n'atteignez pas jusqu'aux sources véritables de mon abnégation, de ma pitié. Dieu merci! Ce jour-là, vous seriez trop fort!

(Un bruit de voix retentit derrière la porte de droite.)

UN DOMESTIQUE, *ouvrant.*

Non, monseigneur, le prince Jean n'est pas parti.

JEAN, *à Thérèse.*

Voici mon père.

LE PRINCE GRÉGOIRE, *apparaissant.*

Bon! Annoncez-moi à la comtesse de Mégée.

SCÈNE IX

JEAN, THÉRÈSE,
LE PRINCE GRÉGOIRE.

JEAN, *allant au-devant de son père.*

Vous me demandez ?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Oui, si tu n'avais plus été là, il me restait une course à faire moi-même. Va retirer ce qu'il y aurait pour moi poste restante (*Il lui remet un papier.*) à ce bureau et à ce nom que j'ai pris.

JEAN.

Bien. (*Désignant Thérèse qui redescend.*) Madame Raoul de Mégée.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Oh ! pardon, madame... Dans mon affairement, je ne vous avais pas aperçue.

THÉRÈSE.

Monseigneur, je vous souhaite la bienvenue.

JEAN.

Avant une demi-heure, je serai de retour.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE X

THÉRÈSE, LE PRINCE GRÉGOIRE.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je ne suis pas tout à fait un étranger pour vous. J'ai connu votre mari tout enfant, lorsque feu votre beau-père appartenait à l'ambassade française de Vienne. Moi, je traînais dans cette ville mon découragement de souverain dépossédé. J'étais un soldat vaincu, un fuyard...

THÉRÈSE.

Vous deviez faire songer plutôt à quelque géant foudroyé. Je sais par Jean quels prodiges de valeur vous aviez accomplis...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je le gronderai : un fils n'a pas à vanter son père.

THÉRÈSE.

Ah ! monseigneur, vous avez pourtant écrit l'apologie du vôtre...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Il était mort...

THÉRÈSE.

Oui, poignardé sur la place publique, comme votre aïeul, le prince Mathias de Sylvanie, l'avait été dans sa cathédrale...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Que voulez-vous ? La maison actuellement régnante a excellé, de tout temps, à faire des morts subites dans ma famille.

THÉRÈSE.

On évoquait ici ces tragiques souvenirs, il y a quelques semaines. Jean nous traduisait, entre intimes, les pages les plus frissonnantes de votre livre. J'écoutais ce défilé de vos ancêtres assassinés sous la couronne. Je me représentais qu'en voulant la ressaisir vous aviez

aussitôt rencontré le guet-apens. Pour chaque revendication que vous avez proférée, pour une lettre parue dans quelque journal d'Europe, bref, à vos moindres actes de prétendant, je me rappelais que vous aviez été assailli de nouveau, manqué, traqué encore, blessé enfin dans ce voyage d'Algérie où vous goûtiez l'oubli de la politique. C'était de quoi me préparer l'esprit à une vision qui m'arracha un cri. Cette pièce était faiblement éclairée. Votre fils, pour lire, se trouvait sous une lampe. Je le crus voir ainsi marqué, parmi nous, d'une auréole, comme les martyrs. Je me dressai pour lui faire arrêter sa lecture. Je ne pouvais plus supporter que tant de détails atroces, que ces acharnements d'un couteau de boucher, nous en fussions entretenus par celui-là même qui, après vous, monseigneur, assumera sur son corps tout le péril héréditaire.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ah ! vous avez entrevu ce destin pour mon fils ?... Moi, je refoule toujours les pensées qui énervent l'action... Laissons cela !... Puis-je vous prier de me conduire auprès de votre belle-mère ?...

THÉRÈSE.

Elle doit s'être promis de vous avoir à elle toute seule, ici. (*Apercevant sa belle-mère à travers les vitres de la porte du fond.*) La voici... Vous permettez, monseigneur, que je vous quitte?

(*Elle s'efface pour laisser passer, et sort.*)

SCÈNE XI

LE PRINCE GRÉGOIRE,
LA COMTESSE DE MÉGÉE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *entrant,*
avec empressement.

Mon cher ami!... Je vous revois enfin!...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je suis très ému par l'instant qui nous rapproche... J'en suis vraiment heureux...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Oh!... Cependant!... N'êtes-vous pas venu

plusieurs fois à Paris sans songer que j'y habitais?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je n'y ai jamais fait de séjour. Je traversais la ville, comme aujourd'hui encore.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je ne vous adresse pas de reproche... J'invoquais mon excuse de m'être rappelée à vous, cette fois, dès que j'ai su votre arrivée.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Vous ne doutiez pas que je serais immédiatement à vos ordres.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je goûtais une douceur à me le persuader. Cela compensait la mélancolie qu'il y a pour une femme à se dire que jadis on l'a jugée dangereuse, que l'on a pris la fuite par crainte de son attrait, et que l'heure a sonné d'en rire avec elle devant ses mèches blanches.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Nous n'avons envie de rire ni l'un ni l'autre à un souvenir si chaste de votre part, si farouche de la mienne.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Vous n'avez donc pas oublié le moment où nous nous sommes perdus de vue, à cette date lointaine ?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je revois cette soirée que l'archiduc donnait sur le Danube. Nous nous sommes dit adieu sous les illuminations. Nos regards se sont quittés dans le son de musiques endiablées et déchirantes...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Depuis cette époque, je n'ai plus aimé que du silence autour de ma jeunesse éteinte.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'étais tenu par la chaîne de mes devoirs traditionnels. Mon destin qui m'avait conduit dans votre voisinage ne m'y accordait qu'une halte. L'enchantement qui émanait de vous m'avait aussitôt pénétré. Mais, ne pouvant vous offrir d'être ma femme, j'estimais trop nos deux caractères pour vous murmurer jamais une déclaration.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je n'étais accessible à rien qui ne fût vraiment honnête.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Les gens de mon espèce ne rêvent pas, non plus, des joies dérobées au prochain. On ne convoite pas l'épouse d'autrui quand on est, comme moi, celui qui, jusqu'au dernier jour, prendra l'épée pour soutenir les droits légitimes de sa race contre l'usurpateur.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Allons! Vous êtes bien tel que je me le disais quand j'ai résolu de m'en remettre à vous aujourd'hui.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Que puis-je pour votre service?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Le prince Jean a entrepris de séduire ma bru.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Oh!... De la part de mon fils, s'attaquer à la femme du vôtre, cela me paraît monstrueux comme un fraticide... Est-ce que Jean réussit à se faire écouter?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Il est aimé, c'est évident. Je suis toutefois persuadée que ma belle-fille ne lui a pas encore cédé; et j'ai pour elle, en raison de cela, un reste de protection. Mais, avant tout, c'est sur le repos de mon fils que je veille. Il ne discerne pas la vérité, mais il se plaint de son ménage; il se tourmente. Les calamités nous menacent. Le salut serait que vous emmeniez le prince Jean.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'avais d'avance cette intention. Mon voyage comportait de faire repartir mon fils avec moi...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Ah!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Nous allons avoir affaire ensemble. Les événements se précipitent dans notre pays.

' LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Que m'annoncez-vous là?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Vous êtes la seule personne à qui je ne

veuille pas cacher mes espérances... Oui! Sou-
haitez bonne chance à votre vieil ami.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Dieu vous aide!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'attends le porteur du pacte décisif avec les
notables.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Bientôt?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

D'un moment à l'autre. Il avait à conférer
avec un groupe de nos réfugiés en Suisse. Nous
avons pris rendez-vous à Paris.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Craignez les espionnages d'hôtel. Vous n'au-
riez pas dû choisir pour domicile un grand ca-
ravansérail.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Mon homme ne s'y montrera pas. Pour lui,
j'ai un gîte bien ignoré, dont je suis proprié-
taire.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ROSE.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Permettez... J'avais dit à ma petite-fille de venir vous faire sa révérence.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'en serai ravi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, à Rose
qui est entrée par le fond.

Salue...

(Rose fait la révérence.)

LE PRINCE GRÉGOIRE, *allant à elle.*

Mademoiselle, il y a dans mon pays une formule que les gens de mon âge se permettent de prononcer quand on leur présente la jeune fille de la maison : « Avant que je sois né, lui disent-ils, ma mère a été une fleur de lis comme toi. Veux-tu bien que je connaisse ce parfum

du front de ma mère par un baiser sur ton front? »

ROSE, *embarrassée.*

Bonne-maman?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Tends ton front.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'accomplis le rite jusqu'au bout, mademoiselle. *(Il lui fait l'imposition des mains aux épaules; et, l'ayant embrassée :) Que le bonheur te soit donné, que la paix habite parmi les tiens!*

ROSE, *de plus en plus confuse.*

Monseigneur... Je... Est-ce que la jeune fille a des paroles à répondre?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Elle rougit, ainsi que vous l'avez fait.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *souriant.*

Et elle se retire.

ROSE.

Bien.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII

LE PRINCE GRÉGOIRE,
LA COMTESSE DE MÉGÉE.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Elle est sympathique...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Considérez-la donc comme rangée aussi sous votre protection. Quand saurai-je si le prince Jean ne fait point de difficultés pour vous suivre ? Je ne vivrai pas jusque-là.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je vous confirmerai son départ dès que j'aurai causé avec lui.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *voyant arriver Jean.*

Pourquoi pas tout de suite ? Le voici...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, rentrant par la porte de droite.

Voici votre courrier, mon père.

(Il dispose sur une table dépêches, lettres, journaux.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je vous laisse l'examiner.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Vous voulez?...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je veux que chez moi vous vous considériez
comme chez vous.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Vous ne me reverrez que porteur de la bonne
nouvelle.*(Elle sort par le fond.)*

SCÈNE XV

LE PRINCE GRÉGOIRE, JEAN.

LE PRINCE GRÉGOIRE, *voyant que Jean
va se retirer.*

Reste. (*Ayant ouvert un télégramme.*) Ceci est d'un émissaire dont tu connais bien le nom : Siméon Keff.

JEAN.

Oui, je me rappelle...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je savais déjà qu'il avait franchi sans mésaventure les frontières de Sylvanie. Demain, il va être près de nous. Il m'informe, en style convenu, que tout va bien, que tout est prêt. Tu entends ce que cela signifie ?

JEAN, *saisi.*

L'insurrection ?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Oui.

JEAN.

Je croyais que vous ne vous flattiez plus de pouvoir jamais arriver au trône?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

C'est-à-dire que l'accord ne se ferait pas sur mon nom. Mais il est possible sur le tien. C'est pour toi que j'ai travaillé. J'abdique : tu vas régner.

JEAN.

Moi?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Toi!... Par précaution contre tes impatiences de jeune homme, j'ai tout préparé à ton insu... Cet après-midi même, j'ai résolu la question d'argent. Depuis bien des mois, je fais répandre ta renommée dans nos populations. On t'attend comme un beau prince, élevé à l'occident, parmi les idées savantes et généreuses. Voilà ce que j'ai fait pour toi... Eh bien! tu ne te jettes pas dans mes bras? Tu ne me réponds que par une mine défaite?

JEAN.

Mon père, vous ne m'avez pas averti du rôle que vous me réserviez.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Le jour où je te l'offre, tu n'as qu'à me remercier.

JEAN.

Je vous remercie d'avoir voulu reporter sur moi vos espoirs les plus hauts. Mais, puisque vous m'avez fait connaître, là-bas, sous un jour si pur, laissez-moi garder ce caractère de légende.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Qu'est-ce que tu dis?

JEAN.

Il me convient de rester le personnage idéal que l'on n'aura jamais vu venir.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Comment? A l'heure où tu es annoncé pour le ralliement, à l'heure où l'on charge déjà les fusils, tu te déroberais?... Non! non! Tu n'as pas réfléchi. Tu ne refuses pas?

JEAN.

Je refuse.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Mais c'est la conduite d'un lâche!

JEAN, *s'irritant.*

Ne m'outragez pas.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tous nos compatriotes te flétriraient de même. Tu serais le prince qui manque à la foi due, le prince félon! le prince lâche! Oui! le prince lâche!...

JEAN, *avec un peu de crainte révérencielle
dans son audacieuse repartie.*

Du moins, on ne m'infligera pas, comme à vous, le surnom de Prince Rouge...

LE PRINCE GRÉGOIRE, *marchant contre lui.*

Malheureux!... Je me suis toujours abstenu de représailles pour ce qu'on a dirigé contre ma propre personne, tu le sais bien. On a mis ma tête à prix; on a lancé sur moi des meutes d'assassins. Et, vis-à-vis de cela, ma seule vengeance a été de rester vivant. Mais, tant que

dura ma guerre, chaque fois que l'on a touché à l'un de mes fidèles, j'ai répondu avec le fer et le feu d'une façon exemplaire. Oui, j'ai semé la terreur; et, par elle, même en capitulant, j'ai pu encore, pour mes partisans, dicter des conditions que le vainqueur aurait frémi de transgresser. J'ai été le rude berger qui sauve son troupeau!

JEAN.

Si vous teniez à m'avoir pour continuateur de vos œuvres, que ne m'avez-vous conservé sous votre tutelle, dans le sombre château d'où vous arrivez? Pour m'imprégner l'âme à votre gré, il fallait n'offrir à mes sens que l'odeur de vos bois sauvages et le concert de vos loups!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tu me résistes et tu me braves pour une raison que tu ne me dis pas. C'est faux que tu dédaignes un avenir royal et que tu préfères croupir dans la médiocrité... Avoue plutôt que tu es retenu par une maîtresse!

JEAN.

Je n'ai pas de maîtresse.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

On m'a pourtant averti que tu aimais une femme mariée.

JEAN.

Je ne suis pas son amant.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ainsi, tu ne lui es même pas attaché par cette espèce de devoir que crée la reconnaissance charnelle?... Alors, ce qui domine en toi comme chez tout homme dont les désirs ne sont pas encore contentés, ce n'est aucune tendresse. C'est la clameur de l'appétit brutal... Tu te crois amoureux : tu n'es que luxurieux. Voilà chose que je ne m'arrêterai pas à respecter.

JEAN.

Vous essayez en vain d'avilir le sentiment que j'ai conscience d'éprouver. J'aime avec tout mon cœur, toutes mes pensées, avec toutes les forces dont je suis fait. En dehors de l'amour, rien ne m'émeut, rien ne m'attire. Lui seul est pour moi quelque chose d'existant. Je le regarde comme le seul bien réel.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Naïf ! L'amour est une comédie qu'avec plus

ou moins de conviction les deux partenaires se donnent l'un à l'autre. L'amour provient d'un aveuglement réciproque; plus que tout au monde, il est fait d'erreurs et de fumées!

JEAN.

Vous n'avez jamais écouté que les passions de l'orgueil. Ne jugez point les passions plus généreuses que vous n'aurez pas connues.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Silence! Les griffes que tu as au cœur, je sais ce qu'il en coûte pour se les arracher. Je l'ai fait, tu le feras!

JEAN.

Non!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je te dis que tu partiras avec moi.

JEAN.

Non.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je te dis que tu me suivras.

JEAN.

Non! Non!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je ne discute plus. Je te donne deux jours
pour m'apporter ta soumission.

JEAN.

Si votre temps est précieux, ne le perdez pas
à m'attendre.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tu m'obéiras, dussé-je dompter le fils rebelle
comme un poulain rétif !

JEAN, *exaspéré*.

Mon père !

LE PRINCE GRÉGOIRE, *intraitable*.

Assez !

JEAN.

Oh !

(*Le prince Grégoire sort par la droite.*)

SCÈNE XVI

JEAN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant par la porte sous boiserie.*

J'avais eu à écrire dans ma chambre. J'ai été attirée par vos éclats de voix... Jean, je vous approuve d'avoir protesté, d'avoir refusé !

JEAN.

Vous êtes témoin de l'obstination qu'il m'a fallu ! Vous avez compris que je me révoltais pour vous, uniquement pour ne pas me séparer de vous !

THÉRÈSE.

Moi, je frémissais contre la volonté qui prétendait rapprocher de vous le terrible héritage. Qui sait si l'on ne vous a pas déjà fait condamner à périr par ceux qui disposent de la puissance là-bas, et qui, peut-être, ont des moyens partout ? Ah ! j'exècre votre père !... Oui, je l'exècre d'avoir mis votre nom en avant. S'il

lui faut que la maison de Sylvanie soit restaurée, à lui d'y tâcher en sa propre personne. La mort est de son âge. Pas du vôtre ! Je veux que vous viviez !

JEAN.

Ah ! voilà des paroles qui me font du bien. Mais, pour moi, vivre, c'est vous avoir. La vie que vous me faites mener, ce n'est plus vivre. Le refus que j'ai opposé à mon père n'est pas définitif dans mon esprit.

THÉRÈSE.

Ah !

JEAN.

J'ai ajourné afin de vous mettre en demeure de trancher mon sort. On m'offre d'aller m'étourdir avec les chances de triomphe ou de catastrophe. En cette minute solennelle, répétez-moi que vous ne m'appartiendrez jamais, et je cours me jeter dans la lutte !

THÉRÈSE.

Oh ! non ! Ne partez pas !... Sortez du chemin de rencontre avec ceux qui conspirent votre mort... Renoncez à cette couronne sanglante ! Renoncez ! Renoncez !

JEAN.

Me donnerez-vous la seule preuve d'amour
qui puisse me retenir ?

THÉRÈSE, *tombant sur un siège.*

Oh ! vous abusez de mon affolement ! Je vous
en conjure, ne me brusquez pas !

JEAN.

Je suis moi-même brusqué par la sommation de choisir mon avenir d'ici quarante-huit heures. Après-demain, je serai le fils vertueux ou bien le fils maudit. C'est demain qui décidera tout. Venez demain à l'adresse que vous savez ! Demain ! Viendrez-vous demain ?

THÉRÈSE, *baletante.*

J'étouffe d'irrésolution, de misère morale ;
et vous êtes là, m'opprimant de plus en plus,
m'empêchant de respirer !

JEAN.

Vous m'exhorte à trahir mon père. Soyons
quittes l'un envers l'autre en fait de trahisons.
Est-ce dit ? Répondez !

THÉRÈSE, *conquise.*

Vous sentez bien que je préfère tout à trem-
bler pour votre existence!... Vous voyez bien
que je suis à vous.

(Elle cache son visage dans ses mains.)

JEAN.

Ah! Thérèse, montrez-moi vos yeux et re-
gardez les miens vous prendre!

THÉRÈSE, *dans un élan vers lui.*

Jean!...

JEAN.

A demain?

THÉRÈSE.

Oui.

JEAN.

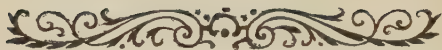
A quelle heure?

THÉRÈSE.

J'en vous le ferai savoir.

*(Jean s'éloigne lentement à reculons, tout son
regard sur elle, et sort par la porte de droite.)*





ACTE II

Le petit salon d'une villa dans un quartier de jardins. A droite, une fenêtre par où l'on voit des arbres. A gauche, la porte d'entrée. Au fond, la porte d'une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA, puis LE PRINCE GRÉGOIRE.

Au lever du rideau, Maria achève de parer la petite pièce avec des fleurs. L'entrée du prince Grégoire la fait reculer d'effarement.

MARIA.

Ah!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Quoi donc, Maria? Ne me reconnais-tu pas?

MARIA.

Monseigneur...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Cela te gêne que j'aie gardé une clef de chez moi et que j'y rentre sans ta permission?

MARIA.

Monseigneur...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Qu'est-ce qui se passe ici? Qui est-ce qui habite ici?

MARIA.

Personne d'autre que moi!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

C'est à toi qu'on envoie des roses?... Pourquoi les volets sont-ils ouverts?... Il me convenait, après ma longue absence, de trouver ce réduit dans l'obscurité, avec de la mousse aux murailles et des nichées de souris sur le parquet... Je t'avais assuré le pain et le gîte... A quels trafics te livres-tu?... Allons, si tu ne veux pas être rejetée dans la rue, réponds!

MARIA, *tremblante.*

Oh!... la faute n'est pas à moi... Celui qui m'a commandée, c'est le prince Jean...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Lui?... Ah!...

MARIA.

Mais jamais, avant aujourd'hui, il n'avait disposé de cette maison... Jamais encore je n'ai été sa servante pour des choses défendues...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Il n'a donc pas eu la pudeur d'un prétexte en te chargeant de préparer ce salon!... Il t'a fait des confidences?

MARIA.

Il donnait aussi des ordres pour la chambre...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ah! oui!... Quand l'as-tu vu?

MARIA.

Vers midi...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Et quand doit-il revenir?

MARIA.

Il m'a dit d'avoir disparu pour quatre heures.

LE PRINCE GRÉGOIRE, *à part.*

Telle est sa réplique à mon ultimatum. Et si Mme de Mégée s'est déterminée du jour au lendemain, je devine par quel marché...

MARIA.

Une voiture approche...

LE PRINCE GRÉGOIRE, *consultant sa montre.*

Serait-ce déjà l'heure de Jean? (*Allant regarder à travers le rideau.*) Non, c'est le voyageur que j'attendais. (*Se tournant vers la servante.*) Quand tu auras ouvert à celui-ci, reste à guetter. Dès que tu apercevras mon fils, accours m'avertir...

(*Maria sort.*)

SCÈNE II

LE PRINCE GRÉGOIRE, *seul.*

Mon hôte est d'aspect bien sinistre pour cadrer avec ces fleurs. (*Ayant un rictus pour articu-*

ler le mauvais présage.) Un hibou va entrer dans le nid des tourtereaux !

SCÈNE III

LE PRINCE GRÉGOIRE, KEFF.

KEFF, *saluant.*

Monseigneur...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Bonjour, Siméon Keff... Débarrasse-toi de ton bagage... Tu es bien portant ?

KEFF.

Pour vous servir, oui, monseigneur.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tu n'as pas eu de peine à trouver ton chemin ?

KEFF.

Pendant mes années de proscription, je fus étudiant à Paris...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

C'est juste... T'es-tu assuré qu'on ne te suivait pas?...

KEFF.

J'ai eu l'œil à cela.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ici tu seras bien caché.

KEFF.

Vous n'aurez pas à m'y garder longtemps. La date que les chefs de villages proposent pour le signal du mouvement, c'est le premier jour du carême de saint Pierre.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

La semaine prochaine?

KEFF.

Oui. On veut profiter de ce qu'en cette circonstance les populations se rassemblent naturellement... (*Débouclant une sacoche.*) Là dedans, j'ai divers documents... Sur moi, j'apporte les adhésions nécessaires, le manifeste que l'on propose à votre fils...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Mon fils!... Qu'est-ce qui adviendrait si un obstacle actuellement s'imposait à lui?

KEFF.

Hein?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ne me regarde pas avec cette stupeur. Il serait possible que je veuille exercer moi-même les droits au trône, dont je ne me suis pas encore officiellement dépouillé.

KEFF.

Oh! monseigneur, les cœurs sont tournés vers le prince Jean, depuis qu'on a vanté sa modération à ceux qui vous ont connu terrible. Désormais, il personnifie chez nous les idées de délivrance. Son portrait a une place dans l'ombre de chaque chaumière. On mêle tout bas son nom à nos chants nationaux... On répète qu'il épousera bientôt une filleule de l'empereur...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'arrangeais cela, oui, ces temps-ci.

KEFF.

Le règne du prince Jean est commencé dans le secret des consciences... Il vous a déjà succédé moralement. A lui d'apparaître dans le plus bref délai sur le terrain de lutte, sinon le peuple déçu ne se soulèvera pas.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je me disais tout cela, en effet!... Eh bien, apprends une chose, Siméon Keff : mon fils s'achemine en ce moment vers l'endroit où nous voici pour y réaliser la conquête d'une femme qui a mari et enfant. Celle-ci ne vient pas, j'en suis certain, sans avoir obtenu tous les engagements de fidélité pour elle et toutes les promesses de désertion contre notre patrie.

KEFF.

Vous ne permettrez pas le désastre? Vous allez ressaisir le prince Jean?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tout me chante ici qu'il ne m'écouterà plus. J'aurais beau détruire aujourd'hui le rendez-vous des deux amants, ils se rencontreraient bientôt ailleurs. Rien ne serait changé à l'im-

pulsion qui les jette dans les bras l'un de l'autre.

KEFF.

Celle qui va entrer ici avec l'âme craintive d'une coupable, pourquoi ne lui parleriez-vous pas comme elle le mérite? Vous la forceriez peut-être à rompre, à préférer la rupture par terreur.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tu me suggères de la terroriser?...

KEFF.

Monseigneur, je n'ai aucune idée de ce qui réussirait à ramener votre fils. Mais je vous adjure de ne penser qu'à cela. Je vous adjure au nom de tous les braves gens qui déjà sont en train d'affronter la suspicion par dévouement à votre famille.

LE PRINCE GRÉGOIRE, *dans une sombre méditation.*

Tu n'as pas besoin de surexciter les sentiments qui grondent en moi...

KEFF.

Monseigneur, ils sont des centaines, ils sont des milliers, j'ai des frères, j'ai des proches, qui

vont être dépouillés de leurs biens, emprisonnés, décimés... Tout est perdu si votre fils ne les réunit pas immédiatement sous le drapeau de vos ancêtres pour marcher à la victoire... Monseigneur, persuadez le jeune homme!... Trouvez le moyen!...

LE PRINCE GRÉGOIRE, *avec une décision farouche.*

Je n'ai pas le choix. Je suis réduit aux pires expédients. Mais quoi? Mes ancêtres étaient des chasseurs de fauves. Leurs ruses brutales revivent en moi... Nous allons prendre un couple au piège : le mâle et la femelle...

KEFF.

Qu'avez-vous conçu?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Les propos de cette femme, hier, m'ont fait entrevoir par où son imagination est facile à frapper. Elle a rêvé que la mort planait sans trêve sur Jean. Il va falloir qu'elle croie que Jean n'existe plus.

KEFF.

Et après?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

La fatalité parlant, la nécessité pressant, elle se résoudra, j'en suis convaincu, à rentrer sous le toit conjugal. Que Jean constate qu'elle a pu se passer de lui... et j'espère qu'il sentira qu'il peut se passer d'elle!...

KEFF.

Mais si la femme, au sortir d'ici, livrée à elle-même, faisait un malheur?...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

On tâchera que non. On prendra les mesures qui seront possibles... Ah ça! qui donc a jamais regagné un trône sans jouer avec des existences humaines?

KEFF.

Vous êtes le maître. J'accomplirai vos instructions.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARIA.

MARIA.

Monseigneur, le prince Jean arrive!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ah!

MARIA.

En arrière de lui, dans l'avenue, vient une dame.

LE PRINCE GRÉGOIRE, à *Keff*.

Rassemble tes affaires. Emporte-les...

KEFF.

Monseigneur, l'entreprise à laquelle vous m'aurez associé contre le fils, vous vous chargez que le père m'en couvre pour tout l'avenir?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ne t'inquiète point! Passe par là!

(Keff ouvre la porte du fond. La chambre dans laquelle il disparaît est éclairée par la lumière du jour.)

SCÈNE V

LE PRINCE GRÉGOIRE, MARIA.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Toi, pas un mot, pas un signe.

MARIA.

Non.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Quoi que tu entendes, ne bouge que sur un appel de moi. Tiens-toi prête à t'en aller dehors quand je te le dirai ! Retire-toi dans ton logis...

MARIA.

Oui...

(Elle sort par la gauche. Il sort par le fond.)

SCÈNE VI

JEAN, puis THÉRÈSE. *Sur la scène demeurée vide, Jean pénètre par la gauche, et promène un regard d'inspection. Puis il revient, vers le seuil, appeler Thérèse.*

JEAN.

Nous sommes seuls... (*Elle entre.*) Vous ici!...
C'est vous, enfin!

THÉRÈSE.

Oui, me voici, comme je l'ai promis...

JEAN.

Otez vite cette méchante voilette.

THÉRÈSE.

Si vous ne voulez pas que je défaille, laissez-moi un peu me remettre.

(*Elle s'abat sur un canapé.*)

JEAN, *l'ayant débarrassée de sa voilette,
de son chapeau.*

Mon amie!... Mon amour!... Ne soyez pas

toute frissonnante... Assurez-moi que vous avez quelque bonheur à m'exaucer !

THÉRÈSE.

Oh!... Jean!... La pensée qu'un jour, corps et âme, je me confondrais avec vous, cette pensée n'avait jamais eu en moi que l'imprécision d'un songe. Cela passait dans les brumes du lointain, de l'invraisemblable. Je ne concevais pas que le don de moi-même pourrait s'accomplir autrement que dans l'imprévu, dans une stupeur enivrée. Mais ce rendez-vous stipulé depuis vingt-quatre heures, tout ce temps laissé aux capitulations de ma conscience, c'est cela qui m'a torturée ; c'est cela qui me fait vous contempler comme mon vainqueur. Et ce mot exprime un peu d'oppression de ma part et dans votre contentement un peu de cruauté... Oh ! pardon de ces vilaines paroles ! Je les rachèterai... Je ne suis pas venue pour être décevante.

JEAN.

Entendez-moi, Thérèse ! entendez que je ne m'attribue pas de victoire tant que je n'aurai pas ramené dans votre âme la confiance et le sourire. Non, ma bien-aimée, je ne vous considère pas comme étant déjà ma possession.

Dans cette première vraie solitude à nous deux, je sens comme un délice de plus que j'ai à vous conquérir tout entière, par mon humble ferveur, par mes respectueuses patiences... Faites-moi connaître chacune des ombres qu'il y aurait sous ce cher front, pour que je les efface doucement avec des baisers.

THÉRÈSE.

J'ai hâte de vous avoir dit ce qui me pèse encore. Mais il ne faut pas entre nous de méprise... Jean ! vous êtes-vous rendu compte qu'hier, à la minute où je me suis engagée à vous, j'ai renoncé en même temps au reste du monde ? Telle que me voici, j'ai quitté ma demeure pour n'y jamais revenir... Est-ce bien cela que vous avez compris ?

JEAN.

Oui !... De vous, j'attendais une résolution pareille à la mienne, sans réserve ni retour... Moi aussi, pour l'amour de vous, je n'ai plus de famille. Je rejette mes chances de régner, mes devoirs de soldat, mon honneur d'homme, pour vous, pour toi, pour toi !...

THÉRÈSE.

Ah ! oui ! Je suis ta chose ! Cache-moi aux

yeux de tous. Prends-moi et garde-moi toujours !

JEAN.

Je t'emporterai dans le soir qui va venir. Aucun de ceux qui nous connaissent ne nous reverra plus.

THÉRÈSE.

Ah ! étourdis-moi ! Grise-moi !... Que je ne voie plus sur quelles ruines je vais passer !

JEAN.

Je t'adore !

THÉRÈSE, *s'abandonnant au bras de Jean.*

Je t'adore !... (*Interrompant l'étreinte.*) Écoutez ! (*Elle indique qu'un bruit est venu à travers la porte du fond.*) Il y a quelqu'un de ce côté...

JEAN.

Oui. On marche. C'est la servante...

THÉRÈSE.

On parle...

JEAN.

Je vais voir.

THÉRÈSE.

Restez avec moi...

JEAN.

Laissez-moi faire... Ne vous montrez pas. (*Il ouvre la porte du fond. On a fait dans la chambre l'obscurité. Jean s'y enfonce. La porte est refermée. On entend sa voix, étouffée, crier une seule fois.*) A moi!

SCÈNE VII

THÉRÈSE, seule, se ruant
contre la porte du fond, close au verrou.

Qui est là?... On lutte... Quelqu'un est tombé!... Ouvrez-moi, Jean!... Ouvrez!... Jean!... Répondez!... Répondez!... Il n'a poussé qu'un seul cri!... Jean!... Faites entendre votre voix!... Jean!... Il ne répond pas!... Aucun bruit! Rien! Un silence de mort!... Non!... On approche... (*Elle se recule avec effroi. La porte se rouvre; Keff apparaît.*) Ah!... Qui êtes-vous?

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, KEFF.

KEFF, *debout, dans la porte restée ouverte,
et l'obstruant.*

Le prince Jean était épié. On a découvert, ce matin, qu'il organisait ici un rendez-vous. C'était l'occasion.

THÉRÈSE, *accentuant le désespoir dans chacune
des intonations successives.*

Jean!... Jean!... Jean!... Jean!...

KEFF.

Vous avez la preuve qu'il ne vous entend plus...

(La porte ayant été, de l'intérieur, refermée au verrou, il s'en écarte. Thérèse s'y précipite de nouveau, s'efforçant de la faire céder.)

THÉRÈSE.

Dites qu'on l'a entraîné!... Dites-moi qu'il est parti! dites-moi qu'il n'est plus là!...

KEFF.

Le prince Jean est là, frappé d'un seul coup,
au cœur...

THÉRÈSE, *avec un cri déchirant.*

Ah!... Vous l'avez tué.

KEFF.

Sa mort donne le repos à mon pays...

THÉRÈSE.

Je veux le voir!

KEFF.

Il y a par là des compagnons qui ne veulent
pas être vus.

THÉRÈSE.

Je ne regarderai que lui.

KEFF.

Nous ne voulons pas des hurlements de
femme sur un cadavre.

THÉRÈSE, *dans une adjuration farouche.*

Mais tuez-moi donc aussi! tuez-moi!

KEFF.

Vous êtes en dehors de la cause que nous

servons. Nous savons que vous êtes une femme mariée qui perdriez tout à nous dénoncer. Une fois dans la rue, vous ne ferez pas de bruit. Nous ne vous craignons pas : allez-vous-en !

THÉRÈSE.

Je ne m'éloignerai pas... Tout est fini pour moi... Je n'ai plus qu'à mourir là, près de lui...

KEFF.

Vous ne voudrez pas qu'on vienne vous reconnaître dans un lieu de rendez-vous?... Vous ne voudrez pas qu'on ait à vous détacher du corps de votre amant pour vous rendre à votre fille ?

THÉRÈSE, *perdant courage à cette idée.*

Oh ! pas cela !... Non, pas cela !

KEFF.

Vous ne pouvez plus rien pour le prince Jean. Pour vous, il importe encore de ne pas être mêlée au plus terrible scandale. Une servante qu'on a écartée va revenir d'un moment à l'autre, avec ses curiosités en éveil. Elle va rôder, et, peut-être, découvrir tout de suite la chose... Si vous êtes encore là, vous n'échapperez plus...

THÉRÈSE.

Sortir!... Oui!... Il le faudrait.

KEFF.

Le temps presse. Nous autres, nous avons notre intérêt aussi à être loin... Retirez-vous du passage que l'on réclame. Sauvez-vous!

THÉRÈSE, *ayant fait un effort.*

Je ne peux pas... Je ne tiens plus debout...
Je vais tomber.

KEFF, *avançant vers elle.*

Je me suis chargé de vous faire partir, de gré ou de force. Je vous porterai en bas.

TRÉRÈSE, *vivifiée par l'horreur.*

Oh!... Vos mains ne me toucheront pas...
Ne me touchez pas!... Je m'en irai... Je m'en
vais...

(D'une main, elle se saisit de son manteau resté sur un siège; de l'autre main, elle reprend son chapeau sur une table.)

KEFF, *lui indiquant la voilette qu'elle oublie.*

Ne laissez pas traîner ceci!

THÉRÈSE.

Ah!

(Elle la saisit avec une mine de voleuse, et sort par la gauche en chancelant.)

SCÈNE IX

KEFF, puis LE PRINCE GRÉGOIRE.

KEFF, *après avoir attendu que la porte d'en bas ait battu.*

Monseigneur, elle n'est plus là.

LE PRINCE GRÉGOIRE, *allant regarder au dehors par le joint des rideaux.*

Elle s'appuie à un mur. Elle se dirige vers le Bois. (*A Keff.*) Appelle Maria.

KEFF, *appelant par la porte de gauche.*

Maria!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Toi, va délier mon fils. (*A Maria.*) Viens ici.

(Keff sort par le fond.)

SCÈNE X

LE PRINCE GRÉGOIRE, MARIA.

LE PRINCE GRÉGOIRE, *indiquant
par la fenêtre.*

Cette femme, tu vas surveiller ce qu'elle devient.

MARIA.

Oui.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Si elle tente quelque acte de folie : se jeter sous une voiture, par exemple... Enfin, je ne puis pas te dire... Je ne sais quoi!... Eh bien! fais alors tout ce qui sera en ton pouvoir pour l'empêcher, pour la défendre contre elle-même.

MARIA.

Bien.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ne la perds pas de vue avant qu'elle ait eu assez de temps pour redevenir raisonnable...

MARIA.

Compris...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

A présent, dépêche toi!... Va!...

(Maria sort par la gauche.)

SCÈNE XI

LE PRINCE GRÉGOIRE, *puis* KEFF.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Cette issue est la seule pour gagner la rue...
La fenêtre est barrée... On n'aura pas de peine
à retenir Jean.

KEFF, *revenant*.

Il reprend le souffle.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Laisse-nous ensemble. Derrière cette porte,
monte la garde.

(Keff sort par la gauche.)

SCÈNE XII

LE PRINCE GRÉGOIRE, JEAN.

JEAN, *entrant, blême, meurtri, suffoqué.*

Où est-elle ?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Partie.

JEAN.

Vous l'avez fait chasser ignominieusement.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

L'ignominie, c'était pour elle de rester plus longtemps à ta merci ! L'ignominie, c'était pour toi de débaucher la femme de ton ami !

JEAN.

Vous m'avez fait subir une agression sauvage dont il vous faut maintenant vous justifier.

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tu te moquais de moi. Je t'ai montré ce que je vaux comme bouffon.

JEAN.

De quel droit m'avez-vous fait terrasser ? Pourquoi de vos propres mains m'avez-vous bâillonné ?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'avais à te reprendre. Je t'ai repris n'importe comment. Et je te tiens.

JEAN.

Si outré que je sois de vos abominables violences, je suis encore plus confondu de votre aberration. A quoi vous servira-t-il de vous être emparé de moi pour un instant ? Mon unique pensée est toujours pour cette femme : la rejoindre, me consacrer à elle...

LE PRINCE GRÉGOIRE

Quand il s'agit que tu vibres pour la conquête de tout un peuple, est-ce que je t'écoute me parler femme !... La fière suite d'hommes dont nous sommes issus a rencontré aussi bien que toi les tentations adultères et les folies galantes ! Aucun d'eux pourtant ne s'est attardé au plaisir ni à ramper dans les caresses... Depuis que nous sommes de maison souveraine, nos pères n'ont jamais poursuivi que cette alternative :

être investis de la dignité suprême, ou mourir insurgés au champ d'honneur...

JEAN.

Résignez-vous donc à ce que ce soit vous le dernier représentant d'une race d'ambitieux. Moi, qui ne crains pas plus que mes ancêtres de sacrifier ma vie avant l'heure, je ne le ferais que pour la femme que j'aime et dont je suis aimé !

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Ainsi, devant cette foule de créatures qui implorent de toi le règne d'une justice meilleure et d'une misère moindre, devant ces légions héroïques et humbles, tu n'éprouveras pas un tressaillement de mission providentielle?... Tu ne veux pas sentir ce qu'il y a de poignant et de superbe à ce que tant de regards soient tournés vers toi, prêts à s'emplir de reconnaissance, d'adoration, d'extase, à ta seule vue de maître légitime, élu de Dieu !

JEAN.

Vivez avec vos utopies et laissez-moi vivre dans les sentiments naturels. Aucun bonheur ne consiste, à mes yeux, dans les apparats, les gloires artificielles, les simulacres fastueux que

vous faites miroiter devant moi. Dans cet univers de mensonges et de cupidités, il n'y a que l'amour en qui j'aperçoive le sacrifice de soi-même, le dévouement sans bornes, les vraies joies, la vraie beauté de vivre et une majesté véritable pour les êtres humains !

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Et notre pays ? Nos partisans ? Ton peuple ?

JEAN.

Je n'ai pas de peuple. Je ne me sens le maître et l'élu que d'une seule créature, qui s'est donnée à moi tout entière et à laquelle je veux tout immoler !

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Puisque tu te declares incorrigible, puisque tu marcherais effrontément aux pires déchéances morales et à la dégradation publique, moi je ne reculerais pas à te séquestrer toute ta vie. Au besoin, je te ferais passer pour mort... Et, déjà, celle qui était avec toi a emporté la conviction que tu es tué !

JEAN.

Oh !... vous lui avez persuadé cela !... C'est

un forfait dont vous me rendrez compte. Mais j'ai d'abord à désabuser votre dupe. Je la rejoins !

(Il court à la porte de gauche.)

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Tu ne le peux plus. Elle est déjà trop loin. Et toi, tu es en cage.

JEAN.

Voulez-vous me rendre la liberté, oui ou non ?

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Cette porte a un geôlier. Ne rengage pas la lutte : on sait te capturer... *(Jean court vers la fenêtre.)* N'essaie pas d'ameuter par la fenêtre : on sait te faire muet.

JEAN.

Je vous parlerai donc en suppliant. Je vous dis, parce que j'en ai la preuve, je vous dis que le plus fort des sentiments chez Thérèse de Mégée était celui de ma préservation. Ce qui lui a fait refouler les derniers scrupules de vertu, c'est l'angoisse que j'aie exposé ma vie. Si maintenant elle envisage que ma mort est consommée, si c'est mon spectre que vous avez

lancé sur ses talons, voyez avec moi jusqu'où la porterait l'égarement !

LE PRINCE GRÉGOIRE.

J'ai assumé la tâche que tu n'existes plus pour elle. Je l'ai mise hors de ta destinée. Qu'elle aille son chemin !

JEAN.

Oh ! vous avez formé un horrible espoir !... Vous espérez, vous, la solution qui m'épouvante. Vous espérez que Thérèse va se charger, elle-même, de vous délivrer d'elle !... Je vous ai enfin compris !... Je comprends votre but en l'affolant. Je comprends votre intérêt à me détenir encore pour que votre tentative se poursuive contre elle, votre tentative de meurtre...

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Prête-moi tous les desseins que tu voudras !... Si cette femme, qui est épouse et mère, ne se reconnaît pas des devoirs de famille, si le seul devoir qu'elle s'attribue est envers l'amant, si elle se tue pour toi, ce sera son crime à elle et non le mien !

JEAN.

Vous m'aurez tué aussi. Je suis lié à elle

dans la mort comme dans la vie. Je la suivrai dans les extravagances, dans les catastrophes, où elle sera engouffrée. Vous avez mon serment que je ne lui survivrai pas !

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Plutôt que tu inscribes notre nom à la page d'infamie dans l'histoire, j'aimerais mieux te porter en terre.

JEAN, *ivre de fureur.*

Faites des vœux implacables. Moi, quand vous m'avez surpris, je m'exaltais à vous renier. Les liens du sang ne nous retiennent pas plus l'un que l'autre. Chacun, pour notre part, nous avons tout aboli entre nous tout ce qui comptait du père au fils, du fils au père. Nous ne sommes plus que deux ennemis !

LE PRINCE GRÉGOIRE, *envahi par une horreur.*

Prends garde : il y a dans tes yeux le parricide.

JEAN, *avec une expression atroce.*

Je vous hais ! je vous hais ! je vous hais !

LE PRINCE GRÉGOIRE, *répondant
à cette outrance par la malédiction.*

Que les événements fassent de toi ce qu'ils

pourront, ce qu'ils voudront!... Retourne à l'amour, puisque c'est un trésor si certain! Cours à la recherche de ton amante!

JEAN, *allègrement*.

Ah!

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Disparais de ma vue!... Keff, laisse-le passer!... Va-t'en!... Va-t'en!

(Jean sort par la gauche. Keff s'élance vers le prince Grégoire, dont tout l'être, un instant, semble s'écrouler.)





ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

Les lampes sont allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL,
LA COMTESSE DE MÉGÉE.

RAOUL, *quittant la fenêtre par laquelle
il était à guetter.*

Quelle heure est-il?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Sept heures.

RAOUL.

Est-ce que Rose s'affecte aussi de ce que sa
mère ne soit pas encore rentrée?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Elle est à sa toilette avec ma femme de chambre. Elle croit que sa mère, de son côté, est en train de se faire habiller.

RAOUL.

Il serait temps bientôt de nous rendre chez les Farmont. Pour que Thérèse manque ainsi à son obligation, il faut une force majeure, quelque chose de grave.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

On n'a pas à se faire des idées noires sur les gens dès qu'ils sont en retard. On doit commencer par se dire que cela tient tout bonnement à ce qu'ils sont inexacts. Et, Dieu merci ! quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, cette manière de voir est la vraie.

RAOUL.

Il n'avait pas été question que ma femme sortirait, quand, au début de la journée, Rose et moi nous sommes partis en coach. Thérèse ne vous a point parlé non plus de sortir, lorsqu'on attelait pour vous. C'est vers trois heures et demie, paraît-il, qu'elle a envoyé chercher un fiacre. Le concierge lui a entendu indiquer

pour destination — mais il ne peut préciser — soit l'avenue du Bois, soit une porte du Bois...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Ta femme aura voulu profiter de l'embellie qui s'est produite vers le milieu de la journée!... Cela lui aura inspiré une décision brusque...

RAOUL.

Oui, toujours ces façons impulsives, cette nervosité où vous m'avez fait discerner hier un état maladif. Actuellement, je trouve là un sujet particulier de craintes. Puisque nous considérons ma femme comme névropathe, ou comme atteinte d'hypocondrie, nous ne devons pas la laisser seule... Que s'est-il passé dans le cerveau de Thérèse?... Quelle imprudente fantaisie?... Qu'a-t-elle fait?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Elle va te le dire. Nous allons le savoir... Puisqu'elle se dirigeait dans le sens du Bois, elle avait la tentation d'une promenade, sans doute à pied. Elle aura quitté sa voiture; et, pour en retrouver une, ç'a été plus long qu'elle ne l'avait calculé... Je serais la première, mon

cher enfant, à me tourmenter s'il y avait de quoi... Mais tu vois bien que j'ai l'esprit tranquille...

RAOUL.

Non, ma mère. Je vous sens comme moi pleine d'inquiétudes. Et, pardonnez-moi de vous le dire, vos propos rassurants qui ne peuvent rien apporter de positif, votre affectation de calme, augmentent plutôt mon anxiété.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

En ce cas, je ne continue point à t'agacer.

RAOUL.

C'est que, ma chère mère, je ne me tiens plus d'impatience. Je ne suis qu'à plaindre... Ne m'en veuillez pas...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je ne t'en veux pas. Mais je vois que je ferais mieux d'aller veiller à ce qu'on n'alarme pas ma petite-fille.

RAOUL.

Eh bien, oui, ce sera plus utile.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE II

RAOUL, *puis* LA FEMME
DE CHAMBRE.

RAOUL.

Sept heures dix... Je n'ai plus qu'à télépho-
ner aux Farmont de ne pas compter sur nous.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant*
par la droite.

Que Monsieur ne s'effraye pas : Madame va
mieux. Elle n'a rien.

RAOUL, *avec égarement.*

Qu'est-ce que vous dites?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame s'était évanouie dans une allée du
Bois, près de Longchamps. On vient de la ra-
mener.

RAOUL.

Elle est là?

LA FEMME DE CHAMBRE.

La voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE.

RAOUL.

Mon Dieu ! Ma pauvre amie !... Qu'est-ce que vous avez eu ?

THÉRÈSE, *très pâle, entrant par la droite.*

Laissez-moi gagner ma chambre.

RAOUL.

Oui... certainement... On va la préparer...
(*La menant à un fauteuil.*) Mettez-vous là, en attendant... (*A la femme de chambre.*) Faites chercher le docteur.

THÉRÈSE.

Non ! ce n'est pas la peine...

RAOUL.

Mais, pourtant...

THÉRÈSE, *nerveusement*.

Je me remettrai toute seule... Je ne me remettrai que seule...

RAOUL.

Vous êtes livide... vous êtes glacée...

THÉRÈSE.

J'ai reçu tous les soins possibles dans le pavillon de secours où l'on m'avait transportée. J'ai eu un médecin, dont je n'ai pu me délivrer jusqu'à la porte d'ici, où il m'a reconduite... Que ce soit fini de s'occuper de moi !

RAOUL.

C'est bon. On ne vous contrariera point !
(*A la femme de chambre.*) Qu'on ne dise rien à Mademoiselle !

LA FEMME DE CHAMBRE.

Dois-je prévenir madame la comtesse ?

THÉRÈSE.

Je ne veux avoir personne auprès de moi !

RAOUL, *à la femme de chambre*.

Attendez, pour renseigner ma mère, qu'elle ne soit plus auprès de sa petite-fille.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bien.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV

RAOUL, THÉRÈSE.

RAOUL.

Qu'est-ce qui s'est passé?... Vous êtes sortie pour secouer un commencement de malaise?... Vous aurez supposé, n'est-ce pas? qu'en prenant l'air cela se dissiperait...

THÉRÈSE.

Je ne me rends pas compte... Toutes les choses de la terre tournent devant mes yeux...

RAOUL.

Ma chère Thérèse, je n'ai pas la férocité de vouloir que vous me fassiez un récit... C'est moi qui vous dirai que je viens de passer trois quarts d'heure où j'ai découvert jusqu'à quelle

profondeur je vous aimais!... Et, d'ailleurs, je n'avais pas tort de trembler... Il aurait pu se faire que l'on ne réussît pas à vous rappeler à la vie... C'est une syncope que vous avez eue?

THÉRÈSE.

J'ai eu l'impression que le sol s'ouvrait sous moi. J'ai cru vraiment que je mourais.

RAOUL.

Oh! vous dites pareille chose d'un ton ferme, presque résigné... Mais moi, si j'étais privé de vous, qu'est-ce que je deviendrais?... Si j'avais dû ne plus vous avoir devant moi, près de moi, avec moi, si vous m'aviez été arrachée, qu'est-ce que je serais devenu?

THÉRÈSE, *comme si elle découvrait qu'il existe.*

Vous?

RAOUL.

Mais oui, moi!... A la seule pensée que je vous aurais perdue, je deviens fou. Vous sentez que votre main s'inonde de mes larmes...

THÉRÈSE, *malgré elle, émue.*

Mon ami!

RAOUL.

Oh ! merci d'avoir eu un accent où j'ai senti quelque chose d'un peu attendri, qui me manquait depuis longtemps !... (*Il lui baise les mains avec frénésie.*) Ma chère femme ! ma femme ! ma femme !

THÉRÈSE, *apercevant, dans toute son étendue, le mal qu'elle a failli causer.*

Oh !

RAOUL.

Voici tant de mois que je me ronge, que je dévore mon chagrin, que je désespère de vous...

THÉRÈSE, *avec fiébrilité.*

Pourquoi?... Mais si ! dites-le !

RAOUL.

Je me répétais que vous n'aviez plus pour moi le moindre amour...

THÉRÈSE, *de même.*

Qu'est-ce qui vous faisait penser cela ?

RAOUL.

Tout et rien !... Ce n'est pas le moment que

je vous fasse une querelle de mari... D'autant que si j'ai conçu jamais l'idée d'un reproche, ce n'est pas contre vous.

THÉRÈSE, *de même.*

Contre qui?

RAOUL.

Je m'accusais moi-même. Je m'exhortais à comprendre que je cessais d'être aimé parce que je ne méritais pas d'être aimé toujours!... Je me désolais, en m'attribuant des torts.

THÉRÈSE, *étouffant de repentir.*

Vous avez toujours été bon pour moi! très bon!... En ce moment même, une fois de plus, vous êtes bon d'une manière dont j'ai une émotion inexprimable... Je... je...

RAOUL.

J'abuse de vous!... Je vous empêche de retrouver le calme.

THÉRÈSE.

Oui! éloignez-vous... Ne me retenez plus.

RAOUL.

A tout à l'heure : le temps de nous décommander, à ce dîner...

THÉRÈSE, *ne se rappelant pas d'abord.*

A ce dîner?... (*La mémoire lui revenant.*) Non ! non !... Allez-y avec Rose.

RAOUL.

Je ne veux pas vous quitter.

THÉRÈSE, *avec une extrême vivacité.*

Si ! Si !

RAOUL.

Vous le voulez ?

THÉRÈSE.

Oui.

RAOUL.

Ah !... Vous désirez avoir quelques heures d'absolu repos ?

THÉRÈSE.

Oui, je le voudrais.

RAOUL.

Vous êtes certaine qu'il ne vous reste que de la courbature ? une lassitude générale ?

THÉRÈSE.

Oui.

RAOUL.

En ce cas, ma mère, qui n'a pas à s'absenter, suffirait pour parer à de l'imprévu... J'avertis Rose que vous avez une simple migraine?

THÉRÈSE.

C'est cela.

RAOUL.

Je mets mon habit; et je pars sans vous déranger.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V

THÉRÈSE, *puis* LA COMTESSE
DE MÉGÉE.

THÉRÈSE, *seule*.

Moi, revenue ici!... Chez moi! Comment y suis-je?

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *entrant par le fond*.

On m'informe que vous vous êtes trouvée mal.

THÉRÈSE.

Oui... (*Indiquant sa chambre.*) J'aspire à être par là dans le silence.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Souffrez que je vous arrête. Du moment que vous êtes remise sur pied, je vous adjure de ne pas vous désinviter chez les Farmont.

THÉRÈSE.

Vous n'y songez pas ! Vous perdez de vue qu'il y a quelques instants on me ramassait pour morte !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

J'ai l'air, c'est vrai, d'être inhumaine. Mais il le faut, il y a urgence : le bonheur de ma petite-fille est en jeu.

THÉRÈSE.

Le bonheur de Rose ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Vous ne vous êtes pas aperçue qu'elle aime Roger de Farmont ?

THÉRÈSE.

Je ne m'en doutais pas, non... J'en causera

avec ma fille, le plus tôt possible. Mais son bonheur n'est pas subordonné, j'imagine, à ma présence, ce soir, chez les parents du jeune homme.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Plus que vous ne le pensez. Ils sont tout près de conclure à l'existence d'un trouble dans votre ménage. Ils voient trop souvent votre mari et votre fille sans vous.

THÉRÈSE.

Ils ne me feront pourtant pas un crime d'être malade. On n'a jamais refusé à personne le droit de se mal porter.

(Elle va pour sortir par la gauche.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *fortement.*

Thérèse, écoutez!... Vous m'obligez donc à toucher un sujet dont je n'aurais pas voulu mettre la gêne entre nous. Thérèse, vous traversez une crise de l'âme. Votre défaillance physique a été causée par une détresse morale.

THÉRÈSE, *anxieuse.*

Qu'est-ce qui vous permet de dire cela?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

J'ai été informée hier, par le prince Grégoire, qu'il était à la veille d'emmener le prince Jean...

THÉRÈSE, *éperdue.*

Pourquoi prononcez-vous ce nom ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Dans ce que l'on m'a rapporté, je démêle que vous aurez eu, cet après-midi, un entretien avec le jeune prince dans quelque allée du Bois. Il vous aura prévenue que ses assiduités près de vous étaient finies. Et c'est une secousse sentimentale, c'est un vertige d'émotion qui vous a jetée bas...

THÉRÈSE, *près de tout avouer.*

Non ! ce n'est pas cela ! Ce n'est pas cela ! Vous ne savez pas !...

LA COMTESSE DE MÉGÉE, *lui coupant la parole.*

Je ne veux rien savoir !... Non, je ne veux pas savoir que vous seriez descendue à des compromissions pires que je ne le présumais. Si vous aviez accepté de commettre contre mon

filz la dernière des trahisons, épargnez-moi d'en avoir la certitude !

THÉRÈSE.

Il suffit... Épargnez-moi aussi toute parole en plus.

(Elle tente à nouveau de sortir.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Au nom du ciel, écoutez encore : la nouvelle que le prince Jean retourne en Sylvanie, sa disparition de notre société, vont être le sujet prochain de toutes les conversations. S'il se répand que vous avez failli rendre l'âme à la date où le prince Jean prenait vraisemblablement congé de vous... si l'on a constaté qu'en effet votre place dans le monde est restée vide à cet instant-là, vos deux noms vont faire ensemble le tour de Paris.

THÉRÈSE, *désespérée, violente.*

Mais je sens bien moi-même tout ce qui serait prudent, tout ce qui serait sage !... tout ce qu'il serait nécessaire que j'accomplisse ! Mais oui ! mais certainement ! je le sens mieux que vous ! Mais, par compassion pour la tendresse que vient de me témoigner mon mari, je voudrais aussi n'avoir reparu devant lui qu'avec

un masque d'énergie sur le visage. Comment ferai-je maintenant pour que le spectacle de l'état où il m'a vue ne repasse devant ses yeux quand il va être question de Jean ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Votre mari vous aime. Il vous aime assez, le pauvre garçon ! pour que vous lui persuadiez toutes les erreurs qui rassurent. Mais le moindre bruit qui courra sur vous aliénera définitivement la famille où votre enfant s'est choisi un époux... Allons ! vous ne vous rachèterez d'avoir ressenti un amour défendu qu'en vous dévouant à l'amour qui palpite chez votre fille, à cet amour si joliment permis et dont c'est le tour de déployer ses ailes.

THÉRÈSE.

Je chancelle à toutes les idées qui m'assailent. Je suis incapable d'agir. Je veux m'enfermer dans le noir, en m'efforçant de ne penser à rien !

(Elle va décidément gagner sa chambre, lorsque sa fille survient, en toilette pour le dîner en ville.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *entrant par le fond, oppressée.*

Mère !

THÉRÈSE.

Que me veux-tu ?

ROSE.

Je sais que vous êtes fort souffrante et que je ne devrais pas vous importuner. Mais je suis trop malheureuse !

THÉRÈSE.

Toi ?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Qu'est-ce que l'on t'a fait ?

ROSE.

Beaucoup de peine ! Plus que je n'en peux supporter !

THÉRÈSE.

Voyons, Rose, explique-toi !

ROSE.

Mais, en vous parlant, ne vais-je pas trop aggraver votre malaise ?

THÉRÈSE.

Ne t'occupe pas de ça !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je viens d'avertir ta mère du projet qui te tient au cœur.

ROSE.

Ce projet, paraît-il, est condamné. Déjà, tantôt, on avait empêché Roger de se montrer à la partie dont j'étais. Le soir, on lui interdit de dîner chez lui, parce que je vais y être. On l'envoie faire un voyage interminable. C'est de moi qu'on l'éloigne, sans lui fournir de motif précis. Mais il a cru comprendre (*A Thérèse.*) que l'opposition à notre mariage provenait de vous.

THÉRÈSE.

De moi ?

ROSE.

C'est ce qu'il m'écrit, avec ses adieux.

THÉRÈSE.

Donne cette lettre.

ROSE, *indiquant.*

Voici le passage où il tâche de s'expliquer la résolution de ses parents.

THÉRÈSE, *ayant lu.*

Son père et sa mère lui ont semblé ne pas avoir eu à se louer de moi... Les difficultés seraient de ma part...

ROSE.

Vous rappelez-vous avoir dit un mot, fait une chose, qui aient pu être mal interprétés?

THÉRÈSE, *dans une gêne lamentable.*

Je ne l'ai pas senti... Je ne l'ai pas su... Je ne peux dire...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

N'insiste pas. Tu vois bien que ta mère n'a pas l'intention de te faire obstacle.

ROSE, *se jetant aux genoux de sa mère.*

Oh! pardon d'avoir douté de votre indulgence pour moi, de votre parfaite bonté!... Pardon surtout d'avoir eu un secret pour vous! Mais combien de temps suis-je restée sans m'avouer à moi-même la signification de ce que

j'éprouvais?... J'aimais ! J'étais aimée ! Était-ce moi ? Était-ce bien moi qui me sentais à ce jour-là ? J'avais peur de faire envoler le charme si j'en parlais... Bonne-maman m'avait devinée...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

J'ai toujours été sa vieille confidente.

ROSE.

Près de vous, mère, je me taisais par effarement, par maladresse, mais non par un vilain sentiment... Je vous en supplie, pardonnez-moi !

THÉRÈSE.

Mais je ne te fais pas de reproche... Je te caresse. Je t'embrasse. Je t'écoute...

ROSE, *insinuante*.

Roger demande une chose dans sa lettre... Mais, puisque vous n'êtes pas en bonne santé, vous allez trouver que c'est impitoyable à moi de vous demander aussi cette chose...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que c'est ?

ROSE.

Roger n'entrevoit plus qu'un espoir qu'on

ne le mène pas s'embarquer demain matin : ce serait que, vous et mon père, vous restiez un peu avec ses parents, après le départ des autres invités, à la fin de cette soirée-ci...

THÉRÈSE.

Ce soir!... Tout de suite!...

ROSE.

Oui.

THÉRÈSE.

Quand même je m'imposerais cette démarche, quel résultat peut-on en attendre?

ROSE.

Vous diriez les paroles qui dissiperaient le malentendu, qui réconcilieraient avec vous, qui prépareraient peut-être à s'attendrir. Lorsque vous vous en iriez, Roger serait encore là pour tenter un effort, son dernier effort avant qu'on l'ait décidément séparé de moi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Thérèse, souvenez-vous de toutes mes exhortations : faites ce que votre fille implore de vous.

THÉRÈSE.

N'êtes-vous pas témoin que j'appelle mes forces, que je cherche ma volonté?

ROSE.

Mère, je m'en veux de vous voir malade et de ne pas avoir pour vous les ménagements que je devrais. Mais mon insistance vous prouve justement combien je suis agitée, anxieuse, désolée! Si je ne devais plus revoir Roger, j'en aurais une peine trop affreuse!

(Elle éclate en sanglots.)

THÉRÈSE.

Tais-toi! Ces plaintes dans ta voix m'arrachent les entrailles. Oh! tais-toi! Je vais aller là-bas. J'y tenterai tout ce qui sera en mon pouvoir... Mais ne gémis plus! Ne pleure plus!...

ROSE.

Non! petite mère!... Grâce à vous, je reprends courage.

LA COMTESSE DE MÉGÉE, à Rose.

Va sécher tes yeux, mignonne, et achève de t'apprêter.

ROSE.

Oui... (*A sa mère.*) Je vous quitte, mais ce n'est pas fini de vous embrasser.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VII

THÉRÈSE, LA COMTESSE
DE MÉGÉE.

THÉRÈSE, *dans un gémissement profond,*
dans un élan de tout son être.

Ma fille!... Ma petite Rose!...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Faites diligence. Jetez-vous dans une autre robe. Allez vite!...

THÉRÈSE.

Oui.

(*Elle sort par la gauche. La comtesse de Mégée gagne un siège, où elle tombe en pleurant d'une émotion heureuse.*)

SCÈNE VIII

LA COMTESSE DE MÉGÉE,
RAOUL.

RAOUL, *entrant par le fond, en habit.*

Au revoir, maman... Pourquoi êtes-vous en larmes?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Rose vient de nous émouvoir, sa mère et moi...

RAOUL.

Thérèse était restée là?...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Oui, j'étais survenue, puis ce fut la petite qui se lamentait. Elle avait en tête que son amour rencontrait une hostilité de ta femme.

RAOUL.

Il n'en était rien?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Mais non!... Et même l'explication entre la mère et la fille a eu un excellent effet. J'ai vu la preuve nouvelle que, chez Thérèse, ce sont les nerfs seulement qui sont troublés. Du fait que sa fibre maternelle a vibré, un bien-être, une force, lui sont revenus. Elle a décidé qu'elle irait dîner avec vous...

RAOUL.

Il ne faut pas. C'est de la témérité. Je vais lui déclarer que je m'y oppose.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Laisse-la... Elle est mieux en situation que toi d'apprécier ce qu'elle peut faire. Que risquett-elle dans un salon où sa fille et toi vous serez? Sinon, tu vas la rejeter dans l'accablement.

RAOUL.

Soit!... Alors, elle est à s'habiller?

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Depuis un moment.

RAOUL.

Elle va nous faire arriver à une heure dont

nous n'aurons pas de compliments. J'ai envie d'aller en avant l'excuser.

(Il sonne.)

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Que diras-tu ?

RAOUL.

Je ne mettrai, parbleu ! pas la santé de ma femme en cause. J'incriminerai une visite qui ne s'en allait pas.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Parfaitement.

RAOUL, *au domestique qui est entré par le fond.*

Avertissez chez ma fille que je passe la prendre, et apportez-moi mon pardessus, mes gants, mon chapeau... *(Le domestique sort.)* Je ne vous cacherai pas, ma chère mère, que la rentrée de Thérèse, malgré son caractère si angoissant pour moi, m'a donné une sensation d'une douceur inattendue... Et un instant, son regard, un mot d'elle... Ce ne fut qu'un éclair, mais ce fut quelque chose qui n'était plus absent comme d'habitude, quelque chose qui rétablissait un peu de solidarité entre nous.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Mais oui, mon fils. Les nuages passent. Il y aura du soleil encore sur ta vie.

LE DOMESTIQUE, *revenant par le fond.*

Mademoiselle a répondu qu'elle était prête.

RAOUL.

Vous ferez dire à Madame que je vais lui renvoyer la voiture. (*Le domestique sort.*) Au revoir, ma mère.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Va, mon enfant.

(*Raoul sort par le fond.*)

SCÈNE IX

LA COMTESSE DE MÉGÉE, JEAN.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Qu'est-ce qui vous amène à cette heure?... Vous êtes haletant!... hagard!

JEAN, *entré par la droite.*

Je suis fort ému, en effet, de l'accident que je viens d'apprendre. Je passais devant votre porte. J'ai demandé si votre belle-fille recevait... J'ai su ainsi dans quelles conditions elle est rentrée... Je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Nous sommes rassurés maintenant. Thérèse n'aura eu qu'un mal passager. Ce ne sera rien.

JEAN.

Vous comprendrez que j'aie à cœur de lui exprimer quelle part je prends...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Je lui dirai votre empressement...

JEAN.

Je serais heureux de pouvoir, tout de suite, le lui dire moi-même.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

J'ai le regret de vous répondre que c'est impossible. Thérèse ne vous recevra pas.

JEAN.

Pourquoi, puisque je tiens de vous qu'elle est remise?...

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Oui, sans doute... Mais la commotion qu'elle a éprouvée exige des ménagements. La moindre conversation lui imposerait un trop grand effort.

JEAN.

Je me serais borné à lui dire un mot de sympathie, à lui serrer la main !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Non, Jean!... Il ne faut plus que Thérèse soit troublée... Il faut la laisser en repos.

JEAN.

Si ancienne que soit mon amitié, je n'en suis pas autorisé certainement à me rendre importun. Je vous prie seulement de faire savoir à votre belle-fille que je demande de ses nouvelles. S'il lui plaisait de m'en donner elle-même, c'est bien le moins qu'elle soit prévenue que je suis en ce moment chez elle !

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Thérèse a dû s'assoupir. On ne peut pas l'informer de votre visite si elle dort... Nous avons même eu tort de causer si près de sa chambre. Quittons cette pièce. (*Au domestique qui entre.*) Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur le prince de Sylvanie est là.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Dites que, son fils et moi, nous nous rendons près de lui. (*Le domestique sort.*) Eh bien, Jean, venez-vous ?

JEAN.

J'ai à vous déclarer, madame, qu'il y a rupture entre mon père et moi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Ah ! bah !... Ne puis-je rien pour faciliter une réconciliation ?

JEAN.

Non, madame. Ne cherchez pas à nous remettre en présence. La rencontre lui serait aussi odieuse qu'à moi.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Alors, puisque je ne puis être aux deux visiteurs en même temps, reconnaissez que c'est à votre père que je me dois.

JEAN.

Parfaitement... Je reconnais que je n'ai plus qu'à me retirer.

LA COMTESSE DE MÉGÉE.

Oui... Jean... Excusez-moi.

(Jean va pour sortir par la droite; mais voyant la comtesse de Mégée, dans un empressement sans défiance, partir déjà par le fond, il reste.)

SCÈNE X

JEAN, puis THÉRÈSE.

JEAN, seul.

Enfin! *(Il aperçoit Thérèse qui entre par la gauche, et la salue d'un profond cri de joie.)* Ah!

THÉRÈSE, *dans un élan pareil.*

Vous!... Vivant!... Par quel miracle?

(Jean s'est immobilisé. Son regard sur Thérèse l'a brusquement parcourue, des pieds à la tête. Thérèse, glacée à son tour, ramène avec des doigts tremblants son manteau de soirée sur sa gorge nue.)

JEAN.

Mon père avait organisé ce complot. Mais vous, pour que je ne m'effondre pas en vous voyant ainsi parée, dites-moi que vous ne m'avez pas cru mort!

THÉRÈSE, *accablée.*

Je l'ai cru!

JEAN.

Vous m'avez cru mort, et vous vous faisiez belle!

THÉRÈSE.

L'instant où je vous revois est un instant sacré. N'y prononcez rien qui lui donne le goût de fiel.

JEAN.

Tout me faisait croire que c'était là une chambre de malade et de morne solitude. J'ai encore dans l'oreille mon nom crié par vous

comme un appel de jugement dernier, alors que, tantôt, je tressaillais sous mes liens et sous mon bâillon. Vous, qui d'une voix surnaturelle me souleviez de cette tombe, est-ce vous-même que je retrouve ainsi partant pour une réunion mondaine?

THÉRÈSE.

Ne continuez pas! Oh! taisez-vous!

JEAN.

Quoi? vous alliez faire figure, prêter attention, causer, sourire?... Thérèse! comment avez-vous pu? Comment pouviez-vous?

(Il fond en larmes.)

THÉRÈSE.

Ah! ne me montrez pas cette douleur! Je ne peux pas vous consoler. Je redoublerais votre peine, au contraire, si je tentais de vous expliquer ma conduite, puisqu'elle s'est inspirée de ce que j'ai ressenti pour d'autres que vous!

JEAN.

Vous pensez bien que, dans ma course folle à votre découverte, mon unique espoir, mon souhait ardent, c'était que vous vous fussiez

abstenue de l'acte irréparable... Pour chasser les images où vous m'apparaissiez défigurée par le suicide, je me disais que votre raison peut-être l'aurait emporté sur les élans possibles. J'aurais trouvé parfait que vous vous fussiez traînée jusqu'ici, comme les créatures blessées regagnent instinctivement le gîte. Mais je n'avais pas prévu que vous auriez tant d'aimable vaillance, ni que le deuil que vous porteriez de moi serait si décolleté !

THÉRÈSE.

Jean ! vous n'avez pas assisté à mon calvaire. Vous ignorez l'enchaînement des choses qui m'ont fait leur obéir. Et, du reste, moi seule suis en état de mesurer les influences qui se sont emparées de moi depuis que l'on m'a rapportée dans cette demeure... Sachez, du moins, que j'ai voulu mourir... Lorsque je suis tombée sur ma route, j'allais devant moi, pour me noyer...

JEAN, *d'un ton adouci.*

Thérèse !...

THÉRÈSE.

S'il est d'autres femmes qui, dans les mêmes alternatives, se seraient comportées mieux, que

Dieu me juge en regard d'elles. Pour moi, j'ai fait mon possible, j'ai fait ce que j'ai pu.

JEAN, *après un temps.*

J'ai eu tort, sans doute. J'ai cédé à un mouvement irréfléchi. L'impression que je n'ai pas contenue, cette impression passera...

THÉRÈSE, *fermement.*

Non ! elle ne passera pas.

JEAN.

Qu'en savez-vous ? Pourquoi le décider ?

THÉRÈSE, *avec une autorité morne.*

On a jeté du poison dans les sources de notre amour. Les autres amants vivent dans la pensée qu'ils sont inséparables. Ils marchent endormis dans le prodigieux songe. Vous et moi, nous en sommes réveillés. Lorsque vous surgissez de la mort, vous me voyez pactisant contre vous avec les vivants. Et moi, j'ai la révélation que vous auriez disparu sans que le cours de ma vie en fût arrêté, ni seulement détourné pour un soir !... Le mot qui dit toujours, les mots qui promettent l'infini, tous les grands mots se figeraient sur le rouge que je viens de

mettre à mes lèvres... (*Se dérobant à l'approche qu'il essaie.*) Maintenant que je ne peux plus croire que ma passion pour vous était une foi suprême, maintenant que je ne rêve plus que vous étiez mon maître unique et mon dieu, maintenant que je n'ai plus ces folles excuses, je serais un monstre de vouloir encore vous immoler les miens!... (*Reculant devant lui, et avec plus de résolution encore.*) J'ai pitié de mon mari. Et, par les bras de ma fille, je viens de me sentir à jamais enlacée!...

JEAN, *après s'être interrogé
durant une marche fébrile.*

Mon désespoir, c'est que je ne trouve pas de paroles pour vous démentir... Oui, nous avons aperçu entre nous la lueur d'abîme... Je ne dirai pas que je ne vous désire plus : l'instant où nous avons été si près l'un de l'autre ne peut qu'avoir augmenté mon appétit sensuel. Mais je poursuivais aussi en vous l'idéal, l'absolu; et voilà que, dans mon envolée infinie, je me suis meurtri à des bornes... A la place de mes exaltations, je ne me contenterai pas d'un sentiment déchu!... L'hymne de joie qu'on a interrompu ne revient plus chanter en moi. Un froid ici tombe des choses sur ce qui

fut mon enthousiasme. Une ironie, dans l'air, se dégage des plis de cette robe, de son parfum, que vous portiez en ville aux heures mêmes où j'avais été soi-disant condamné à ne jamais plus le sentir... (*Découvrant quelque chose d'essentiel.*) Oh ! nous n'avons perdu que des illusions, et c'est l'amour que nous ne retrouvons pas !

THÉRÈSE.

Mon ami ! mon ami ! cette fois, il a pénétré véritablement de la mort à l'endroit où nous sommes !

LE DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

La voiture attend Madame.

(*Il sort. Thérèse va ouvrir la porte de gauche, et, d'un signe, appelle la femme de chambre.*)

JEAN.

Nous nous reverrons ?

THÉRÈSE.

Non.

(*La femme de chambre apporte à Thérèse un éventail, lui rajuste le manteau sur les épaules, et sort par la porte de gauche en la laissant ouverte.*)

JEAN, à demi-voix.

Oh ! ce n'est pas le moment où nous nous disons adieu ?

THÉRÈSE.

Si !... Comme dans une chambre mortuaire : sans bruit, sans geste, sans un mot ; rien qu'une pression muette des mains...

(Thérèse et Jean échangent une poignée de main silencieuse. Elle sort par la droite. Il tombe sur un siège en sanglotant.)

SCÈNE XI

JEAN, LE PRINCE GRÉGOIRE.

LE PRINCE GRÉGOIRE, venant du fond vers la sortie, et marquant une surprise de trouver là son fils.

Jean !

JEAN, se redressant.

Ah ! vous venez contempler votre ouvrage...
Eh bien, oui ! c'est fait : elle et moi, nous ne

nous reverrons plus. Je crie de douleur et de déchirement!... Glorifiez-vous!

(Il retombe, le visage dans les mains.)

LE PRINCE GRÉGOIRE.

Je t'ai donné la sensation surhumaine de voir comment la compagne rêvée suivait tes propres funérailles. Reconnais maintenant que sa place était à son foyer, et que ta place à toi, dans toute sa grandeur, est sous le ciel de chez nous... Tu as insulté à mes clairvoyances, tu as été sacrilège envers moi! Mais tu souffrais, tu souffres encore... Enfant! porte désormais la tête haute devant tous et devant moi. *(Il lui saisit une main, et, la baisant :)* Mon petit roi!





MODESTIE *

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE

* The play « Modestie » is entered according to act of Congress, in the year 1909, by M. Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

PERSONNAGES

A Londres. Théâtre-Français.

Mai 1908. 5 avril 1909.

HENRIETTE. M^{me} BARTET. M^{me} PROVOST.

JACQUES. . . MM. BAILLET. MM. DESSONNES.

ALBERT . . . FENOUX. NUMA.





MODESTIE *

Un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, JACQUES.

HENRIETTE.

C'est donc très embarrassant, ce que vous avez à me dire?

JACQUES.

Vous devinez bien de quoi il s'agit.

* The play « Modestie » is entered according to act of Congress, in the year 1909, by M. Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

HENRIETTE.

Mais non ! Vos circonlocutions me donnent du malaise... Venez au fait !

JACQUES.

Soit ! Je me décide à tout risquer d'un seul coup. Ma chère Henriette, nous sommes cousins. Je suis célibataire. Vous êtes veuve. Voulez-vous devenir ma femme ?

HENRIETTE.

Oh ! mon cher Jacques, quelle idée avez-vous !... Nous étions si bons amis ! Et, maintenant, vous allez être fâché contre moi !

JACQUES.

Pourquoi ?

HENRIETTE.

Parce que je ne vais pas répondre à votre demande comme vous le désirez.

JACQUES.

Vous ne voulez pas de moi pour mari ?

HENRIETTE.

Non.

JACQUES.

Je vous déplaïs?

HENRIETTE.

Vous êtes un cousin charmant. Vous ne seriez pas le mari qui me conviendrait.

JACQUES.

Qu'est-ce que vous me reprochez?

HENRIETTE.

Je ne vous reproche rien qui soit de votre faute. C'est de mon propre caractère que je me défie en refusant de remettre la direction de mon existence entre vos mains.

JACQUES.

Je ne conçois pas ce que vous auriez à redouter...

HENRIETTE.

Voyez-vous bien, mon ami, une transformation est en train de s'accomplir dans l'âme des femmes. Nous sommes beaucoup à vouloir, désormais, être traitées non plus en poupées, mais en créatures de raison. Pour ma part, je souffre de n'avoir été, jusqu'à ce jour, qu'une

femme courtisée, peut-être futile ou trop facilement contente de soi...

JACQUES.

Vous avez toujours été une femme exquise, divine...

HENRIETTE.

Voilà, justement, les mots exagérés qui ont fini par me faire naître des scrupules ! Comprenez-le, Jacques : ma conscience s'est développée. J'ai pris d'importantes résolutions.

JACQUES.

Expliquez-vous.

HENRIETTE.

J'ai résolu de m'améliorer, de grandir en valeur morale, en dignité intellectuelle. Et, pour cela, j'ai besoin d'être guidée, critiquée...

JACQUES.

Mais vous êtes en possession déjà de toutes les qualités imaginables : vous êtes charitable, distinguée, généreuse...

HENRIETTE, *se montrant désobligée.*

De grâce !

JACQUES.

Vous êtes spirituelle, discrète, artiste, élégante, délicieuse...

HENRIETTE, *tout à fait affligée.*

Hélas ! C'est le langage que l'on m'a toujours tenu ! C'est cela que vous me répétez continuellement !... Vous m'approuvez toujours. Vous m'admirez sans restriction. Et, moi, je rêve d'être sermonnée, contredite, même grondée...

JACQUES.

Vous ne le supporteriez pas !

HENRIETTE.

Mais si ! Je serais heureuse d'en faire mon profit. Une intervention de ce genre m'exalterait !

JACQUES.

Moi, je rirais bien si quelqu'un avait la sottise d'exaucer, seulement une fois, le caprice qui s'est emparé de vous !

HENRIETTE.

En attendant, vous reconnaissez que vous n'avez aucune disposition pour exercer auprès de moi la surveillance magistrale dont je parle.

JACQUES.

Comment m'y prendrais-je ? Tout me plaît en vous ! Tout me plaira toujours en vous !

HENRIETTE.

Ce serait lamentable ! C'est pour cela que j'ai repoussé immédiatement votre proposition. Je ne referai une expérience du mariage qu'avec la certitude de n'y plus rencontrer la flatterie quotidienne ni la soumission à toutes mes fantaisies. Celui que j'épouserai aura pour mission de m'avertir de mes défauts, de corriger mes erreurs. Il devra me donner l'impression que je m'améliore, que je me perfectionne, grâce à sa forte influence...

JACQUES.

Le mari qui réaliserait votre idéal, est-ce que vous l'avez entrevu déjà ?

HENRIETTE.

Eh ! Eh !... Qui sait ?

JACQUES.

Oh ! ce n'est pas sous les traits d'Albert ?

HENRIETTE.

Pourquoi pas ?

JACQUES.

En vérité !

HENRIETTE.

Nous parlons à cœur ouvert, n'est-ce pas ?

JACQUES.

Évidemment !

HENRIETTE.

Vous ne vous froisserez pas d'une appréciation qui serait à l'avantage d'Albert ?

JACQUES.

Comment donc !... C'est mon ami !

HENRIETTE.

Ainsi, vous avez également bonne opinion de lui ?

JACQUES.

Bien entendu.

HENRIETTE.

Quel éloge en feriez-vous ?

JACQUES.

Mon Dieu !... je lui confierais de l'argent. Je n'ai pas encore entendu dire que ce fût un voleur...

HENRIETTE.

Mais, sous les autres rapports?

JACQUES.

Je le considère comme un personnage assez...

HENRIETTE.

Volontaire?

JACQUES.

Grossier, plutôt.

HENRIETTE.

Libre à vous!... Quant à moi, je lui trouve un air de commandement qui parfois me rend songeuse. Albert sait, à l'occasion, me regarder d'une façon presque sévère...

JACQUES.

Vous vous méprenez sur la valeur de ces regards-là : c'est tout simplement de l'inintelligence, de l'animalité... Allez au Jardin des Plantes : l'autruche, le boa, le rhinocéros, vous feront éprouver la sensation qu'ils vous regardent sévèrement aussi, de même que votre Albert...

HENRIETTE.

Oh! mon Albert! mon Albert!... Je ne me

l'approprie pas si vite!... Sa maîtrise comme éducateur, comme chef du ménage, ne m'est pas encore suffisamment démontrée...

JACQUES.

Au nom du ciel, ma chère Henriette, finissez cette comédie!

HENRIETTE.

Quelle comédie?

JACQUES.

Déclarez que vous avez voulu vous amuser de moi, mettre mon amour à l'épreuve, me rendre jaloux, me torturer... C'est bien! Vous avez réussi. Cessez ce jeu cruel. J'étouffe. J'ai envie de pleurer...

HENRIETTE.

Oh! cher ami, votre émotion me cause beaucoup de tristesse. Je ne demanderais qu'à pouvoir vous soulager. Mais, pour cela, il me faudrait mentir. J'ai esquissé, avec une exactitude absolue, le portrait du mari que je choisirai. Je déplore que vous lui soyez si peu ressemblant.

JACQUES.

Promettez-moi que vous réfléchirez.

HENRIETTE.

Mieux vaut, en ce moment, nous quitter.

JACQUES.

Ne me renvoyez pas ainsi. Ne m'empêchez pas de plaider ma cause plus longuement.

HENRIETTE.

A quoi bon ? Si je m'attendrissais, je vous donnerais alors des espérances fausses. Votre bienveillance à mon égard, votre naturel complaisant, n'ont pas leur place marquée auprès de moi. Encore une fois, je n'associerai ma vie qu'à celui qui se montrera capable d'en être le censeur rigoureux...

JACQUES.

Je vous supplie... Je me jette à vos genoux...

HENRIETTE.

Oh ! non ! Jacques !... Épargnons tout ce qui rendrait cette situation plus pénible... Et puis, j'ai affaire : on m'appelle au téléphone...

JACQUES.

Ne vous en allez pas !

HENRIETTE.

Si ! J'ai une réponse à rendre. Et vous, ne restez pas ici actuellement. Je me fâcherai si je vous retrouve...

JACQUES.

Henriette !

HENRIETTE.

Nous nous reverrons plus tard, Jacques, plus tard. Partez !

(Elle sort.)

SCÈNE II

JACQUES, *seul*.

Oh ! ça ne se passera pas ainsi !... Le mari qui fera son bonheur, c'est moi ! Ce n'est pas l'autruche, le boa !... Oui, je tenterai tout pour l'empêcher d'épouser Albert !... Seulement, qu'est-ce que je peux tenter ?... Quoi ?... Mais j'y pense ! Tiens, tiens ! Peut-être que... Oh ! le voici !

SCÈNE III

JACQUES, ALBERT.

ALBERT.

Bonjour, rival !

JACQUES.

Mon cher, nous ne sommes plus rivaux.

ALBERT.

Comment cela ?

JACQUES.

Je viens d'avoir une conversation avec notre amie Henriette. Elle n'épousera ni l'un ni l'autre de nous.

ALBERT.

Elle vous a parlé de moi ?

JACQUES.

Négligemment.

ALBERT.

Que vous a-t-elle dit ?

JACQUES.

Ce n'est pas aimable à redire.

ALBERT.

Il m'importe de savoir.

JACQUES.

Eh bien ! il y a ceci : vous n'avez pas su mieux que moi découvrir les chemins qui mènent à son cœur. Sans nous en douter, nous avions affaire à une femme de haute philosophie, qui déteste l'adulation. Vous l'avez, paraît-il, accablée de compliments...

ALBERT.

Moi !... Je ne lui en fais guère...

JACQUES.

Elle a trouvé que c'était trop. De plus, vous laissez transparaître à son sujet une admiration... ridicule.

ALBERT.

Plaît-il ?

JACQUES.

Ce n'est pas moi qui parle, c'est Henriette : ridicule est le mot qu'elle a employé. Dans un nouveau mari, elle recherche, avant tout, un

directeur de conscience. Or, vous n'avez pas fait pressentir en vous des aptitudes à la domination.

ALBERT.

Il m'est pourtant arrivé quelquefois de discuter avec elle...

JACQUES.

Vous y avez mis trop de ménagements, je suppose. Vous n'avez pas été assez impératif. Vous ne vous serez pas défendu probablement d'une certaine indulgence pour les imperfections qu'elle a. Vous aurez souri, au lieu de froncer les sourcils. C'était désastreux!...

ALBERT.

Pouvait-on deviner?

JACQUES.

Que voulez-vous?... Henriette a cette singularité : pour faire sa conquête, il faut la maltraiter dans son orgueil, lui signaler tous ses défauts, rudement.

ALBERT.

De la rudesse, oui ! De la forte rudesse !... Je sais, en effet, qu'il y a des femmes qui adorent cela !

JACQUES.

Je ne suis pas organisé pour le succès en ce genre. Et vous non plus, n'est-il pas vrai?

ALBERT.

Jacques, en causant avec moi aussi loyalement, vous m'avez donné une grande preuve d'amitié...

JACQUES.

Oh! Albert, vous me rendez confus...

ALBERT.

Voulez-vous m'obliger encore davantage?

JACQUES.

A votre service.

ALBERT.

Alors, ne révélez jamais à Henriette que vous m'avez appris le moyen de lui faire la cour.

JACQUES.

C'est convenu... Mais quel est votre but?

ALBERT.

Il est indispensable qu'elle croie que, de moi-

même, par mon seul instinct, je lui parle comme je vais le faire...

JACQUES.

Ah bah ! vous projetez une tentative dans le sens énergique ?

ALBERT.

Exactement.

JACQUES.

Bravo ! Cette décision vous fait honneur.

ALBERT.

Mais évitons qu'Henriette nous surprenne ensemble. J'en serais démasqué. Voulez-vous bien disparaître tout de suite ?

JACQUES.

Avec plaisir. J'ai une course à faire. Je reviendrai savoir de vos nouvelles.

ALBERT.

Merci, Jacques.

JACQUES.

Au revoir, Albert.

SCÈNE IV

ALBERT, *puis* HENRIETTE.

ALBERT, *seul*.

Ah ! je l'admire ridiculement !... Ah ! je ne sais pas m'y prendre !... On va voir !

HENRIETTE, *rentrant*.

Bonjour, cher ami !... Vous avez rencontré Jacques ?

ALBERT.

Non, Henriette, non, je ne l'ai nullement rencontré. Et je m'en félicite !

HENRIETTE.

A quel propos ?

ALBERT.

Parce qu'il m'aurait déplu de trouver une fois de plus, chez vous, un compagnon avec lequel vous êtes inconsiderée.

HENRIETTE, *ravie*.

Vous avez un reproche à me faire ?

ALBERT.

Sans faiblesse, oui.

HENRIETTE.

Au sujet de mon attitude vis-à-vis de Jacques ?

ALBERT.

Oh ! ce n'est pas seulement avec lui que vous vous comportez comme vous ne le devriez pas !

HENRIETTE.

Avec qui encore ?

ALBERT.

Avec des quantités de messieurs !

HENRIETTE.

Est-ce possible ?

ALBERT.

Vous êtes ce qu'on appelle une coquette.

HENRIETTE.

Quoi ? J'ai ce travers ?

ALBERT.

Vous l'avez!... C'est un de ceux que vous avez!

HENRIETTE, *de plus en plus ravie.*

Avec quelle fermeté vous articulez cela!

ALBERT.

Tant pis si je vous fâche.

HENRIETTE.

Non pas, mon cher Albert!... Au contraire!... Vous ne pouvez pas savoir à quel point vous êtes heureusement inspiré en me parlant de la sorte... C'est adorable!...

ALBERT.

Je ne m'inquiète pas de savoir si je suis inspiré heureusement ou non. Je m'exprime selon mon tempérament, qui est, avant tout, autoritaire.

HENRIETTE.

Ma parole, Albert, en ce moment, vous êtes superbe!

ALBERT.

Je suis dans mon état habituel.

HENRIETTE.

Oh ! Albert ! seriez-vous réellement celui... ?

ALBERT.

J'ignore quelle peut être la pensée que vous n'achevez pas. Mais, si vous me chargiez de vous tracer une ligne de conduite, je vous garantis que je ne vous en laisserais pas dévier...

HENRIETTE.

Ah ! mon ami ! mon ami !

ALBERT, *à part*.

Ça va bien ! Ça va bien !

HENRIETTE.

Commencez par me faire apercevoir en quoi je me rends coupable de coquetterie.

ALBERT.

Vous n'avez qu'à vous rappeler ce qui se produit lorsque vous arrivez dans un endroit où il y a réunion mondaine : en soirée, au théâtre, aux courses. Aussitôt, les hommes qui vous connaissent accourent de tous les côtés. Ceux qui ne vous connaissent pas accourent se faire présenter. On vous environne, on vous

accapare. Vous êtes un centre de badinages, que le public remarque... Je vous serais obligé de me dire à quoi vous attribuez ce phénomène?

HENRIETTE.

Ma foi ! je l'attribuais à ce que je suis sympathique, agréable peut-être à fréquenter...

ALBERT.

Il y a beaucoup de femmes qui n'ont pas moins d'agrément que vous...

HENRIETTE.

Vous me forcez à le reconnaître...

ALBERT.

Mais ces femmes-là n'aiment pas que l'on se bouscule sur leur passage. Elles se tiennent de façon à faire observer plus de distance. Il émane d'elles une distinction plus rare, une sorte de fierté qu'il vous siérait d'acquérir.

HENRIETTE.

Mille remerciements, mon cher ami, pour cette indication. Je vous en suis extrêmement reconnaissante...

ALBERT, *à part*.

Ça va bien.

HENRIETTE.

Je surveillerai, à l'avenir, ce que vous m'avez noté là de défectueux.

ALBERT.

Autre chose...

HENRIETTE.

Quoi? Vous avez encore une critique à m'adresser?

ALBERT.

J'en ai une foule!

HENRIETTE.

Dans ce cas, dépêchez-vous de parler...

ALBERT, *à part*.

Ça va bien.

HENRIETTE.

Terminons-en vite, je vous prie.

ALBERT.

D'abord, vous devriez réformer en vous un excès de sensiblerie qui n'est guère excusable que chez les enfants en bas âge.

HENRIETTE.

Je cherche sur quel motif cette remontrance est fondée. Vous seriez charmant de me l'apprendre, tout à fait charmant !

ALBERT.

Par exemple, un jour, à la campagne, je vous ai vue vous désoler parce qu'une pauvre souris était tombée aux griffes d'un chat. Et, bientôt après, vous aviez les larmes aux yeux parce que le pauvre chat s'étranglait en avalant la pauvre souris.

HENRIETTE.

Je me souviens, oui... Je suis bonne pour les bêtes, très bonne. Je n'avais jamais pensé qu'on pût avoir à rougir d'être trop bonne.

ALBERT.

Oh ! ce que je viens de vous rappeler serait sans importance si vous ne révéliez, par ailleurs, un goût exagéré pour les conversations médiocres, frivoles...

HENRIETTE.

Ici, je vous arrête : vous me donnez des doutes sur votre perspicacité, mon pauvre ami !

Justement, je ne m'intéresse qu'aux idées nobles, aux grandes questions...

ALBERT.

Pourtant, dès que l'entretien prend un tour un peu grave, il est douloureux de remarquer combien vous devenez distraite : vous bâillez, vos regards s'en vont dans le vague.

HENRIETTE.

Sous ce rapport, en effet, je ne me dissimule pas que j'ai une infirmité.

ALBERT.

Là ! vous voyez bien !

HENRIETTE.

Oui, j'ai une aptitude fâcheuse à comprendre les choses avant que l'on ait fini de les exprimer : je comprends tout trop vite. Alors, pendant que les autres s'attardent dans les explications, mon esprit à moi s'impatiente et galope en avant.

ALBERT.

Ma chère Henriette, à mesure que nous causons ainsi, je découvre en vous un vice capital...

HENRIETTE.

Et lequel, s'il vous plaît ?

ALBERT.

Votre vice capital, c'est la vanité !

HENRIETTE.

Vaniteuse, moi !... Ah ! cela, c'est insensé !

ALBERT.

Ne contestez pas. A chacun de vos défauts que je vous montre, vous m'opposez une interprétation avantageuse pour vous. Aussitôt, vous faites valoir que vos torts apparents proviennent de ce que vous seriez meilleure que les autres, plus intelligente que les autres...

HENRIETTE.

Vous m'agacez, à la fin !... Ce ne serait pas, en tous cas, une grosse prétention si, dans certaines circonstances, je m'estimais supérieure à la personne que j'ai en face de moi !

ALBERT.

Je ne suppose pas que vous fassiez allusion à la circonstance où nous sommes...

HENRIETTE.

Précisément, j'y fais allusion.

ALBERT.

Henriette!... Mais non! (*Riant.*) Ha! ha! ha!
Je vous devine!

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous devinez?

ALBERT.

Je ne serai pas dupe de votre fausse irritation.
Vous avez voulu éprouver si j'étais homme à
m'intimider devant quelque rébellion de votre
part. Soyez édifiée : je passe tranquillement au
chapitre de vos toilettes...

HENRIETTE.

De mes toilettes?... Vous oseriez!

ALBERT.

Ce sera le dernier point que j'aborderai pour
aujourd'hui.

HENRIETTE.

Et demain vous recommenceriez! Vous vous
imaginez que je vous écouterai une seconde
fois!... Mais vous avez perdu le sens moral!...

C'est vous qui êtes un vaniteux, de croire que toutes les incartades vous sont permises ! C'est vous qui êtes, non seulement frivole, mais encore puéril, piteux et tracassier !

ALBERT.

Vous rendez-vous compte de la portée de vos paroles ?

HENRIETTE.

Oui ! je saisis l'occasion de vous mettre en garde contre votre incapacité de dire autre chose que du mal des gens. Vous poussez la manie jusqu'à venir me dire à moi du mal de moi-même !... Jamais une idée générale dans vos dialogues ; mais toujours de mesquins détails sur les personnes, des petites, des petites petites !...

ALBERT.

Insinuez-vous que j'aie la cervelle vide ?

HENRIETTE.

Elle le serait si vous ne la remplissiez, chaque matin, avec ce que vous avez lu dans le journal. J'ai même eu tort de m'abonner au vôtre. Il en résultait que, la plupart du temps, je savais, à l'avance, de quelle manière vous alliez raisonner.

ALBERT.

D'après vous, je récite comme un perroquet ?

HENRIETTE.

Pas aussi bien, car votre mémoire s'embrouille, tandis que les perroquets ne se trompent pas.

ALBERT.

Ah mais ! Ah mais ! les bornes sont dépassées !... Je m'étonne que vous m'ayez fait si longtemps bonne figure, puisque vous me jugiez complètement stupide.

HENRIETTE.

C'est que je vous croyais équitable envers moi. Pouvais-je me douter que mes moindres actions étaient guettées par vous avec tant de malveillance !

ALBERT.

Vous m'avez blessé cruellement.

HENRIETTE.

Vous aussi. Et je bénis le ciel qui a fait naître entre nous cette discussion !... Désormais, je vois clair dans les sentiments que je vous inspirais.

ALBERT.

Nous voyons clair tous les deux. Et il n'était que temps ! Je frémis quand j'envisage que j'étais à la veille, ma chère, de vous demander votre main !

HENRIETTE.

Mais, mon cher, si vous manifestiez jamais une intention pareille, je vous mettrais immédiatement à la porte !

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

Eh ! mon Dieu ! quoi donc ?

HENRIETTE.

Oh ! Jacques !... Quel bonheur que vous arriviez !

ALBERT.

Ah ! oui, je suis bien aise que ce tête-à-tête soit achevé.

JACQUES.

Mais que s'est-il passé?

HENRIETTE.

Il y a que monsieur...

ALBERT.

Non pas ! C'est madame qui...

HENRIETTE.

Figurez-vous, Jacques...

ALBERT.

Mon cher ami...

HENRIETTE.

Pardon ! Je parlerai la première...

JACQUES.

Vous êtes, en ce moment, trop excités l'un contre l'autre pour avoir aucune chance de vous convaincre... Vous, Albert, vous devriez aller prendre l'air.

ALBERT.

J'en serai enchanté.

HENRIETTE.

Et cela me permettra ici de respirer.

JACQUES, à *Albert*.

En votre absence, j'arrangerai le malentendu.

ALBERT.

Je ne pardonnerai pas.

HENRIETTE.

Moi non plus !

JACQUES, à *tous les deux*.

Assez ! Assez !

ALBERT.

Adieu, madame.

HENRIETTE.

Adieu.

JACQUES.

Adieu, Albert.

(*Albert sort.*)

SCÈNE VI

HENRIETTE, JACQUES.

HENRIETTE.

Ouf !... Me voilà débarrassée du personnage le plus abominable qui soit au monde !

JACQUES.

Racontez-moi.

HENRIETTE.

Cet individu a inventé des horreurs sur mon caractère, pour tâcher de m'avilir à mes propres yeux...

JACQUES.

Mais quoi ?

HENRIETTE.

C'était grotesque, monstrueux !... J'aurais du dégoût à en reparler...

JACQUES.

N'y pensez plus, ma pauvre Henriette. Je

me représente bien qu'Albert a dû avoir des torts énormes pour vous faire sortir ainsi de votre calme.

HENRIETTE.

N'est-ce pas ? Vous me donnez raison ?

JACQUES.

En toute conscience, oui.

HENRIETTE.

Cela me fait du bien.

JACQUES.

Quand j'ai aperçu que vous étiez en colère, je me suis dit tout de suite : « C'est Henriette qui a raison ! »

HENRIETTE.

Excellent Jacques !

JACQUES.

Je me le suis dit, parce que je vous sais conciliante, pondérée...

HENRIETTE.

On peut me rendre cette justice.

JACQUES.

En toute matière, vous apportez un tact ! une finesse d'esprit !...

HENRIETTE.

Vous me connaissez, vous !

JACQUES.

Mais oui ! J'atteste que ce n'est jamais vous qui pouvez vous être mise en faute. Vous en êtes préservée par un prodigieux raffinement de politesse, par une noblesse d'âme incomparable...

HENRIETTE.

Sans chercher davantage, est-ce qu'avec vous je suis jamais susceptible ?

JACQUES.

Mais, jamais !... Vous supportez mes propos avec une patience ! avec une grâce ! avec une modestie !

HENRIETTE.

Je me souviens, cependant, que, tout à l'heure, je vous ai fait souffrir.

JACQUES.

Oui, je me suis senti bien malheureux !

HENRIETTE.

J'ai été très coupable à votre égard. C'est vous qui êtes mon véritable ami, mon seul ami !

JACQUES.

Prouvez-moi que vous le pensez sincèrement.

HENRIETTE.

Que faut-il pour cela ?

JACQUES.

Confiez-moi votre avenir : marions-nous !

HENRIETTE.

A cette minute, j'y songe !

JACQUES.

Oh !

HENRIETTE.

Attendez !

JACQUES.

Qu'est-ce qui vous fait hésiter ?

HENRIETTE.

Jacques, vous vous rappelez les principes que j'ai professés vis-à-vis de vous, il y a quelques instants ?

JACQUES.

Je crois les entendre encore.

HENRIETTE.

Par conséquent, vous vous rendez compte que je n'ai pas d'amour-propre?

JACQUES.

J'en suis certain.

HENRIETTE.

Vous êtes fixé aussi sur le but de culture morale que je me proposerais si je vous acceptais pour mari?

JACQUES.

Je suis fixé.

HENRIETTE.

Je vous impose donc une condition.

JACQUES.

Laquelle?

HENRIETTE.

Vous allez prendre un engagement sacré!

JACQUES.

Dictez-le-moi.

HENRIETTE.

Vous me jurez de m'avertir, impitoyablement, chaque fois que vous me découvrirez un défaut ?

JACQUES.

Oui.

HENRIETTE.

Alors, vous avez ma promesse.

JACQUES.

Chère femme !





CONNAIS-TOI*

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN PROSE

*Représentée pour la première fois
à la Comédie-Française, le 29 mars 1909*

*The play « Connais-toi » is entered according to act of Con-
gress in the year 1909, by M. Paul Hervieu, in the office of the
Comptroller of Congress at Washington. All rights reserved.*

A

TRE RAYMOND POINCARÉ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ommage de vive admiration, de profonde amitié.

P. H.

PERSONNAGES

MM.

GÉNÉRAL DE SIBÉLAN. LE BARGY.

DONCIÈRES. RAPHAËL DUFLOS.

JEAN DE SIBÉLAN. . . . DEHELLY.

PAVAIL. GEORGES GRAND.

UN VALET DE PIED. DÉCART.

M^{mes}

CLARISSE DE SIBÉLAN. JULIA BARTET.

ANNA DONCIÈRES. . . . MARIE LECONTE.

La scène se passe à la campagne, de nos jours.



CONNAIS-TOI *

ACTE PREMIER

Le salon d'un petit château.

Au fond, la vue d'un parc, par deux fenêtres et une porte vitrée sur un perron.

A gauche, porte à deux battants donnant sur un couloir.

A droite, porte à deux battants donnant sur un petit salon.

A gauche, une grande table-bureau.

A droite, une petite table garnie d'une écritoire.

Des consoles avec vases de fleurs, des statuettes de bronze, des sièges répartis. La cheminée est d'angle, à droite au second plan.

SCÈNE PREMIÈRE

CLARISSE, puis PAVAIL, en petite tenue

* The play "Connais-toi" is entered according to act of Congress, in the year 1909, by M. Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

de lieutenant de dragons. Au lever du rideau, elle est à sa correspondance devant la petite table, à droite. Il arrive par le fond. Il hésite sur le seuil. Elle l'aperçoit.

CLARISSE.

Quoi ! c'est vous, Pavail ?... Mon mari est justement allé à la Place, et il va fulminer de n'y pas trouver son officier d'ordonnance...

PAVAIL.

Le général ne m'avait pas commandé de me tenir à sa disposition.

CLARISSE.

Et vous êtes resté chez vous à faire la grasse matinée ?

PAVAIL.

Non, madame. Je n'arrive pas de chez moi. Je suis sorti de bonne heure. J'ai flâné, j'ai erré. Je m'étais proposé de passer par ici, en regagnant mon domicile.

CLARISSE.

Qu'est-ce qui vous amène à cette heure-ci ?

PAVAIL, *avec un reste d'embarras.*

J'apportais le livre dont je vous ai parlé dernièrement.

(Il le lui remet.)

CLARISSE.

Quelle bizarre idée, pour une promenade, de vous en être chargé!

PAVAIL.

Il n'est pas bien lourd.

CLARISSE.

Je devais l'envoyer prendre un de ces jours... Pavail, vous vous servez là d'un prétexte?... Vous avez une autre raison de venir?

PAVAIL.

Vous me scrutez, madame, d'une façon qui était perdre contenance.

CLARISSE.

Parfaitement : vous êtes embarrassé. Et moi, je devine pourquoi vous êtes là.

PAVAIL.

En vérité!

CLARISSE.

C'est que vous n'avez pas la conscience tranquille.

PAVAIL.

Ayez la condescendance, madame, de vous expliquer.

CLARISSE.

Volontiers!... Voici. Hier soir, pendant que le général était à cette table de jeu et que vous étiez, vous, avec Anna et moi, il vous a lancé une apostrophe par-dessus son épaule. Le sujet était insignifiant; le ton n'avait que la brusquerie ordinaire. Vous avez riposté par un regard seulement, mais très aigu, très hostile, et que vous m'avez vu surprendre... Je déduis que votre but, ce matin, doit être d'effacer, en hâte, la mauvaise impression que j'ai pu garder.

PAVAIL.

Mettons que ce soit cela. Il me serait précieux, j'en conviens, de m'être acquis votre indulgence pour les cas où j'encours du blâme.

CLARISSE, *avec bienveillance.*

Je ne demande qu'à vous faire dissiper les ombres chaque fois que vous m'en avez mis

dans la tête. J'en suis toujours aux conjectures sur le personnage que vous êtes.

PAVAIL, *avec timidité*.

J'entrerai dans ces détails à un autre moment.

CLARISSE.

Voyons, Pavail, pourquoi êtes-vous ainsi envers mon mari? Ne lui avez-vous pas de grandes obligations? C'est lui qui a pris soin de votre éducation?

PAVAIL.

J'aperçois que vous avez des données superficielles sur mon histoire.

CLARISSE.

Le général m'a raconté qu'au temps où il était capitaine il se trouva commander un détachement, pour contenir des troubles, dans la région où vous êtes né. Votre père était, paraît-il, un professeur, un humanitaire, qui voulut s'interposer entre l'émeute et la force armée...

PAVAIL.

Oui. Il avait été maintes fois emprisonné comme révolutionnaire. Son intervention dans

les péripéties dont vous parlez lui valut d'être tué sur une barricade, sans que l'on ait établi de quel camp la balle était partie. Je n'avais à cette époque que trois ans. Ma mère était morte en me mettant au monde... La femme du jeune capitaine avait un petit garçon, Jean de Sibéran, qui est aujourd'hui votre beau-fils. Elle l'adorait tant qu'elle s'émut d'apprendre qu'un autre enfant, à peine plus âgé, était sans asile ni subsistance, par la suite d'événements où son propre mari avait tenu un rôle. Elle vit en moi une graine d'insurgé, un futur brigand, qu'il était peut-être encore temps de modifier selon ses vœux. Elle s'imposa de me faire élever. Et M. de Sibéran eut la générosité de le lui permettre. Je n'ai su que tardivement d'où je sortais, et quel sang désordonné était en moi. J'objecterai même que j'ai su tout cela trop tard, lorsque je me trouvais dans une position sociale pour laquelle je n'avais pas été vraisemblablement créé. M^{me} de Sibéran m'avait fait entrer dans la carrière dont le choix se présentait le plus naturellement à son esprit. J'étais sous-lieutenant, comme son fils, quand mourut cette femme vénérée. Je peux dire que nul ne la pleura plus que moi. Je sentis, sur sa tombe, une détresse de pauvre chien.

CLARISSE.

Je démêle bien que vous n'avez pas voué à mon mari des sentiments aussi dévoués.

PAVAIL.

Je serais injuste de ne pas reconnaître que, sans être bon pour moi, il n'a jamais été véritablement méchant.

CLARISSE.

Je m'étonne qu'il vous soit possible de doser, avec tant de certitude, la part de chacun des époux dans la protection que vous avez reçue.

PAVAIL.

Longtemps, je n'avais eu, à cet égard, que des intuitions. Le général me les a confirmées lui-même, un jour que je m'étais attiré sa colère.

CLARISSE.

Pour quelle cause ?

PAVAIL, *hésitant*.

J'aurais là un embarras particulier à vous répondre.

CLARISSE.

Excusez mon indiscretion.

PAVAIL.

Après tout, madame, avec une personne comme vous l'absolue franchise doit être un signe de plus haut respect encore que certains scrupules de politesse... La chose arriva il y a cinq ans, lorsque le général s'est remarié...

CLARISSE.

Ce fut à propos de mon mariage?

PAVAIL.

A ce moment-là, par une constance importune, je jugeais que la première M^{me} de Sibéran était de celles qui ne doivent pas être remplacées. Comme de juste je n'avais pas formulé mon opinion. Mais je m'abstins d'assister aux cérémonies. Le général provoqua une explication, au cours de laquelle il lui plut d'établir, avec dédain, que j'étais, d'ailleurs, libre de toute gratitude envers lui, et que, personnellement, il ne s'était jamais intéressé à moi. Sa démonstration fut l'évidence même.

CLARISSE.

Comment n'y eut-il pas alors de scission définitive entre vous deux?

PAVAIL.

C'est le fils de la morte, c'est Jean de Sibéran qui me contraignit à demander mon pardon. Il s'évertua pour me le faire obtenir; et il me rendit impossible d'en éviter les conséquences. J'ai, pour votre beau-fils, les tendresses émues d'un frère aîné. Il me semble que sa mère, en me plaçant auprès de cet enfant gâté, m'a légué la mission de l'exaucer aveuglément. Au surplus, Jean était seul qualifié, entre la mémoire de sa mère et l'acte de son père, pour me dicter la juste appréciation.

CLARISSE.

De sorte que, finalement, vous ne vous êtes pas dérobé aux fonctions qui vous attachent à la personne du général.

PAVAIL.

Il m'a mandé à ce poste ainsi qu'il a toujours procédé à mon sujet : par ordre impérieux... Rien ne défera que, d'origine, j'aie été à ses yeux un captif, une petite chose vivante conquise sur l'ennemi. Encore maintenant, je ne peux me sentir qu'un affranchi. Ce mot évoque, n'est-ce pas? les idées de perfidie et d'ingratitude. Pour moi, il me fait songer, quand je

m'interroge, à de lointaines indépendances, à des hostilités de races qui survivraient incorrigiblement.

CLARISSE.

Savez-vous bien, Pavail, que vous êtes un compagnon peu rassurant?

PAVAIL.

Oh! madame! ne vous méprenez pas! Personne auprès du général ne remplirait les stricts devoirs de ma charge plus méticuleusement que je ne m'y applique. En expédition, je me ferais tuer pour couvrir son existence. Je revendique seulement, devant vous, le droit de ne pas lui subordonner les instincts de mon cœur, mes pensées intimes, mes libertés d'homme...

CLARISSE.

Je ne m'arrogerai pas de titre à vous juger. Je réproouve, bien entendu, votre état d'esprit envers le général. Mais je vous regarde comme une nature blessée, douloureuse...

PAVAIL.

C'est bien cela.

CLARISSE.

Jusqu'à présent, votre physionomie m'avait

paru très différente des autres, impénétrable. J'en avais une sorte de malaise, presque de l'irritation contre vous.

PAVAIL.

Et maintenant ?

CLARISSE.

Mon opinion sur vous vient de prendre, en quelques points, une teinte plus claire.

PAVAIL.

Ah !

CLARISSE.

Votre piété pour celle qui fut votre seconde mère témoigne d'une sensibilité que je n'étais pas sûre de discerner en vous. J'entrevois que votre amitié doit être rebelle à se donner, mais qu'elle serait peut-être capable d'un rare dévouement.

PAVAIL.

Oh ! madame, vous n'auriez qu'à en faire l'épreuve.

CLARISSE.

Je ne me flatte pas d'être votre amie. Vous m'avez, au contraire, appris combien je fus pour vous la détestable intruse qui allait remplacer votre bienfaitrice.

PAVAIL.

Mon mauvais vouloir n'a pas résisté à mes premières rencontres avec vous. J'ai vite compris comment M. de Sibéran avait immolé le souvenir dès qu'il s'était vu en votre présence.

CLARISSE.

Ah ! vraiment ! Vous avez eu tant de promptitude à faire amende honorable ! Je vous en sais gré. Mais vous vous seriez même dispensé, sans doute, de me porter une malveillance préalable si vous aviez pris vos renseignements sur moi.

PAVAIL.

Oh ! madame ! le pouvais-je ? Je n'ai même pas su quand ni comment votre mariage se décidait.

CLARISSE.

Il n'y avait aucune intrigue de ma part dans les circonstances qui me faisaient devenir la femme du général. Celui-ci avait exprimé à une vieille parente l'intention de ne pas demeurer veuf. Il n'exigeait ni la fortune ni la beauté : une fille pauvre devait lui convenir, pourvu qu'elle fût de bonne naissance, sagement élevée, de prestance aussi à ne pas l'humilier. M. de

Sibéran préférait que la future eût coiffé sainte Catherine. Et, surtout, il demandait qu'elle ne fût pas romanesque, en proclamant vouloir se préparer une vieillesse tranquille auprès d'une nature de tout repos. Tel était l'idéal auquel on estima que je répondais... Vous voyez que l'ombre de ma devancière n'avait pas à s'effrayer de mon introduction au foyer qui avait été le sien : ce n'était pas la passion déchaînée ni le fol amour qui allait s'y installer avec moi.

PAVAIL.

Il m'a paru pourtant que le général était animé pour vous d'un sentiment très vif, je dirai même violent ?

CLARISSE.

Il était probablement moins assagi qu'il ne l'avait présumé. Cela lui aura fait prendre son parti que je fusse moins terre à terre, plus vibrante que le type de femme dont il avait entendu faire choix.

PAVAIL, *comme malgré lui*.

Me permettez-vous une question ?

CLARISSE.

Laquelle ?

PAVAIL, *avec la crainte de ce qu'il ose.*

Vos espérances à vous, les souhaits que vous aviez formés quand vous étiez jeune fille, en avez-vous trouvé la réalisation dans le mariage que vous avez fait ?

CLARISSE.

S'il y avait quelque déception dans ma vie, je devrais éviter d'en faire la confidence.

PAVAIL.

Pourquoi ?

CLARISSE.

Par devoir, par fierté, par manque d'intimité avec personne.

PAVAIL.

Cependant...

CLARISSE, *à un valet de pied entre par la gauche.*

Qu'est-ce que c'est ?

LE VALET DE PIED.

M. Doncières est rentré. Il m'envoyait savoir si M^{me} Doncières n'était pas ici.

(Pavail marque à ces mots une promptitude pour s'en aller.)

CLARISSE, *au valet de pied.*

Non. Elle ne rentrera que pour l'heure du déjeuner. (*Le valet de pied sort.*) Le cousin de mon mari s'impatiente, tandis que sa femme s'attarde à une étude de paysage au bord des étangs.

PAVAIL, *pressé de partir.*

En retournant chez moi, je passerai à sa recherche.

CLARISSE.

Comme il vous plaira. Vous la préviendrez qu'on la réclame.

PAVAIL, *partant déjà.*

Parfaitement.

CLARISSE.

Excusez-moi de vous avoir retenu si longtemps...

PAVAIL, *s'arrêtant par un effort de politesse.*

Oh! madame! C'est au contraire moi qui abusais....

CLARISSE.

J'ai été très contente de causer ainsi avec vous.

PAVAIL.

Je garderai de cet entretien une profonde reconnaissance.

CLARISSE.

Au revoir.

(Pavail lui baise la main et sort. Pensivement, elle le regarde s'éloigner.)

SCÈNE II

CLARISSE, SIBÉРАН, *en petite tenue de général de brigade.*

CLARISSE, *à son mari entré par la droite.*

N'avez-vous rien à dire au lieutenant Pavail ?

SIBÉРАН.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

CLARISSE.

On pourrait le rappeler. Il sort d'ici.

SIBÉRAN.

Lui!... *(Il fait un bond comme pour le poursuivre.)*
Depuis quand y était-il?

CLARISSE.

Depuis une demi-heure.

SIBÉRAN.

Oui!... Il a eu le temps! Il est venu pour
payer d'audace, pour donner le change, pour
se créer un alibi...

CLARISSE.

Que voulez-vous dire?

SIBÉRAN.

Ma chère Clarisse, Pavail est l'amant de notre
cousine.

CLARISSE.

Pavail!... Oh!... Comment pouvez-vous
avancer pareille chose?

SIBÉRAN.

Vous savez qu'Anna était allée, dès l'aube,
soi-disant à une étude de plein air. Vous vous
souvenez qu'il y a une heure et demie environ,
moi, je vous ai quittée, me rendant à une affaire

de service. Mon cousin, pour se promener, m'accompagnait. Nous sortîmes du parc. Nous étions encore en forêt, nous approchant du pavillon que Pavail a loué pour logement. Tout à coup, nous voyons une femme en sortir. Par la silhouette discernée à travers la distance, par la couleur de la toilette, c'était Anna. D'ailleurs, la personne, frappée aussi de notre apparition au loin, avait immédiatement bondi hors de la route et filé sous bois. Doncières et moi, nous n'avions pas échangé un mot; mais son impression était d'accord avec la mienne, puisqu'il se rua subitement à la poursuite de celle qui détalait. Tout ça fut accompli si vite que la question de m'en mêler n'eut pas le temps de se poser pour moi. Je prêtai l'oreille, sans percevoir aucun éclat de voix. J'attendis, sans que nul reparût. La fugitive avait une grande avance et le pied leste. Avec le brouillard matinal, accroché aux branches et traînant dans les taillis, elle a pu échapper.

CLARISSE.

En tout cas, Doncières est rentré seul. Il est là-haut à faire demander où est sa femme. Celle-ci va survenir, à son tour; et elle vous répondra que vous avez eu la berlue.

SIBÉRAN.

Quelque chose rendra ses dénégations malaisées. Avant que Doncières s'engageât sous les arbres, je le vis s'arrêter pour ramasser un gant qu'on venait de laisser tomber devant lui. Comme, aussitôt, il reprit sa course de plus belle, j'en conclus qu'il avait reconnu sa trouvaille pour être à sa femme. Quant à mon rôle, il s'est donc borné à ce que j'aie heurter contre la porte du lieutenant. J'étais pressé de lui dire son fait. Mais, j'ai eu beau procéder impérativement, on ne m'ouvrit pas. Ensuite de cela, étant appelé en ville pour divers ordres à donner, j'ai pu m'assurer que Pavail avait bien fait chez lui la sourde oreille puisqu'on ne l'avait vu ni au quartier, ni dans les bureaux, ni où que ce fût.

CLARISSE.

Je ne peux tout de même pas croire qu'il serait accouru ici pour me jouer une infâme comédie !

SIBÉRAN.

Vous a-t-il fourni une raison valable de sa visite ?

CLARISSE.

Pas précisément...

SIBÉРАН.

Vous avez dû le trouver soucieux, gêné?

CLARISSE.

Au premier abord, oui.

SIBÉРАН.

Parbleu ! Tout le dénonce !... Dans cette démarche impudente, il cherchait à savoir, jusque sous notre toit, ce qu'il advenait de sa maîtresse...

CLARISSE.

Le fait est qu'il s'est retiré précipitamment, dès qu'il a été avisé qu'Anna était encore dehors.

SIBÉРАН.

Vous voyez bien : il courait après la chance de se croiser, peut-être, avec elle, et de se concerter tous les deux.

CLARISSE.

Mais non, décidément !... Mais non ! Je veux résister à toutes ces fausses apparences... Je le veux, tout au moins, en considération d'Anna. Comment aurait-elle cessé d'être vertueuse ?

SIBÉLAN.

Dans sa petite cervelle, elle aura sans doute décrété que son mari l'excédait.

CLARISSE, *à elle-même.*

Ce n'est pas une raison.

SIBÉLAN.

Rien ne l'intéresse. Elle n'a pas d'enfant !

CLARISSE, *tristement.*

Je sais ce que c'est que de n'en pas avoir. Et je n'apercevrais pas, en cela, une atténuation pour elle de s'être déshonorée.

SIBÉLAN, *voyant de loin Anna.*

La voici !

CLARISSE.

Ah !

SIBÉLAN.

Faites-vous édifier par elle-même. Je suis là ; vous me rappellerez.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE III

CLARISSE, ANNA, *entrant par le fond.*

CLARISSE, *anxieuse.*

Enfin, c'est vous, Anna!... Vite, apprenez-moi où vous étiez.

ANNA, *angoissée.*

A votre air, je comprends que vous êtes renseignée...

CLARISSE.

Ainsi, ce que le général achève de m'exposer, cela se rapportait vraiment à vous?... C'est bien vous que l'on a vue?

ANNA, *maniant et froissant le gant qui lui reste.*

C'est contre moi, oui, que l'on a une pièce de conviction.

CLARISSE.

Pouvez-vous expliquer d'une manière acceptable que vous ayez franchi le seuil de cette habitation-là?

ANNA.

Si j'avais eu cette ressource, je ne me serais pas sauvée.

CLARISSE.

Pourtant, vous ne rentrez pas sans avoir inventé quelque justification ?

ANNA, *découragée, brisée.*

Je ne saurais faire que des contes à dormir debout... Je n'ai pas le front, je n'ai pas l'énergie qu'il faudrait pour échafauder mensonge sur mensonge. Dès le début, je perdrais contenance...

CLARISSE.

Votre mari est là-haut. Vous n'allez pas vous présenter sans défense à son interrogatoire!... Vous pouvez convenir que vous avez été imprudente, écervelée. Vous pouvez alléguer qu'en vous rendant là-bas vous auriez bravé un défi, soutenu une gageure. Mais on n'a pas la preuve que vous soyez irrémédiablement coupable !

ANNA.

J'aurai beau prétendre que je suis innocente, je ne le prouverai pas non plus. Je vais être désormais aux prises avec le doute aigu, les

soupçons furieux... Il y a des instants où je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je fasse la situation nette en avouant tout de suite...

CLARISSE.

Et après ?

ANNA.

Eh bien, mon mari refuserait, ou non, de me garder. Je saurais à quoi m'en tenir. Ce ne serait pas cette existence de pièges et de sournoiseries, ces questions, ces insinuations qui me feront bouillir !...

CLARISSE, *se montrant sévère.*

Dois-je penser, au moins, que vous regrettez votre faute, que vous en avez du remords ?

ANNA, *avec des larmes.*

Je n'ai jamais eu de mauvais sentiments envers mon mari. En ce moment, je donnerais tout au monde pour ne pas lui avoir causé de peine... Ah ! si j'avais pu prévoir de pareilles suites, soyez certaine que je serais toujours restée sage !

CLARISSE.

Vous avez donc cédé à un amant sans avoir l'excuse de la grande passion ?

ANNA.

Ah ! je voudrais voir ce qui se passe dans l'âme des grandes passionnées à la minute où elles sont prises en flagrant délit !... Il y en a beaucoup qui doivent, comme moi, se dire, trop tard, les mêmes choses.

CLARISSE.

Ne nous occupons que de vous.

ANNA, *suppliante*.

Alors, n'admettez-vous pas qu'une femme puisse subir un vertige de la raison... un affolement passager de tout son être ?

CLARISSE, *nerveusement*.

Oh ! n'invoquez pas l'irresponsabilité, la suggestion, le somnambulisme !... Regardons-y de bonne foi : vous avez rencontré un personnage qui contrastait avantageusement avec le mari accoutumé, plus jeune et plus beau que lui, assez différent des autres hommes, et très captivant. Vous êtes allée à celui-là ? Vous êtes allée à de l'enivrement ! Cela n'implique pas de causes surnaturelles : c'est tout naturel, trop naturel !

ANNA, *se ressaisissant.*

Je vois que j'ai lassé votre miséricorde.

CLARISSE.

Ne le prenez pas ainsi.

ANNA.

Vous ne me parlez plus comme une amie secourable.

CLARISSE, *d'un ton moins dur.*

Je me suis laissée aller à une remontrance inopportune. Je m'en fais un reproche, et je me mets à votre disposition.

ANNA.

Vous ne pouvez faire que le moment ne soit venu pour moi de comparaître devant mon mari.

CLARISSE.

Pourquoi pénétrer chez lui?... Si la rencontre avait lieu plutôt chez moi, je vous serais peut-être utile...

ANNA.

C'est dans un tête-à-tête avec lui que je dois en terminer.

CLARISSE.

Ne voulez-vous pas toutefois que je vous suive, pour me tenir à portée d'intervenir ?

ANNA, *bravement*.

Merci. Je n'ai plus la peur abjecte qui me talonnait dans les bois. Laissez-moi me redresser toute seule de cette humiliation supplémentaire.

CLARISSE.

Vraiment, vous exigez?...

ANNA.

Oui, j'exige d'aller seule.

CLARISSE.

Dieu vous aide ! (*Anna sort par la gauche. Clarisse va rouvrir la porte de droite et rappelle son mari.*)
Voulez-vous venir ? Elle n'est plus là.

SCÈNE IV

CLARISSE, SIBÉLAN.

SIBÉLAN.

Eh bien ?

CLARISSE.

Les deux époux vont se retrouver en présence. Elle monte vers lui.

SIBÉLAN.

S'est-elle excusée ?

CLARISSE.

Elle ne l'a pas tenté avec moi.

SIBÉLAN.

Parbleu !

CLARISSE, *avec une inquiétude.*

Reste à savoir comment elle se comportera là-haut et ce qui peut s'ensuivre !

SIBÉRAND, *rassuré.*

Doncières a eu le temps de réfléchir. Il n'a-meutera pas la maison de ses éclats.

CLARISSE.

J'aurais voulu prêter quelque assistance à cette malheureuse...

SIBÉRAND, *vivement.*

Faites-moi le plaisir de réserver vos bons offices à des infortunes plus respectables.

CLARISSE.

Je ne peux réprimer un mouvement de commisération quand je sens, si près de moi, rouler dans sa chute une de mes semblables.

SIBÉRAND, *tranchant.*

D'abord, Anna n'est plus votre semblable. Après ce qui est découvert à sa charge, vous devez la considérer comme n'étant plus de votre espèce.

CLARISSE.

Tout au moins, elle m'a stupéfié ! Jusqu'alors j'avais bien discerné en elle une tendance à la coquetterie, un peu de sentimentalité. Ce sont des choses de l'imagination, dont il arrive qu'on

ne soit pas maîtresse... Une femme peut même subir une attraction vers un être; elle peut se dire que c'est celui-là qu'elle aurait voulu aimer... Mais comment Anna s'est-elle laissé entraîner au delà? On ne livre pas son corps sans s'y être formellement décidée! Les pudeurs avertissent contre les surprises physiques. Il y a une révolte de tout l'être qui protégerait contre le moindre attouchement...

SIBÉРАН.

Ne cherchons pas à comprendre certaines créatures; mais veillons à nous en écarter. Sans ma parenté avec Doncières, j'aurais été plus circonspect avant d'admettre cette petite femme-là dans votre intimité.

CLARISSE.

Sa tenue n'avait jamais été répréhensible. On ne pouvait pas se douter...

SIBÉРАН.

Le fait est que nous avons été bien aveugles, tous ces jours-ci où l'intrigue avait élu domicile chez nous. Et mon cousin, au premier rang, est bien le traditionnel benêt!... Que diable! la vigilance essentielle d'un mari serait de con-

naître assez sa femme pour deviner quel est le genre d'homme qui serait plus particulièrement destiné à la mettre en péril. Mais, pas du tout!... Doncières nous vient passer ici son été, sachant qu'un beau garçon réside à proximité, un beau ténébreux! Et il n'avait pas découvert qu'Anna était de celles sur qui les mines sombres exercent tant de prestige... Mais moi, rien que moi, il y a pourtant des choses qui ne m'avaient pas échappé. Depuis quelque temps, je constatais chez Pavail des négligences de service, des airs absorbés, inexplicables...

CLARISSE, *profondément.*

Ah! celui-là! je lui en veux!... Tandis qu'il se faisait prendre pour une âme en peine, pour un cœur inassouvi, c'était, au contraire, un amant comblé! Pour un peu, j'en étais à le plaindre, à souhaiter qu'il rencontrât un peu de bonheur!... Oui, je lui en veux de son hypocrisie!

SIBÉРАН, *avec supériorité.*

Voyez-vous, ma chère amie, vous êtes la créature la plus honnête de la terre. J'ai pour vous une estime et une affection sans bornes. Mais, ceci établi, vous m'irritez constamment par des

velléités de confiance, par le crédit privilégié que vous accordez à ceux qui en méritent le moins. Je ne cesse pas d'avoir à y mettre bon ordre. Ainsi, l'autre jour encore, au sujet de ces braconniers... Mais si ! Mais si ! C'est assurément involontaire chez vous, mais je peux dire que, dès qu'il y a une canaille quelque part, vous avez la spécialité pour aller vous faire duper à ses boniments !

CLARISSE, *doucement.*

Tout au moins, c'est vous-même qui m'auriez désappris la méfiance en ce qui concerne Pavail, puisque vous l'aviez attaché à votre personne.

SIBÉРАН, *autoritaire.*

Ne discutez pas ça. Pavail était dressé à m'obéir. J'avais eu à le briser comme on fait d'une chaussure neuve. Mais il m'était devenu commode ; il était à ma convenance. Je le jugeais bien souple. Et voilà pourquoi j'ai pu tenir à lui.

CLARISSE, *avec plus de ménagements encore.*

Vous auriez dû vous y prendre de manière à ce que ce fût lui qui tînt à vous.

SIBÉРАН.

Ah ! S'il vous plaît ! ne m'enseignez pas à me conduire !... On a pour moi les sentiments qu'on veut. Je ne m'occupe que d'être en règle avec ma conscience ; et, pour cela, il me suffit de sentir que, durant ma vie, chacun aura tiré de moi son équitable bénéfice, sans que j'aie été jamais l'obligé de qui que ce fût.

CLARISSE, *avec une douloureuse amertume.*

J'entends bien ce que vous mettez là dedans à mon adresse.

SIBÉРАН.

C'est qu'aussi vos ténacités m'ont fait perdre patience.

CLARISSE.

Je ne vous ai opposé que de timides objections.

SIBÉРАН.

Je vous demande, en toute matière, de vous en rapporter à mon jugement, qui est le bon.

CLARISSE, *près de fondre en larmes.*

Je sais, oui, je sais.

SIBÉРАН.

Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qui vous prend ?

Voilà que vos yeux se gonflent. Allez-vous dire maintenant que c'est moi qui vous fais pleurer?

CLARISSE, *se dominant.*

Mais non, je ne dis plus rien. Je ne pleure pas.

SIBÉРАН, *calmé.*

A la bonne heure ! Ne devenez pas nerveuse comme ça. C'est ridicule ! Voyons, je ne vous querelle plus. Embrassez-moi.

CLARISSE, *esquivant le geste et indiquant la porte de gauche qui s'ouvre.*

Votre cousin.

SCÈNE V

LES MÊMES, DONCIÈRES.

SIBÉРАН.

C'est moi que tu cherches ?

DONCIÈRES.

J'ai à m'entretenir avec toi.

CLARISSE, à *Doncières*.

Vous désirez que je ne sois pas là ?

DONCIÈRES, à *Clarisse*.

En ce moment, j'aurais encore plus d'oppression à m'exprimer autrement que seul à seul avec votre mari.

CLARISSE.

Je m'en vais.

DONCIÈRES, à *Clarisse*.

Mais solidarisez-vous avec moi, n'est-ce pas ?

CLARISSE, à *Doncières*.

De quelle façon ?

DONCIÈRES, à *Clarisse*.

En laissant ma femme à elle-même.

SIBÉRAN, à *Doncières*.

Bien entendu ! (*A Clarisse.*) Ne vous rendez pas auprès d'elle.

CLARISSE.

Je n'en ai aucune envie.

(*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VI

SIBÉLAN, DONCIÈRES.

DONCIÈRES.

Il ne m'est plus possible de douter, d'espérer... Anna est coupable.

SIBÉLAN.

Elle a reconnu qu'elle te trompait ?

DONCIÈRES.

Elle ne m'a pas démontré le contraire... Après des bourdes dont je t'épargne le récit, elle m'a déclaré brusquement : « Croyez ce qu'il vous plaira, et faites ce que vous voudrez. »

SIBÉLAN.

Et tu viens m'informer de ce que tu vas faire ?

DONCIÈRES.

Tu es en quelque sorte mon chef de famille. J'ai la plus haute considération pour ton carac-

tère. Sous le coup que je reçois, j'éprouve le besoin de m'appuyer sur toi, de me guider sur tes avis.

SIBÉRAN.

Il me faudrait d'abord avoir pénétré un peu tes propres intentions.

DONCIÈRES.

Avant tout, éviter le scandale.

SIBÉRAN.

C'est-à-dire ?

DONCIÈRES.

Tu ne me conseilles pas, je présume, d'envoyer des témoins à ton officier d'ordonnance?...

SIBÉRAN.

Cela ne se conseille pas.

DONCIÈRES.

Mais, à ma place, tu te battrais ?

SIBÉRAN.

J'aurais peut-être tort.

DONCIÈRES.

Mais tu le ferais ?

SIBÉРАН.

Chacun a son tempérament. Moi, je verrais rouge.

DONCIÈRES.

Oui, on voit rouge... On a d'autres pensées aussi.

SIBÉРАН.

Je parle, tu comprends ? en homme qui est féroce-ment amoureux de sa femme.

DONCIÈRES.

Moi, aussi, j'aimais la mienne. L'idée d'être trahi par elle m'aurait semblé aussi anormale, aussi accablante, que l'idée d'avoir, un jour, à me faire couper un bras...

SIBÉРАН.

Et maintenant ?

DONCIÈRES.

Maintenant, je suis en face de l'amputation ; et je me demande avec un tremblement si elle est inévitable. Mettre ma femme hors de mon existence, cela ne dépend que de moi. Ses derniers mots ont été pour souscrire à ce que je déciderai : elle se laissera dicter le divorce.

SIBÉРАН.

Alors, les choses sont faciles.

DONCIÈRES.

Elles ne le sont pas vis-à-vis de moi-même. Certes, je suis ulcéré. Je méprise ma femme, je l'exècre. Et, cependant, j'ai peur pour elle de sa tête de linotte. Que deviendra-t-elle de lamentable, une fois seule ?

SIBÉРАН, *fortement*.

L'amant est là pour réparer. Il lui doit le mariage.

DONCIÈRES, *crainitivement*.

C'est que, pour mon propre compte aussi, je me méfie d'avoir en moi des faiblesses, des lâchetés par lesquelles je sentirais plus tard que je suis toujours relié à ma femme...

SIBÉРАН, *se désintéressant de lui*.

En ce cas, mon cher, c'est à toi de t'interroger, de méditer. Tu es le seul maître de tes actes.

DONCIÈRES.

Je ne sais encore à quoi je me résoudrai. Mais si, contre toute vraisemblance, j'entre-

voyais de me résigner peut-être, de pardonner à la longue... comment me jugerais-tu ?

SIBÉRAN.

Je jugerais que tu as pris le parti qui t'agréait le mieux et que cela ne regarde que toi.

DONCIÈRES.

Nos liens de parenté nous unissent trop étroitement pour que tu te dispenses d'avoir une appréciation personnelle.

SIBÉRAN.

On n'est pas garant l'un de l'autre. Tu es bien libre d'arranger ta vie selon tes préférences.

DONCIÈRES.

Tes réponses sont trop manifestement évatives pour que je ne souhaite pas une absolue netteté. Voici le point à préciser : si je m'efforçais d'oublier les torts de ma femme, les oublierait-on aussi de ton côté ?

SIBÉRAN.

Qu'entends-tu par là ?

DONCIÈRES.

Je te demande si les rapports de ton ménage

avec le mien pourraient continuer sans altération?

SIBÉRAN.

Puisque tu poses ainsi la question, je n'ai pas à te prendre en traître. J'aime mieux te blesser par ma franchise.

DONCIÈRES.

Vas-y.

SIBÉRAN.

Eh bien, je vois désormais un abîme entre nos deux femmes.

DONCIÈRES.

Ah!... Fort bien.

SIBÉRAN.

Je ne dis pas qu'Anna soit un monstre. Elles sont beaucoup d'autres, malheureusement, auxquelles on a tout autant à reprocher. Mais c'est ma femme à moi qui est un être à part. Elle ne saurait être en contact qu'avec ce qui me semble la pureté même. Crois-moi désolé d'être réduit à me prononcer de la sorte. Dans la crise que tu traverses, je voudrais te tendre les deux mains sans arrière-pensée. Mais je ne voudrais pas que, par suite, ma femme restât l'amie de la tienne. Comprends-tu?

DONCIÈRES.

Parfaitement.

SIBÉРАН.

Il va de soi que, de notre côté, nous n'afficherons pas une rupture avec vous autres. Nous adopterons une attitude qui n'ait rien de gênant pour personne. Il n'y aurait de supprimé que les occasions de vie en commun, l'intimité, la fréquentation...

DONCIÈRES.

Oui : on se saluerait !...

SIBÉРАН.

Te voilà fâché contre moi. Je n'y peux rien. Pourquoi m'as-tu contraint à me prononcer ? Me connaissant, tu devais bien prévoir mon intransigeance en pareille matière.

DONCIÈRES.

Et moi, je te montre finalement de l'hésitation parce que les demi-aveux d'Anna, ses restrictions confuses, ses protestations contradictoires, tout cela me jette dans l'incohérence. Elle est allée clandestinement chez ce Pavail : c'est la chose avérée. Mais cela prouve-t-il ab-

solument qu'elle soit sa maîtresse? Jusqu'où a-t-elle admis l'abandon d'elle-même? Y a-t-il adultère, ou grave imprudence seulement?... Voilà l'incertitude sur laquelle son dépit d'avoir été prise, sa rage d'avoir été traquée, son mauvais orgueil, l'ont peut-être empêchée de plaider!

SIBÉРАН, *indigné.*

Laisse-moi te dire, mon cher, que la fidélité, c'est tout ou rien. Une femme qui ne serait pas encore au sens intégral la maîtresse de son séducteur, si elle est allée vers lui pourtant, elle s'y est au moins fiancée. Elle a, en cela, déchiré la convention conjugale, renié sa foi. Quand elle ne serait que moralement adultère, elle l'est. Cette femme-là n'est plus celle de son mari. Elle a dans l'âme une autre image, un souhait nouveau, un désir changé... Quoi! en être à se demander jusqu'à quel degré votre femme vous aurait été infidèle? Si c'est en buste ou en pied? Ah ça! tu ne réfléchis pas? Tu ne vois pas? Tu ne sens pas?

DONCIÈRES, *influencé.*

Je vois, je sens quelle espèce d'homme je deviendrais à tes yeux si je ne réagissais pas...

SIBÉLAN.

Eh bien, soit!... Mon opinion, entends-tu, c'est que, pour amnistier une telle frasque de sa compagne, il faut avoir une atrophie dans les fiertés mêmes de l'instinct. Il n'y a plus de dignité dans le mariage, l'existence commune n'est plus possible, lorsqu'on doit s'y avouer, se représenter que l'épouse a été tenue par les bras d'un autre. Si tu n'arrivais pas à partager mes idées là-dessus, je n'aperçois pas comment je pourrais te conserver estime et amitié.

DONCIÈRES, *se décidant.*

Il suffit! Tu n'auras pas à me considérer comme l'opprobre de la famille. Je m'exécuterai sans retard.

SIBÉLAN.

Comment cela?

DONCIÈRES.

Je sais pouvoir trouver actuellement à Paris un avocat de mes amis. Le train qui va passer me mettra près de lui avant trois heures de l'après-midi. Pendant ce temps-là, ma femme, sous prétexte de migraine, ne sortira pas de sa chambre. On y portera son repas. Dans ces

conditions, elle ne saurait être pour vous, ici, un embarras. Je serai revenu vers huit heures du soir ; et je lui ferai connaître alors la marche à suivre pour qu'il en soit fini entre elle et moi.

SIBÉРАН.

Tu te résous à la répudier ?

DONCIÈRES.

Oui... J'étais piteux, je le confesse. Tu m'as fait reconnaître mon droit chemin. Je te remercie.

SIBÉРАН.

Si je t'ai rudoyé, si je t'ai fait mal, j'ai parlé selon ma conscience. Je n'ai donc pas à te demander pardon.

DONCIÈRES.

D'accord !... Tu as bien fait... Je ne prends plus que le temps de notifier à ma femme qu'elle attende là-haut mon retour ; et je vais m'occuper du nécessaire.

SIBÉРАН.

Tu as ma pleine approbation... Va !...

DONCIÈRES.

A ce soir !

SIBÉРАН.

A ce soir ! (*Doncières sort par la gauche. Au valet de pied, venu à droite, sur un coup de sonnette.*) Allez avertir le lieutenant Pavail d'être ici, après le déjeuner, dans une heure. J'aurai à lui parler.





ACTE II

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

PAVAIL, SIBÉРАН. *Au lever du rideau, Pavail, dans l'attente, se promène de long en large. Il a le sabre et des gants. Sibéран entre par la porte de droite, qu'il laisse ouverte. Il est encore dans sa même tenue.*

PAVAIL.

Vous m'avez fait demander, mon général?

SIBÉРАН.

Tu te doutes de quoi il s'agit?

PAVAIL.

Nullement.

SIBÉRAN.

Ce matin, mon cousin et moi, nous avons surpris sa femme sortant de chez toi.

PAVAIL, *faisant contenance.*

J'en remets aux explications que M^{me} Doncières aura données.

SIBÉRAN.

Elle n'en avait pas. Elle est ta maîtresse.

PAVAIL.

Non, mon général, cela n'est pas, je vous le jure.

SIBÉRAN.

Inutile de nier. En passant ici, devant ma femme, la coupable s'est accusée...

PAVAIL.

M^{me} Doncières a dit ce qu'elle a voulu. Dans mon ignorance des propos qu'elle a pu tenir, je me tairai.

SIBÉRAN.

Tu n'as rien de mieux à faire. En tout ceci, je ne te vois que des circonstances aggravantes. Les fourberies de l'adultère répugnent encore

davantage chez ceux qui, comme toi, en s'engageant dans la carrière des armes, avaient particulièrement fait profession de droiture et de loyauté.

PAVAIL, *se maîtrisant avec peine.*

Mon général...

SIBÉLAN.

Berner un mari, porter un masque devant l'entourage, ruser, se cacher, craindre la loi et la police, c'est un rôle indigne de ton uniforme. Je ne le pardonne pas à un officier ; mais, entre tous, ton cas, à toi personnellement, est pire encore.

PAVAIL.

Mon général, n'allez pas au delà dans les reproches. Retenez-vous, aussi bien que je m'impose de ne pas répondre.

SIBÉLAN.

Sache que les scrupules les plus élémentaires t'interdisaient de porter la honte sur des proches à moi. Je ne fais pas appel aux sentiments de pure déférence que je devais au moins t'inspirer. Mais je te dis que tes fonctions auprès de moi t'ont, seules, rapproché d'une femme de ma famille. Et avoir ainsi abusé de ma con-

fiance, cela ressemble à du vol qualifié, par personne de service...

PAVAIL, *hors de lui.*

Assez !

SIBÉRAN, *de toute sa hauteur.*

Plaît-il ?

PAVAIL, *d'une voix étranglée.*

Je vous exprime que je n'en supporterai pas plus. Vous n'avez pas le droit d'insulter.

SIBÉRAN.

Mais j'ai celui de punir. Tu as eu le métier trop agréable jusqu'à ce jour, mon garçon. On t'enverra au Tonkin méditer dans quelque endroit morose. Si tu ne veux pas que cette mesure de rigueur soit prise à mon instigation, tu n'as plus qu'à t'exécuter toi-même, par une demande au ministre.

PAVAIL.

J'accepte, comme une délivrance, que vous brisiez définitivement entre nous. Je suis prêt à signer ce qu'il faudra.

SIBÉRAN, *indiquant son bureau.*

Mets-toi là. Rédige ta lettre. Tu laisseras le

pli ouvert pour que je l'apostille. Je me charge de le faire parvenir. C'est compris?

PAVAIL, *s'étant défait de son sabre et installé pour écrire.*

Oui.

SIBÉРАН.

Alors je vais à des occupations... Bon voyage.

PAVAIL, *saluant.*

Adieu !

(Sibéran sort par la porte du fond.)

SCÈNE II

PAVAIL, CLARISSE. *Pendant qu'il achève sa lettre, elle apparaît par la porte de droite, qui n'avait pas été refermée, et qu'elle ferme.*

PAVAIL, *se relevant à sa vue.*

Madame!...

CLARISSE, *avec ironie.*

Oui, c'est moi. Je me trouvais à portée d'en-

tendre. J'étais assez curieuse de savoir quelle serait votre attitude.

PAVAIL.

Oh ! madame, épargnez-moi ce ton de raillerie !

CLARISSE.

Vous n'avez pas cherché à en imposer au général, c'est fort bien !... Mais je vous félicite moins de vous être joué si complètement, ce matin, de ma naïveté...

PAVAIL.

Madame...

CLARISSE.

Vous y avez perdu. Je m'étais fait de votre caractère une idée plus haute, un peu exceptionnelle.

PAVAIL.

La faute que j'ai commise n'est pas celle qu'on m'attribue. Tout ce que l'on serait exactement en droit de me reprocher, c'est une funeste légèreté, une déplorable complaisance.

CLARISSE.

Je ne saisis pas.

PAVAIL.

Je vous avais dit et je répète que j'ai été en excursion pendant toute la matinée... J'avais cédé aux sollicitations de quelqu'un à qui mon amitié ne saurait rien refuser, de même que la sienne ne me fait pas de secret. Mon logis s'est ainsi trouvé à la disposition de votre beau-fils.

CLARISSE.

De Jean?... Il s'est absenté pour vingt-quatre heures. On ne doit aller le chercher à la gare que dans un instant...

PAVAIL.

Mais je lui donnais asile dès neuf heures et demie.

CLARISSE.

Il serait revenu par le premier train?

PAVAIL.

Parfaitement.

CLARISSE.

Alors, il connaît les suites de son équipée?

PAVAIL.

S'il les connaissait, il serait ici pour y faire face. Il ne persisterait pas à se cacher.

CLARISSE.

Je sais pourtant que son père a interpellé de façon significative, et frappé bruyamment à votre porte, lorsque Anna venait d'en sortir.

PAVAIL.

Il n'y avait sans doute plus personne. Jean aura dû déguerpir le premier. Il était réduit à calculer son temps. Il aura voulu, j'imagine, gagner une station de la ligne pour avoir l'air de débarquer réellement du chemin de fer à l'heure dite... En tout cas, je ne l'ai pas retrouvé en rentrant. Vous vous souvenez que je vous avais quittée en hâte?

CLARISSE.

Je l'ai remarqué.

PAVAIL.

C'était que les paroles d'un domestique m'avaient révélé un péril pour le couple. J'ai cru à l'urgence de prévenir chez moi que l'on s'y oubliait.

CLARISSE.

Tout devient clair, en effet!... (*D'un ton très adouci.*) Je préférerais pour vous que vous n'eussiez pas facilité le mal. Mais j'entrevois bien

que la jeunesse et la camaraderie ont de ces arrangements sans grand scrupule... D'ailleurs, vous avez déjà subi des reproches plus sanglants que vous n'en étiez passible, tandis qu'il vous a plu de maintenir mon mari dans son erreur.

PAVAIL.

Le général m'a déclaré tout d'abord que M^{me} Doncières vous avait fait son aveu. Puis-que je restais incriminé, c'était qu'elle n'avait pas livré l'autre nom. En cet état, il ne pouvait me venir à l'esprit de dénoncer l'ami qui s'était fié à moi.

CLARISSE.

Il va bien falloir cependant que la vérité soit rétablie.

PAVAIL.

Pourquoi?

CLARISSE.

Mais, par justice, pour qu'on ne vous fasse pas expier les torts d'autrui...

PAVAIL.

Telles que tournent les choses, c'est pour le mieux. Un reste d'obscurité protège les amours de deux êtres qui ont quelque chance encore d'être heureux ensemble. Je ne les livrerai pas

aux mesures que pourrait prendre M. de Sibéran pour les séparer. Au moins, dans ce que je suis, il n'y aura de banni qu'un isolé, un déclassé, un individu dont nul ne s'inquiétera.

CLARISSE.

Puisque votre projet est de faire durer le mystère vis-à-vis de mon mari, quelle raison avez-vous eue de me mettre, moi, dans la confiance ?

PAVAIL.

Je tenais à ce que vous ne gardiez pas, sur mon compte, une opinion fausse.

CLARISSE.

C'est un scrupule dont je vous remercie.

PAVAIL, *poussé par une force intérieure.*

Je ne voudrais pas vous avoir laissé croire que, là où vous étiez, j'avais porté mes regards sur une femme qui ne fût pas vous.

CLARISSE, *effarée.*

Qu'est-ce que vous dites ?

PAVAIL.

Je dis que j'en étais à souhaiter quelque évé-

nement assez fort pour m'arracher d'ici. Je dis que depuis des mois, des années, avec une humilité profonde, avec des alternatives d'exaspération et de ferveur, je me ronge à vous aimer.

CLARISSE.

Oh ! comment osez-vous ! Il n'y a jamais rien eu dans mes façons d'agir qui vous ait autorisé à ce langage. C'est mal à vous de vous l'être permis.

PAVAIL.

Je ne vous fais cette révélation qu'à l'heure où je vais pour toujours disparaître de votre vue. Ne vous en offensez pas.

CLARISSE, *oppressée*.

Ce n'est point de la colère que j'éprouve... C'est de la stupéfaction, de l'étouffement...

PAVAIL.

Mes paroles sont sans espoir ; ce sont des paroles d'adieu. Accordez-moi un instant d'indulgence pour prix de la perpétuelle résignation à laquelle je suis condamné.

CLARISSE.

Vous étiez au moment de partir dans un sa-

crifice volontaire, pour prendre à votre charge les responsabilités d'un autre. J'aurais voulu demeurer sous cette impression dernière. Ne l'altérez pas davantage. Elle est bonne, soyez-en sûr, elle est émue...

PAVAIL.

Laissez-moi pourtant ajouter quelques éclaircissements à ceux que vous avez souhaités de moi, ce matin. Vous m'avez vu gauche, intimidé, en vous abordant. J'étais venu comme malgré moi, sans projet téméraire, sans l'arrière-pensée de me déclarer à vous. Mais, à mon insu, les temps étaient proches. Un instinct m'avait poussé. La destinée m'acheminait.

CLARISSE.

C'est bien. C'est entendu. Ne prolongez pas des considérations qui font peser sur nous un embarras si lourd !

PAVAIL.

Sur un point encore je désire vous renseigner : vous n'aurez sans doute aperçu que de la noirceur dans mes sentiments à l'égard du général, tandis que je m'interdisais de m'expliquer alors en ce qui vous concerne. Main-

tenant je n'ai plus à vous cacher que mon hostilité contre lui s'est surtout accrue de ce que son despotisme vous faisait endurer.

CLARISSE.

N'attaquez pas M. de Sibéran à mon sujet. Vous et moi, nous avons accepté, avec leurs avantages, les situations qu'il nous a faites.

PAVAIL.

Mais vous comprenez, à présent, le motif qui, depuis longtemps, m'a retenu en servitude auprès de lui, près de vous : mon amour s'exaltait dans notre oppression commune sous cette volonté sans réplique.

CLARISSE.

Je comprends, oui... Je me croyais seule à connaître mes larmes. Il m'aurait été bienfaisant, je ne vous le cache pas, de savoir que, dans mon entourage, une sympathie fraternisait avec mes chagrins. J'en aurais eu un réconfort, une douceur à vivre qui m'a toujours manqué.

PAVAIL.

Ah ! pourquoi ai-je tardé ! J'aurais dû vous avertir, c'est évident, que je participais, de

toute mon âme, aux souffrances que M. de Sibéran creusait sur votre visage par sa brutalité!

CLARISSE.

Le terme est excessif; et cependant je ne proteste qu'à moitié... Hélas! tant d'illusions que j'aurais aimé à me faire sur mon compte, sur les modestes mérites de ma cervelle, de ma personne... enfin quoi? les vanités, les expansions, les fantaisies, les enfantillages même, puis-je appeler cela des petites étoiles qu'il a ternies en moi, des petites fleurs qu'il a fauchées!

PAVAIL.

C'est trop peu dire!

CLARISSE.

J'ai abouti, de la sorte, à un état morne où il n'y a plus qu'un sentiment du devoir, obscur et sans parfum. C'est la résignation conjugale, la constance amère, dans lesquelles on attend avec quelque impatience la vieillesse et la fin.

PAVAIL.

J'ai bien eu cette perception de votre état... Que de fois j'ai bondi intérieurement, lorsqu'une contradiction blessante arrêtait sur vos

lèvres l'expression même de ce que je pensais.

CLARISSE.

J'ai souvent cru sentir, en effet, que votre nature avait des affinités avec la mienne.

PAVAIL, *s'illuminant*.

Est-ce possible? Vous aviez remarqué que des choses nous rapprochaient?

CLARISSE.

Peut-être oui... C'était vague, irraisonné...

PAVAIL.

Oh! cherchez à lire en vous!

CLARISSE.

A quoi bon?

PAVAIL.

Par pitié, par bonté, trouvez les mots qui me prouveraient que je ne vous étais pas indifférent.

CLARISSE.

Eh! mon Dieu! comment ai-je été portée tout récemment à vous questionner tant? N'était-ce point le contraire de l'indifférence qui m'incitait à vouloir vous connaître mieux?...

Et, tout à l'heure, pourquoi vous ai-je abordé avec des phrases méchantes? J'avais donc ressenti un froissement singulier de ce que l'on vous attribuait Anna pour maîtresse?... Vous constatez avec quelle hardiesse je m'interroge!...

PAVAIL.

Parlez! parlez!

CLARISSE.

Je démêle aussi que je me serais moins prêtée à la tournure de cet entretien si ma pensée jusqu'alors ne s'était jamais égarée vers vous. A force de me pencher naguère sur le vide de mon cœur, j'y ai sans doute vu, dans l'étourdissement, passer le rêve d'une affection entre nous tout innocente... Mais je m'aventure, je brode. Que me faites-vous raconter? En voilà trop, beaucoup trop!

PAVAIL.

Oh! continuez, je vous en supplie! Répétez-moi que vous avez songé à ce qu'une tendresse nous attachât l'un à l'autre!

CLARISSE.

C'était du rêve. Vous allez redevenir un rêve par votre éloignement.

PAVAIL, *avec révolte.*

Ah ! pourquoi faut-il !

CLARISSE.

Vous serez désormais absent, l'éternel absent. C'est à ce titre qu'il pourra vous appartenir de m'être encore cher.

PAVAIL.

Mais, maintenant que j'ai aperçu dans votre âme un rayon pour moi d'espoir, je n'imagine plus que d'en appeler contre l'arrêt qui m'expulse d'ici !

CLARISSE.

Comment?... Quoi?... Que prétendez-vous ?

PAVAIL.

Eh bien, oui ! Je n'examine plus que des moyens pour rester.

CLARISSE.

Oh ! cela, vous ne le devez pas ! Vous ne le pouvez pas ! Ce serait avoir surpris ma confiance ; ce serait en abuser. La seule excuse des propos que nous avons tenus, c'est qu'ils ne recommenceront pas.

PAVAIL.

Supportez-moi dans votre voisinage; et je ne paraîtrai devant vous qu'avec votre permission.

CLARISSE.

Impossible!

PAVAIL.

Je serai soumis, distant, craintif, silencieux. Vous saurez qu'un homme est là, se consumant pour vous dans la passion la plus ardente. Mais nulle plainte ne vous rappellera que, pour suspendre ma torture, vous n'auriez qu'à faire courir sur mon front le souffle de votre bouche.

CLARISSE, *frémissante*.

Je ne m'exposerai pas à sentir que, près de moi, l'on souffrirait par moi!... Depuis que vous m'avez parlé de votre amour, depuis que, dans cette surprise, nos yeux se sont croisés d'une façon qu'ils ne se connaissaient pas, j'ai l'intuition qu'il me pourrait falloir me défier de moi-même.

PAVAIL.

Le jour où vous me jugeriez trop importun, vous seriez à temps de me congédier. Mais ne

m'infligez pas la séparation avant qu'elle vous ait semblé nécessaire.

CLARISSE.

Elle est nécessaire. N'insistez plus. Vous me faisiez vos adieux. Terminons-en : je l'exige !

PAVAIL.

Oh ! réfléchissez encore !

CLARISSE.

Non, non ! Retirez-vous !

PAVAIL.

Un dernier mot ?

CLARISSE, *souverainement*.

Non !

PAVAIL.

Ah ! J'ai bien entendu... Cette fois, c'est fini ! C'est fini !

CLARISSE.

Oui.

PAVAIL.

Soyez satisfaite : vous ne me verrez plus. Oubliez-moi donc !

CLARISSE.

Je n'oublierai pas que j'ai eu en vous de la démen-
ce près de moi, de la douceur aussi et
du dévouement... peut-être du danger!

PAVAIL.

Madame!

CLARISSE.

Adieu!

PAVAIL.

Adieu!

(Il a repris son sabre, et sort éperdu.)

CLARISSE, seule, défaillante.

Oh!... oh!...

(Elle va vers le bureau, prend la lettre que Pavail y a écrite, la parcourt des yeux, et la replace en comprimant un sanglot.)

SCÈNE III

CLARISSE, ANNA, entrant par la gauche.

ANNA.

Excusez-moi de venir à vous...

CLARISSE.

Vous êtes en robe de voyage?

ANNA.

Oui... Vous prierez mon mari de m'adresser ses procédures chez ma sœur, à qui je vais demander refuge.

CLARISSE.

Vous n'avez donc pas envie avant tout de délibérer avec mon beau-fils?

ANNA.

Comment? Vous savez que c'est lui?

CLARISSE.

Oui.

ANNA.

Par qui?

CLARISSE.

Par celui qu'on accusait à tort.

ANNA.

M. Pavail a raconté?...

CLARISSE.

A moi seule. Pas au père.

ANNA.

Je n'avais mis personne en cause. Puisque c'est fait, c'est bien. Et j'ai le but, effectivement, de revoir Jean. J'ai attendu, pour partir, l'heure où je ne vais pas manquer de le rencontrer en chemin.

CLARISSE.

Qu'est-ce qui vous presse de quitter cette maison ?

ANNA.

Je n'y ai plus ma place. Vous-même, ce matin, vous ne réussissiez pas à me cacher la répulsion que je vous inspirais.

CLARISSE.

Ne me gardez pas rancune pour les brusqueries d'un premier mouvement. Depuis lors, je fais la part des circonstances dans lesquelles vous avez pu avoir à vous débattre.

ANNA.

Ah ! bah ! Vous admettriez qu'une femme qui a subi la tentation ne serait pas pour cela nécessairement une misérable ?

CLARISSE, *grave et indulgente.*

Ne me prêtez plus d'appréciation cruelle. Ne

soyez pas en méfiance contre moi. Confiez-vous plutôt...

ANNA.

Ah ! cela me ferait du bien !

CLARISSE.

Mais oui, parlez-moi !... Je vous entendrai avec l'intérêt le plus sincère.

ANNA.

Vraiment ?

CLARISSE.

Vraiment !

ANNA.

Il y a eu tant d'imprévoyance de ma part ! si peu de perversité !... Tout s'est enchaîné avec tant de rapidité !

CLARISSE.

Il me semble qu'on s'aperçoit bien du moment où quelqu'un a cessé de vous être indifférent.

ANNA.

Jean avait toujours été ironique envers moi, taquin, fantasque. J'étais persuadée que je lui étais antipathique ; et je ne me soupçonnais pas de bienveillance pour lui... Un soir où

mon mari était absent, Jean vint me voir. Il ne tarda pas à se montrer si railleur, si agaçant, que je m'irritai comme je ne l'avais jamais fait à son égard. La discussion m'énerva de telle sorte que, sottement, je me mis à pleurer. Cela le fit immédiatement changer de ton. A son tour, il eut la voix étranglée en attestant que toutes ses méchancetés à mon adresse n'avaient jamais été que de la souffrance, de la jalousie, du désir... Il me jura qu'il m'aimait tendrement, passionnément... Vous allez me répondre qu'il faut être déjà bien dépravée pour se laisser conter des choses de ce genre.

CLARISSE, *vivement*.

Je ne dis pas cela. On peut se décontenancer... On peut avoir une sensation énervante, bouleversante, même des plus pénibles et que pourtant l'on n'ait pas envie de faire immédiatement cesser... Je n'apprécie pas... j'émets une opinion... j'imagine...

ANNA.

Un trouble extrême s'était emparé de moi. Dois-je supposer que ces protestations d'amour m'éclairaient subitement sur un état de mon cœur dont je n'avais pas eu conscience?

CLARISSE.

Est-ce donc vrai que l'on s'ignore soi-même à ce point !

ANNA.

Sinon, pourquoi cette crise de larmes par laquelle j'avais préludé ? Ou bien se passerait-il un phénomène comparable à celui entre le fer et l'aimant ? Y a-t-il pour les êtres une aimantation ? Quelle est cette force d'une volonté mâle ? Quel est cet ascendant mystérieux, ce magnétisme ?

CLARISSE.

Qui sait ?

ANNA.

J'étais attirée, parce que j'étais aimée. Parce que j'étais aimée, j'allais croire que j'aimais ; j'allais aimer jusqu'à me perdre.

CLARISSE, *pensivement*.

J'entrevois, en effet, que ce qui peut être la sauvegarde de bien des femmes, c'est le respect qui fait s'abstenir de s'attaquer à elles, c'est le préjugé que l'on n'aurait rien à en obtenir... Mais, lorsque ces conditions ont été transgressées, lorsqu'un homme a eu l'audace de se déclarer... Alors, être sans trêve harce-

lée par lui ! Voir constamment planer sur soi une volonté qui guette sa proie !... La fascination d'être convoitée !... Il y a là, oui, une épreuve dont je conçois qu'il faille avoir peur !

ANNA.

J'avais interdit à Jean de revenir chez moi. Il fit sans succès plusieurs tentatives pour être reçu. Mais comment me dégager de l'invitation à votre château ?... Dès que j'y ai été à demeure, votre beau-fils m'a poursuivie, persécutée. Il était sur mes pas. Il m'écrivait ; il m'effrayait. J'ai perdu la tête lorsqu'il m'eut déclaré qu'il se tuerait !... N'aurais-je pas dû rire de cette menace, que tous les hommes font ?

CLARISSE.

Quelques-uns l'exécutent... Il y en a qu'on n'oserait pas défier !

ANNA.

Bref, il m'a décidée à ce rendez-vous d'aujourd'hui.

CLARISSE.

C'était la première fois ?

ANNA, *se cachant le visage.*

Oui.

CLARISSE.

Ma pauvre petite ! (*Apercevant son beau-fils.*) Ah !
voici Jean !

ANNA.

Enfin !

SCÈNE IV

CLARISSE, ANNA, JEAN.

JEAN, *entrant par le fond.*

Pavail était au-devant de moi. Je sais !

ANNA.

Hein !!!

CLARISSE.

Vous savez, alors, qu'il a tout assumé sur
lui.

JEAN.

Et c'est une situation que je n'accepte pas.

ANNA.

Vous allez dire la vérité à votre père ?

JEAN.

Nécessairement.

CLARISSE.

En êtes-vous d'accord avec votre ami ?

JEAN.

Là-dessus, je n'ai à consulter que moi-même.

CLARISSE.

Je tiens de Pavail qu'il a des motifs pour s'expatrier.

JEAN.

Il ne m'en a rien dit.

CLARISSE.

Il me l'a fait entendre. C'est une obligation pour lui.

JEAN.

Il restera libre de prendre le parti qui lui conviendra.

CLARISSE.

Ne vous entêtez pas à détruire ce qui était établi.

ANNA.

Vous entendez ?

CLARISSE.

C'est dans l'intérêt de tous que Pavail s'est déterminé à son rôle.

ANNA.

Mais oui ! mais oui !

CLARISSE.

Le général sera ulcéré de la plus irrémédiable façon contre notre cousine s'il lui impute d'avoir rendu fautif, non plus un étranger, mais vous, le fils de la maison, vous, son fils, à lui.

ANNA.

Clarisse a raison. N'envenimez pas !

JEAN.

Puisque vous êtes compromise, je ne laisserai personne croire que c'est avec un autre que moi. Cette pensée me serait odieuse.

CLARISSE.

Considérez pourtant...

JEAN.

Non !... Sur ce point, aucune insistance ne m'ébranlera.

CLARISSE.

Ah ! vous avez bien l'opiniâtreté de votre père !... Agissez donc à votre guise !

(Elle va pour sortir.)

ANNA.

Ne vous retirez pas.

CLARISSE.

Comment ne sentirais-je point qu'entre vous deux je suis de trop ?

JEAN.

Votre bonté a mieux à faire que de nous ménager un tête-à-tête. Pavail n'a pu me renseigner sur les intentions du mari d'Anna. Tenez conseil avec nous.

ANNA.

Oui, ne nous abandonnez pas, pour le cas où le général entrerait. *(Apercevant celui-ci.)* Oh ! c'est lui !

SCÈNE V

LES MÊMES, SIBÉLAN,
arrivant par le fond, et ayant quitté l'uniforme.

SIBÉLAN, à Jean, en affectant de ne pas remarquer
la présence d'Anna.

Ah ! te voilà revenu, petit !

JEAN.

J'allais me rendre auprès de vous, mon père.
J'ai à vous parler.

SIBÉLAN.

Nous choisirons le moment.

*(Il va vers le bureau et y prend connaissance de
la lettre laissée par Pavail, pendant que Clarisse
s'adresse confidentiellement à Anna.)*

CLARISSE.

Votre présence ne pourrait que nuire. Re-
gagnez votre chambre.

ANNA.

Vous m'apporterez des nouvelles?

CLARISSE.

Oui, je reste pour tenter d'amortir le choc.

ANNA.

Oh! oui! tâchez!

(Elle sort.)

SCÈNE VI

CLARISSE, JEAN, SIBÉLAN.

SIBÉLAN, à Jean.

Qu'est-ce que tu voulais me communiquer?

(Pendant la première partie de la scène, tout en parlant, il s'occupe d'apostiller la lettre de Pavail au ministre et d'y mettre son cachet.)

JEAN.

C'est à propos de ce qui vient de se passer entre Pavail et vous.

SIBÉРАН.

Prétendrais-tu intercéder pour lui?

JEAN.

L'action que vous lui reprochez, concédez-moi que ce n'est pas un de ces forfaits dont on ne se rachète point...

SIBÉРАН.

Je n'ai rien à retrancher du jugement que j'ai prononcé.

JEAN.

Pourtant, mon père, l'amour, l'attrait du plaisir, l'entraînement des sens, vous n'ignorez pas que cela peut être irrésistible?... Vous avez été jeune comme Pavail... et comme moi?

SIBÉРАН.

Pour ta gouverne, retiens que je ne sympathise qu'avec l'amour permis... A l'âge de Pavail et au tien, j'étais une première fois marié... Que vous autres, jeunes gens, vous preniez du bon temps avec les filles, je ferme les yeux!... Mais détourner une femme qui est la propriété d'un autre, c'est pour moi de la criminalité. Cela se confond dans mon esprit avec

ce qui est frappé par la loi d'une peine infamante : outrage à la pudeur, ou excitation à la débauche... Je tiens désormais Pavail pour le dernier des drôles !

JEAN.

En vous exprimant ainsi, vous me rendez impossible de tarder plus longtemps à le réhabiliter devant vos yeux. Ce n'est pas lui le coupable : c'est moi.

SIBÉРАН, *se retournant vers son fils.*

Qu'est-ce que tu me chantes ?

JEAN.

Pendant que l'on me croyait encore au loin, j'étais secrètement parvenu dans la maison de Pavail. Celui qui, ce matin, y avait un rendez-vous, je vous répète que c'est moi.

SIBÉРАН.

Pourquoi Pavail ne m'aurait-il pas détrompé ?

JEAN.

Par abnégation, par chevalerie...

SIBÉРАН.

Ah çà !... ah çà !... (*A Clarisse.*) Vous croyez à cette histoire-là, vous ?

CLARISSE.

Je la savais depuis un instant.

SIBÉРАН, *désignant Jean.*

Par lui ?

CLARISSE.

Non. Par... par Anna.

SIBÉРАН.

On est en train de vouloir me mystifier !
(*A Jean.*) Tu as improvisé un moyen pour tirer
d'affaire ton ami...

JEAN.

Je n'ai d'autre mobile que la vérité pour
m'exposer à vos rigueurs.

SIBÉРАН.

Allons donc ! Tu te flattes qu'avec toi je ter-
minerai en douceur.

JEAN.

Je sens bien, au contraire, que je n'échappe
à aucun des griefs que vous avez jetés à la
figure de Pavail, d'après ce qu'il m'a dit en
deux mots. Tout ce que vous lui avez imputé
à crime, en tant qu'officier, vous me le ferez

également expier, puisque je porte la même épaulette.

SIBÉРАН.

Je me rends à ta logique. Je ne conteste plus. C'est donc bien toi que j'ai à traiter de polisson !

CLARISSE.

Oh ! voyons !

SIBÉРАН, *plus chagrin qu'irrité.*

M'avoir trahi de la sorte, dans une hospitalité que j'offrais ! J'en suis mortifié au delà de toute expression !... Je devrais !... Je ne sais ce qui me retient !... (*A Jean.*) Tu me fais recevoir de toi un coup très pénible.

JEAN.

Mon père !...

SIBÉРАН.

As-tu envisagé les conséquences de ton action ?

JEAN.

Pas encore, non.

SIBÉРАН.

Eh bien ! notre cousin a pris conscience de ce qu'exigeait pour le moins son honneur. Tu

n'auras pas infligé seulement une flétrissure à son ménage : la dislocation va s'ensuivre.

JEAN.

Ils vont divorcer ?

SIBÉRAND.

Oui. La femme sera expulsée de la famille, comme elle le mérite.

JEAN.

S'il en est ainsi, Anna peut être certaine de m'avoir à côté d'elle.

SIBÉRAND, *dressant l'oreille.*

Quelle signification mets-tu là dedans ?

JEAN.

Dès l'instant que ma cousine serait délaissée à cause de moi, je n'aurais plus qu'à l'épouser.

SIBÉRAND, *les sourcils froncés.*

L'épouser ! Toi !... Tu te moques de moi !

CLARISSE.

Du calme ! Au nom du ciel ! du calme !

SIBÉRAND, *à Clarisse.*

Laissez. (*A Jean.*) Explique encore ! Déve-

loppe ta combinaison!... La personne est plus vieille que toi de quatre à cinq ans. Mais ça ne fait rien, n'est-ce pas?... Le mariage, voilà comment tu en décides! Et peut-être bien vous l'étiez-vous promis?

JEAN.

Cette idée ne m'était pas venue, non. Je n'avais pas prévu, je l'avoue, que toute ma destinée pouvait s'engager là. J'ignore si cette perspective m'aurait ou non arrêté. Mais, au point où j'en suis, je distingue, devant moi, un devoir de réparation auquel je ne saurais manquer sans être un malhonnête homme.

SIBÉRAN.

Tu divagues! tu es fou! (*A Clarisse.*) Il devient fou à lier!

CLARISSE.

Contenez-vous!

SIBÉRAN.

Voyons, mon petit, tu ne voudrais pas prendre pour compagne légitime une femme légère, convaincue de galanterie?

JEAN, *indigné.*

Oh!

CLARISSE, *en vive protestation aussi.*

Anna n'est pas une femme galante!

SIBÉRAN.

Allons donc!

JEAN.

Vous employez des termes que je ne permets pas à son sujet.

SIBÉRAN.

Celle qui t'a prouvé son impudeur, quelle garantie as-tu qu'elle te serait fidèle dans l'avenir? Quelle garantie as-tu d'avoir été, dans son inconduite, le premier?

JEAN.

C'est infâme!

CLARISSE.

C'est trop, oui!... Vous n'avez pas le droit!

SIBÉRAN, *d'une voix sans réplique.*

Quand je prête à une femme des habitudes en concordance avec un de ses actes avérés, je ne fais pas de supposition bien téméraire!

CLARISSE, *à Jean.*

Ne répondez pas! Ne discutez plus!

JEAN, à *Clarisse*.

Obtenez alors que mon père ne continue pas sur ce ton...

CLARISSE, à *Sibéran*.

Mon ami...

SIBÉRAN.

Je vous prie, vous, silence!

CLARISSE, *suffoquée*.

En vérité!

SIBÉRAN, à *Jean*.

Toi, dépêche-toi de me déclarer que tu ne me reparleras jamais d'un pareil mariage.

JEAN.

Je vous déclare qu'Anna ne cessera d'être M^{me} Doncières que pour trouver en moi un mari.

SIBÉRAN.

Et moi, je te certifie que tu ne me feras pas accepter cette créature pour ma fille.

JEAN.

Vous en serez quitte pour nous repousser tous les deux.

SIBÉLAN.

Le nom que tu as reçu de moi, je ne te laisserai pas le transmettre à une adultère, exclue de son foyer!...

JEAN.

J'ai passé l'âge où vous pourriez me l'interdire.

CLARISSE.

Jean!

SIBÉLAN.

Quoi? Tu invoques la loi contre moi? Tu transgresserais ma défense? Tu te passerais de mon consentement?

JEAN.

S'il le faut, oui.

SIBÉLAN.

Tu me défies. Tu m'as offensé. Ne reparais que pour me faire tes excuses. Va réfléchir! Va! va!

JEAN.

Réfléchissez, vous aussi.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VII

CLARISSE, SIBÉLAN.

SIBÉLAN.

Le gueux!... Le gueux!... Il m'a mis hors de moi!.... Et vous, dites-donc! vous l'encouragez à me tenir tête?

CLARISSE.

Jean refusait d'abandonner éventuellement une femme qu'il a détournée. Je ne me suis pas senti le cœur de lui donner tort.

SIBÉLAN.

Ma parole! cette aventure vous a troublé la cervelle... Qu'avez-vous respiré de malsain? Il y a quelques heures, nous étions, ce me semble, d'accord qu'Anna s'était disqualifiée.

CLARISSE.

Je ne faisais pas la part des fatalités.

SIBÉLAN.

Qu'est-ce que c'est que ce mot-là ? Vous avez donc toléré que la coupable vous circonvienne et vous endoctrine ?

CLARISSE.

Tout ce que je peux vous répondre, c'est que je la plains. Je voudrais lui être bonne à quelque chose, la sortir de peine...

SIBÉLAN.

Occupez-vous plutôt de cesser tout rapport avec elle. Je m'étonne d'avoir à vous enjoindre cela.

CLARISSE.

Oh ! de grâce, ne me traitez pas, une fois de plus, comme une enfant !...

SIBÉLAN.

J'y suis autorisé lorsque votre sens moral témoigne soudain des facilités que je ne lui connaissais pas.

CLARISSE.

Croyez-vous être, vous-même, tout d'une pièce ?

SIBÉLAN.

Qu'est-ce que vous insinuez ?

CLARISSE.

Dans la dispute que vous venez d'avoir, vous n'avez plus parlé de reléguer le séducteur au bout de la terre, quand ç'a été votre fils qui aurait subi ce châtiment... Ne soutenez donc plus qu'il n'y a que des principes. Il y a aussi les questions de personnes; il y a les sentiments, les sensations, l'instinct, l'imprévu!..

SIBÉLAN.

Je conviens que j'ai eu deux mesures, sans m'en rendre compte. N'en concluez pas toutefois que Jean puisse tabler sur une plus longue faiblesse de ma part. A moins qu'il ne me fasse une prompte soumission, c'est lui maintenant que j'expédie où il faudra.

CLARISSE.

Où prendrez-vous ce pouvoir ? Vous ne l'aviez qu'envers un autre, qui ne vous résistait pas... Si votre fils vous réplique qu'il ne veut pas s'en aller...

SIBÉLAN.

Hein ?

CLARISSE.

Oui... Que pourrez-vous faire ? Que ferez-vous ?

SIBÉLAN.

Je... je... Alors, vous admettez sa menace insensée ?... Vous trouvez bon qu'il donne suite à son sale projet ?

CLARISSE.

Vous ne cherchez pas l'issue où elle pourrait être.

SIBÉLAN.

Où cela ?

CLARISSE.

Jean n'a pas dit qu'il eût rêvé, somme toute, l'éternité de cette liaison. D'autre part, j'ai bien vu qu'Anna serait toute prête à rentrer dans le devoir. Chargez-vous du rapprochement entre elle et son mari !

SIBÉLAN.

Que me proposez-vous là ?

CLARISSE.

Vous m'avez rapporté que c'était vous qui aviez fortifié Doncières dans la résolution du

divorce. Votre autorité à ses yeux déferait probablement ce qu'elle a fait.

SIBÉРАН.

Me désavouer de la sorte!... Renier en matière d'honneur conjugal tout ce que je professe d'intolérant!... tout ce que je crois sans restriction!... Fi donc! Pouah!

CLARISSE.

Si vous empêchez qu'Anna ne devienne libre de se remarier, c'est le vrai moyen que Jean ne puisse pas l'épouser.

SIBÉРАН.

Mais représentez-vous ce que je commettrais en cela! Me voyez-vous, moi, travaillant à ramener cet homme de bien dans les bras de la gourgandine.

CLARISSE.

Vous êtes néanmoins en demeure de choisir. Je vous le répète, il s'agit qu'Anna reste la femme de Doncières ou qu'elle soit celle de votre fils. Aimez-vous mieux l'avoir pour cousine ou pour bru? Tout le problème est là. Que préférez-vous?

SIBÉLAN, *s'évertuant à reprendre possession de lui-même.*

Je vous en veux de me presser si catégoriquement... Je vous en veux, parce que je suis humilié de percevoir qu'il se glisse en moi une hésitation... Taisez-vous! Taisez-vous!...

CLARISSE.

Cependant...

SIBÉLAN, *rentré dans son caractère.*

Assez!... J'ai besoin de me retrouver en face de moi-même... J'ai besoin de prendre un peu l'air... D'ailleurs, j'ai aussi à porter des excuses au lieutenant Pavail.

CLARISSE, *prise d'effroi.*

Oh! différez! Dans la situation où l'on est vis-à-vis de votre cousin, qui n'accuse que celui-là...

SIBÉLAN.

Pavail est innocent. Je n'ai point à soupeser ce qui nous serait plus commode à son détriment.

CLARISSE.

Vous n'allez pas lui dire qu'il peut garder son poste auprès de vous?

SIBÉРАН.

Je vais le lui ordonner.

CLARISSE.

Oh !

SIBÉРАН.

C'est ainsi que j'aurai le sentiment de m'être rétracté, envers lui, autant que je le lui dois.

CLARISSE.

Écoutez encore...

SIBÉРАН.

Je n'écoute plus rien.

(Il sort par le fond.)

CLARISSE, *seule, accablée.*

Il va rester !





ACTE III

Même décor.

Les volets des fenêtres sont clos. Les lampes sont allumées.

Par la porte du perron, on voit le ciel s'éteindre graduellement et la nuit tomber sur le parc.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNA, JEAN. *Au lever du rideau, Anna est seule en scène. Jean arrive par la porte de droite.*

JEAN.

On me prévient que vous m'attendez...

ANNA.

Oui... Le général avait à sortir. Clarisse s'est

chargée de vous faire savoir que, momentanément, nous trouverions place libre ici.

JEAN.

Elle vous a raconté la scène que mon père y a eue, tout à l'heure, avec moi ?

ANNA, *soupirant*.

Ce n'est pas de nature à me soulager l'esprit !

JEAN.

Vous m'approuvez d'avoir affirmé qu'envers et contre tous je ferais de vous ma femme ?

ANNA.

Je suis très touchée que vous vous soyez comporté si loyalement à mon égard.

JEAN.

Vous ne doutiez pas de moi, n'est-ce pas ?

ANNA.

Certes non !

JEAN.

Ma pauvre amie ! Chère Anna !

ANNA, *écartant un geste tendre*.

Tenez-vous !

JEAN.

Oh ! vous me gardez rancune de ce qui est arrivé ?

ANNA.

Je n'ai pas à m'en prendre à vous plus qu'à moi-même... Mais nous sommes actuellement réunis pour examiner une question qui domine tout.

JEAN.

A vos ordres.

ANNA.

Je ne dois pas être la cause d'une brouille atroce entre votre père et vous.

JEAN.

Vous n'avez pas à entrer dans cette considération.

ANNA.

Vous êtes si jeune !... J'ajouterais un crime à ma faute si j'acceptais que vous me sacrifiez vos belles chances d'avenir.

JEAN.

Mais il n'y aura aucun sacrifice ! Je serai très heureux...

ANNA.

Permettez, d'abord, que je vous fasse part de ma récente conversation avec Clarisse...

JEAN.

Voyons cela.

ANNA.

D'après elle, il n'y aurait pas tout à fait à désespérer pour moi d'une réconciliation avec mon mari.

JEAN.

Ah!...

ANNA.

On m'aiderait peut-être à obtenir son pardon... Ce pardon, vous comprenez que je le solliciterais en toute bonne foi, sans arrière-pensée, avec la ferme résolution de ne plus vous appartenir...

JEAN.

J'entends bien.

ANNA.

Comme mon mari ne soupçonne pas que c'est vous... qui...

JEAN, *lui épargnant de préciser.*

Oui. Après?

ANNA.

On pourrait donc tâcher de faire en sorte que son grief ne se reporte jamais sur vous. Les simples relations de parenté resteraient ainsi praticables entre nous tous.

JEAN.

Allez toujours.

ANNA.

Bref, si l'arrangement se faisait, vous cesseriez dès à présent d'être aux prises avec votre père. Vous n'auriez pas à vous démasquer aux yeux de votre cousin... Quant à moi, ma conduite ne serait pas dévoilée, ma réputation demeurerait intacte, ma vie ne se bouleverserait pas... Alors, je me demande, maintenant, si cette façon d'en finir ne serait pas ce qu'il y aurait de préférable ?

JEAN, *dans une consciencieuse méditation.*

Dame !... Je ne peux guère le nier... C'est possible... C'est évident...

ANNA, *avec prestesse.*

Voilà ce que je voulais vous faire reconnaître !...

JEAN.

Comment ?

ANNA.

Voilà ce qu'il m'importait de vous laisser vous-même articuler !

JEAN.

Quoi?... C'était un piège ?

ANNA.

Nullement. J'ai mis à votre disposition le moyen qui venait de me faire lire, moi aussi, dans ma conscience. Nous sommes désormais fixés tous les deux sur le point jusqu'auquel nous tenions l'un à l'autre...

JEAN.

Vous êtes par trop injuste de vous exprimer ainsi ! Pour l'hypothèse où votre mari se montrerait intraitable, ne reste-t-il pas acquis que je suis là, moi, prêt à m'unir définitivement à vous ?

ANNA.

Allons donc ! Nous nous sommes avoué, tour à tour, que nous apercevions le mariage entre nous comme un pis-aller. Est-ce qu'à présent j'estimerai enviable de nous marier en-

semble par concession réciproque, par résignation? Est-ce que je consentirais à être épousée uniquement parce que, ni vous ni moi, nous ne verrions plus rien de mieux à faire? Ah! cela, non!... Et, tenez! voulez-vous que je vous apprenne ce que vous auriez pu me répondre quand je vous ai annoncé le projet de me remettre avec mon mari?

JEAN, *piqué.*

Je suis assurément curieux de la leçon que vous me préparez. J'ai hâte de savoir pourquoi vos manières deviennent si hostiles...

ANNA, *s'excitant de ses propres paroles.*

Eh bien, la moindre courtoisie vous commandait, il y a une minute, de me répliquer que le malheur tombé sur nous n'en était pas un. Cette occasion de divorce, qui m'aurait apportée entièrement à vous et pour toujours, vous pouviez me soutenir qu'il fallait ne pas la perdre, en profiter, s'en réjouir! Tel est le langage que vous auriez eu si vous aviez été le même qu'avant d'avoir reçu de moi ce que vous désiriez!... Et alors, en vous écoutant, je me serais interrogée, moi, avec angoisse. Je me serais demandé si, après m'être donné,

j'avais ainsi le droit de me reprendre. J'aurais éprouvé un instant d'incertitude douloureuse, délicieuse...

JEAN.

Je ne me suis pas avisé, c'est vrai, de toutes ces complications. Je vous ai répondu avec candeur... en bon garçon...

ANNA.

Il fallait être vibrant ! Il fallait bondir contre l'idée de ne plus m'avoir ! Il fallait vouloir m'enlever !... Je vous aurais opposé le plus formel refus.

JEAN.

Alors ?

ANNA.

Mais j'aurais trouvé en cela une caresse, une consolation de la déchéance que j'ai encourue pour vos beaux yeux... Vous n'avez pas dit ce que vous auriez dû dire, parce que vous êtes un petit sans-cœur !

(Sa voix s'est mise à chevroter.)

JEAN.

Je vous en prie, Anna, calmez-vous ! Ne vous faites pas ce chagrin !

ANNA.

Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

JEAN.

Ma foi ! j'en ai presque envie. Je ne sais où j'en suis. Je n'ai pas la prétention de connaître beaucoup les femmes. Mais on n'a pas tort, je m'en porte garant, de les proclamer incompréhensibles.

ANNA, *toujours larmoyant.*

Vous êtes un petit sot !

JEAN.

Convenez plutôt que vous m'avez abasourdi dès le début de cet entretien par votre versatilité...

ANNA.

Oh !

JEAN.

Mais oui ! Vous m'avez tout de suite exposé que votre vœu le plus cher était de réorganiser la vie commune avec un homme que vous détestez.

ANNA.

Moi, détester mon mari !... Qu'est-ce que vous inventez ?

JEAN.

Je ne fais que traduire vos propres expressions : ce matin, dans notre asile, vous me protestiez que votre existence vous semblait ne faire que de commencer.

ANNA.

Dans un pareil cas, on dit un tas de choses!... oh! des choses... incroyables.

JEAN.

Vous m'avez dit que l'être avec lequel vous aviez jusqu'alors vécu vous ferait dorénavant horreur.

ANNA.

Je n'ai pas dit cela!

JEAN.

Anna! Voyons... Vous avez ajouté...

ANNA.

C'est faux!...

JEAN.

Voyons! Anna!

ANNA.

C'est vous qui vous acharniez à me faire parler. Mais, de moi-même, je n'ai jamais eu

de propension à critiquer mon mari. Et, surtout, je ne suis pas femme à profiter d'un instant où il n'était pas là pour se défendre...

JEAN.

Soit!... Je vous aurai mal comprise. Je m'abstiens de vous énerver plus longtemps.

ANNA.

Oui, n'insistez pas. Tout ce que nous prononcerions encore ne serait que plus déplaisant. Oubliez ce que mes paroles viennent d'avoir de trop vif.

JEAN, *avec de l'attendrissement.*

C'est cela qu'il me sera le plus facile d'oublier, Anna!

ANNA, *mélancoliquement.*

L'oubli, du reste, vous coûtera sûrement moins de peine qu'à un autre!

(Elle accompagne ce dernier mot d'un geste qui indique, à gauche, l'appartement de son ménage.)

JEAN.

Vous désirez que je vous laisse?

ANNA.

Oui, je le désire.

JEAN.

Alors, je n'ai plus qu'à vous souhaiter bonne chance.

ANNA.

Merci... Je vous remercie...

(Jean sort par la droite.)

SCÈNE II

ANNA, CLARISSE.

CLARISSE, *entrant par le fond.*

Vous avez vu Jean ?

ANNA.

Il vient de s'en aller.

CLARISSE.

Est-ce la sagesse qui a prévalu ?

ANNA.

Oui. C'est fait. C'est tranché.

CLARISSE.

Il ne vous faut plus songer qu'à reconquérir votre mari.

ANNA.

Je présume que le succès de l'entreprise dépendra de l'appui qui me serait prêté par votre ménage. Amènerez-vous le général à intercéder en ma faveur ?

CLARISSE.

En ce moment, il doit s'être arrêté à son cercle. Je ne saurais prédire dans quelles dispositions il rentrera. Tout ce que je pouvais auprès de lui, je l'ai tenté avant qu'il s'absentât. Son envie de mettre obstacle à ce que Jean vous épouse a bien fait osciller, un instant, ses principes. Mais cela ne les a pas déracinés. Comptez donc en grande partie sur vous-même.

ANNA.

Hélas !

CLARISSE.

Le retour de Doncières est imminent. Ne le recevez pas avec cet air désesparé, avec cette physionomie abattue, qui lui feraient revoir trop crûment les phases de cette journée. Allez

vous détendre. Baignez vos yeux. Tâchez de reprendre la mine habituelle, qui lui rappellerait du bonheur.

ANNA.

Je me suis remise entre vos mains. Je n'ai qu'à vous obéir aveuglément. Mais, avant de me retirer, une chose me serait très douce...

CLARISSE.

Quoi ?

ANNA.

J'aimerais avoir l'impression qu'à présent vous ressentez pour moi mieux que de la pitié.

CLARISSE.

Je suis émue comme s'il s'agissait de moi...

ANNA.

J'aurais tant besoin de croire que, malgré tout, j'ai gardé auprès de vous un peu de mon rang...

CLARISSE.

Embrassez-moi.

ANNA.

Ah ! C'est cela que je voulais ! (*Elles s'étrei-*

gnent.) Ah! que vous êtes bonne. Je vous ai sentie presque fraternelle.

CLARISSE.

Oui.

ANNA.

A présent, je m'en vais toute réconfortée.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE III

CLARISSE, PAVAIL, *entrant par le fond, en vêtement civil.*

CLARISSE, *affolée.*

Vous! déjà!

PAVAIL.

M. de Sibéran sort de chez moi. Sa démarche a effacé ce qui était dit. Et il m'a enjoint de rester.

CLARISSE.

Et vous venez me demander de souscrire à cela?

PAVAIL.

Je viens vous prier de comprendre que j'aie immédiatement accepté, sans hésitation, sans examen...

CLARISSE.

J'ai mérité ce qui m'arrive. C'est ma faute, je le sais, de vous avoir parlé avec tant d'imprudence.

PAVAIL.

Ne regrettez pas de m'avoir confié qu'il peut y avoir allègement, dans un sort comme le vôtre, à sentir près de soi une pensée toujours compatissante, anxieuse pour chaque tristesse aperçue.

CLARISSE.

Vous m'avez fait m'égarer bien au delà ! Je me suis prouvé à moi-même, j'ai souligné à vos yeux, l'intérêt excessif que vous m'inspirez. J'ai été jusqu'à me reconnaître presque jalouse déjà. Je me suis défaite ainsi du masque sous lequel j'aurais eu ma dernière chance, à présent, de vous en imposer.

PAVAIL.

Après m'avoir appris que d'adorables choses ont commencé pour moi d'éclore dans votre

esprit, vous ne m'empêcherez plus, c'est vrai, de croire que du bonheur peut s'épanouir sur nous. Je ne désespère plus d'être aimé... J'espère ardemment...

CLARISSE.

Oh ! n'espérez pas ! N'espérez rien !.. Qu'espérez-vous?... Si j'en venais à partager véritablement votre amour, il n'en résulterait pour nous deux que de souffrir affreusement !

PAVAIL.

Pourquoi souffrir ? Pourquoi ne serions-nous pas heureux ? Pourquoi ?

CLARISSE.

Évidemment, vous ne vous embarrassez d'aucun obstacle. Votre propre demeure a été témoin qu'il y avait eu moyen de s'entendre avec l'autre femme de cette maison-ci. Et vous vous représentez vite les accommodements qui me conduiraient, après elle, dans le même lieu de rendez-vous.

PAVAIL.

Ma pitié pour vous devrait me protéger contre ce ton cruel. Quelle animosité vous

porte à vouloir me reprendre le bien que vous m'avez fait, il y a si peu de temps, lorsque vous vous êtes prononcée, plusieurs fois, avec tant de douceur ? Rappelez-vous combien vous étiez touchée, combien vous avez été, à une minute, idéalement attendrie ! Rappelez-vous comment votre voix frémissait !

CLARISSE.

Je ne m'en souviens que trop ! Vous avez fait tressaillir en moi ce que je croyais n'être plus que des renoncements, ce que j'ai comprimé là, ce qu'on y a refoulé, ce qui essaye encore d'y palpiter. Sous votre influence, en effet, j'ai aperçu, durant un moment, la possibilité fantastique d'un autre destin. Ç'a été une lueur, une flamme, qui passait par vous, dans mon existence glacée... Oui, je me suis alors dit éperdument : « Qui sait si l'être pour lequel je fus mise au monde?... Qui sait?... Qui sait si cet être-là, ce n'était pas justement vous-même ? »

PAVAIL.

Oh ! vous avez eu cette vision !

CLARISSE.

Dans l'instant de votre adieu, je me suis dit

encore qu'à l'heure où j'en étais de ma destinée le grand événement d'amour n'a qu'une occasion. Lorsque vous avez disparu, quelque chose agonisait en moi : je perdais, en même temps qu'il avait pu naître, mon seul espoir d'une seconde vie sur cette terre.

PAVAIL.

Au nom de quoi vous défendriez-vous contre des pressentiments aussi forts ? Qu'est-ce qui vous enchaînerait dorénavant dans un devoir qui vous est odieux, dans cette union mal assortie, où vous vous heurtez à une nature si différente de vous, à un âge discordant avec le vôtre ?... Il n'est pas un de vos regards, il n'est pas une de vos paroles qui n'aspirent à l'amour. Tout ce qui pleure au fond de l'âme, tout ce qui, dans le cœur, appelle et chante, tout cela vous répète que ma passion vous offre ce que vous attendiez. Vous savez bien que jamais femme n'a été plus discrètement chérie, désirée... Vous devinez bien la reconnaissance éperdue, les délices qui vous béniront, si vous m'aimez ! si vous m'aimez !

CLARISSE, *enivrée*.

Quand je vous écoute, une fièvre inconnue

me monte au cerveau. L'avenir se rouvre, des perspectives se déroulent... Ah ! échapper à l'isolement moral, et, même si l'on est seule, sentir que l'on est toujours deux, lui et soi, mêlés en soi-même !... Parler, rire, se taire, songer, agir, se quitter et se retrouver, avec l'impression, sans cesse, d'être dans de l'amour, ainsi que dans le parfum chaud d'un perpétuel été !... Ne pas avoir ses sensibilités meurtries ; ne pas les replier peureusement sous la menace continuelle d'une gronderie, d'un sarcasme... ou sous l'angoisse encore de certains empressements. Car le pire, voyez-vous, ce n'est pas que le maître auquel on appartient soit un interlocuteur cassant, un compagnon acerbe. Cela serait peut-être tolérable encore, si lui-même, à certaines heures, ne se transformait en créancier galant, auquel on doit de l'amour que l'on n'a pas.

PAVAIL, *violemment*.

Je ne veux plus que vous soyez à lui !

CLARISSE.

Taisez-vous !

PAVAIL.

Je veux que vous soyez à moi, rien qu'à moi !

CLARISSE, *s'écartant de lui.*

Ne vous méprenez pas ! Si je dois vous aimer, si j'en arrive à vous aimer jusqu'au don de ma personne, dès l'instant que j'en serais là je dirais à mon mari que je quitte son domicile, pour disposer entièrement de moi, pour ne plus garder de lui aucun profit. Je m'en irais, n'emportant que la robe dont je serais vêtue, comme j'avais tout au moins des hardes à mon entrée en ménage... C'est dans ces conditions que vous seriez exposé à me voir venir à vous.

PAVAIL.

Ah ! mon amie ! puisque vous ne craignez pas les privations, les peines, l'effort courageux, la lutte pour la vie, en ce cas liez votre sort au mien ; ne différez point. Partons ensemble ! Partons !

(Il veut la saisir.)

CLARISSE, *se dégageant.*

Je vous en prie !

PAVAIL.

Ne me repoussez pas !

CLARISSE.

Si !... Laissez-moi !... Je vous ai affirmé que

le jour où je ne pourrais plus avoir de doute sur mon intention d'être à vous j'irais tomber dans vos bras. Mais j'ai, avant tout, à me consulter profondément, à me ressaisir hors de votre présence... Je réclame du temps, des semaines, sans vous revoir...

PAVAIL.

Oh ! Comment !

CLARISSE.

Si nous persistions à nous rencontrer, vous auriez, de jour en jour, des exigences, et moi des faiblesses. Je ne veux pas assumer la vilenie des compromissions progressives. Je ne veux pas me donner en détail. Vous m'aurez en une fois, vous m'aurez sans réserve, si vous m'avez... Je ne saurais dire actuellement que vous m'aurez jamais : là-dessus, je suis dans l'ignorance, dans l'affolement... Mais ce dont j'ai nettement la certitude, c'est que je ne vous pardonnerais pas d'être en permanence autour de moi, pour violenter ma décision par votre ascendant sur mes nerfs, par l'influence physique de votre approche.

PAVAIL.

Me tenir à l'écart ? M'absenter à présent ?...

Comment ne croirais-je pas que c'est renoncer à vous ? Est-ce que je peux avoir la témérité de jouer ainsi mon destin ?

CLARISSE.

Je vous demande ce délai avec une suprême énergie. Je ne transigerai pas. Soumettez-vous. Partez !

PAVAIL.

Alors, mettez dans mes veines une sensation impérissable. Donnez-moi l'ivresse qu'il me faut !

CLARISSE.

Que voulez-vous ?

PAVAIL.

Vos lèvres !

CLARISSE.

Oh !

PAVAIL.

Je vivrai de les avoir eues... Vos lèvres !

CLARISSE.

Oh ! Pavail !

PAVAIL.

Vos lèvres, pour que je parte !

CLARISSE, *lui jetant le baiser.*

Partez !

(Il la retient dans un embrassement.)

SCÈNE IV

LES MÊMES,
SIBÉРАН, *entrant par la droite.*

SIBÉРАН, *dans une stupeur terrible.*
Les misérables !

(Clarisse a rompu l'étreinte avec des cris d'épouvante.)

PAVAIL, *interposé entre elle et le mari.*
Ne vous vengez que sur moi !...

SIBÉРАН, *s'armant d'un bronze.*
Je te tue, oui !

CLARISSE, *dans des clameurs désespérées.*
Pas cette horreur ! Pas cela ! Pas cela !

SIBÉLAN, *après une hésitation à faire retomber la mort, et jetant le bronze sur le tapis.*

Ça ne se fait pas comme on croit.

PAVAIL.

Moi seul suis coupable. J'ai fait violence.

SIBÉLAN.

Toi, hors d'ici!

CLARISSE, *à Pavail.*

Allez!

PAVAIL, *à Clarisse.*

Mais vous?

CLARISSE, *avec le geste de sombrer dans l'inconnu.*

Ah!

SIBÉLAN, *à Pavail.*

T'en iras-tu?

CLARISSE, *à Pavail, avec une autorité irrésistible.*

Allez!

PAVAIL, *à Clarisse.*

Je vous obéis!

SIBÉLAN.

Va-t'en! Va-t'en!

(Pavail sort à reculons par le fond.)

SCÈNE V

CLARISSE, SIBÉLAN.

SIBÉLAN, *hors de lui.*

C'est vous ! c'est vous qui avez fait cela !... Pendant que je vous accordais mon absolue confiance, vous vous moquiez de moi ! Vous me trompiez bassement !

CLARISSE.

Je ne suis encore en votre présence que pour fixer sa mesure à votre jugement sur moi. Je ne vous laisserai pas croire que j'aurais pu vivre à vos côtés dans la ruse et l'hypocrisie : le seul acte de mon existence qui soit un affront pour vous, c'est celui que vous venez de voir.

SIBÉLAN.

Connu, ce refrain-là ! On y recourt dans les flagrants délits pour avoir encore quelque chose à nier.... Allons ! ne mentez plus : depuis quand aviez-vous cet amant ?

CLARISSE.

S'il y avait eu liaison entre lui et moi, aurions-nous admis que l'erreur où vous étiez, ce matin, vous fît nous séparer l'un de l'autre ? Je n'ai tenté rien pour vous détourner de la décision qui me l'aurait enlevé. Je me suis même évertuée, en dernier lieu, à ce que vous ne le reteniez pas. Et lui, alors que cela lui était facile, n'avait pas seulement pris le soin de s'innocenter !... Est-ce ainsi qu'auraient procédé des gens qui eussent été amant et maîtresse ?

SIBÉRIAN.

Il y a des apparences que vous disiez vrai... Mais, si je vous ai surprise dans votre premier instant de trahison, vous étiez déjà toute livrée à cet autre, vous tombiez en sa possession !

CLARISSE.

L'idée d'être à lui, l'idée de vous être infidèle, ne s'était jamais formée en moi... J'ai été, durant ces dernières heures, assaillie de déclarations passionnées. Je ne les avais pas prévues. J'ai protesté contre elles autant que j'ai pu. J'ai fini par subir une défaillance irrésistible, indéfinissable.

SIBÉРАН.

Ah ! oui !... Vous prêtiez attention à un galant sans songer à mal, n'est-ce pas ? Vous vous exposiez à ses entreprises en toute bonne foi, bien entendu !... Ce n'est pas l'amour qui vous a fait chanceler, ni l'attrait du péché, ni la tentation du vice. Ce ne sont pas ces motifs ordinaires, c'est quelque chose de surhumain, d'inouï !...

CLARISSE.

Il y a peu de temps que j'ai raillé de la sorte ; et, déjà, je me frappe la poitrine d'avoir eu de ces ironies-là. Au surplus, j'ai achevé le témoignage que je devais à la vérité.

SIBÉРАН.

Pensez-vous que je vous tienne si tôt quitte ?

CLARISSE.

Vous cogneriez mon crâne contre les murs que vous n'en feriez pas jaillir plus d'explications. Je vous ai dit tout ce qu'il m'était possible.

SIBÉРАН.

Il ne vous vient donc pas à l'esprit de vous confondre en excuses et de crier miséricorde ?

CLARISSE.

Vous m'avez enseigné qu'une action comme la mienne est impardonnable à des yeux tels que les vôtres... Je n'ai plus qu'à devancer l'ordre qui va me chasser de chez vous.

SIBÉLAN.

Voilà qui vous arrangerait, n'est-ce pas ? Vous auriez aussitôt licence de rejoindre celui qui vient de vous pervertir. Confessez donc que votre seul but, à présent, c'est d'être à lui tout entière !

CLARISSE.

Je vous ai fourni les précisions que je vous devais. J'arrête là tout compte à vous rendre.

SIBÉLAN.

Vous n'avez rien à décider. Je mettrai des barrières entre votre complice et vous. Jusqu'à nouvel ordre, vous ne bougerez pas de chez moi.

CLARISSE.

Je ne resterai pas à votre discrétion. Je ne resterai pas pour que vous me torturiez avec la jalousie dont je suis cause, comme vous

m'avez si longtemps suffoquée de votre tyrannie !

SIBÉRIAN.

Ce que vous me révélez est abominable ! Quoi ! j'avais en vous une ennemie de longue date que vous me dissimuliez ?... Vos réserves, vos froideurs, qu'il m'arrivait d'attribuer stupidement à de la chasteté, c'était de l'antipathie farouche ? Vous me détestiez du fond de vos entrailles ? Vous m'avez toujours détesté ?

CLARISSE.

Pas toujours !... Je vous avais voué, en nous mariant, une affection parfaite. Vous la justifiez par ce qu'il y a en vous d'honneur et de mérite personnel... Mais les âpretés de votre caractère m'ont trop de fois endolorie... Mes élans de cœur, mes façons d'être, vous ne les avez pas agréés tout bonnement, ainsi que je vous les apportais. Le dressage est votre sport favori. Vous avez voulu dresser mes allures, mes raisonnements, mes convictions, mon naturel. On dresse à tout peut-être, sauf à aimer, car il entre de la crainte, qui est un genre de haine... Tenez, voici ce qui m'a donné le mieux la notion de l'état où vous m'aviez réduite : de temps en temps, vous

m'emmeniez vous voir distribuer, au sortir de table, une part de la desserte à vos chevaux de selle. Tandis que l'un ou l'autre d'entre eux mangeait dans votre main, je ne pouvais détacher mon attention de son œil noir qu'un demi-cercle de blanc marquait soudain de l'effarement toujours en éveil. La promptitude à se reculer, les lenteurs méfiantes à revenir, cette manière inquiète de considérer le maître de tous les jours comme un éternel inconnu, qui flatte de la voix aussi bien qu'il attaquerait de ses éperons... Eh bien, oui ! ce tableau, chaque fois, me faisait penser que, pour les instants où vous me traitiez bien, mon image à moi, je l'avais dans cette bête à moitié frissonnante.

SIBÉRAN.

Vous auriez à mettre, de l'autre côté de la balance, les avantages que vous avez reçus de moi. Vous faites trop abstraction du désintéressement que je m'honorais d'avoir pratiqué en vous choisissant.

CLARISSE.

Je ne veux justement plus vous entendre faire allusion à ce que vous m'aviez prise sans fortune. Et c'est une riposte qui me plaît, il y a un soulagement que je goûte, à partir de chez

vous plus pauvre que n'y était entrée ma valeur, au moins, de fille vierge.

SIBÉRIAN.

Faites-vous arme de tout ! Ne me concédez rien, soit !... Mais c'était avant la déchéance qu'il vous seyait de protester ; c'était quand vous aviez encore le droit vraiment d'élever la voix... Pourquoi n'avoir pas récriminé contre moi, auprès de moi-même ? Pourquoi ne m'avoir pas mis en demeure de me surveiller ? Pourquoi ne l'avoir pas fait, délibérément, en honnête femme ? — que vous étiez.

CLARISSE.

Il y a des énergies qu'on ne trouve que dans la tempête et le naufrage. Pour savoir se révolter, il faut avoir dans l'âme autre chose que de la vertu !... J'ignore quel nom donner aux forces qui m'animent en ce moment. Ça ne peut pas être encore du véritable amour pour un autre. Ce n'est déjà plus de la rancune contre vous. C'est toute une vitalité en moi qui remonte au jour. C'est l'instinct de vivre réellement ma part de vie. C'est la soif de respirer enfin la quantité qui me revient. C'est un souffle de résurrection !

SIBÉLAN.

Si j'ai fait de vous une martyre, je proteste que j'aurai été un bourreau sans le savoir... Je suis rude, j'en conviens. J'ai sans doute été dur... Mais mon respect pour vous avait quelque chose de sacré ! J'étais la fidélité même ; et vous avez été mon unique passion.

CLARISSE.

Je ne conteste pas. Aujourd'hui que, vis-à-vis de vous, je suis devenue, selon toutes les lois, une coupable, je reconnais que vous ne m'avez jamais donné un motif formel contre vous, ni un grief proprement dit. Je ne dois plus apercevoir que ce que vous avez toujours été d'austère, et, vraisemblablement, de supérieur à moi. Oui, une honte du spectacle que je vous ai infligé ici, l'estime la plus sincère à votre égard, ce sont les sentiments définitifs que j'emporte.

SIBÉLAN.

Un moment !... Je tiens à vous dire qu'en face de vos torts vous m'avez amené à faire la part des miens.

CLARISSE.

Laissons cela !

SIBÉРАН.

Si!... J'étais encore un rustre, il y a une minute, en déclarant que c'eût été à vous de m'exposer plus tôt vos plaintes. Il m'incombait directement d'approfondir les peines que vos physionomies recélaient. Ma charge, ma mission, étaient de découvrir, moi-même, ce que vous taisiez par dignité timide, par délicatesse jolie...

CLARISSE.

Je vous en prie.... Abstenez-vous de bonnes paroles qui rendraient mon pas moins ferme en vous quittant.

SIBÉРАН.

Nous quitter!... c'est toujours vous qui n'envisagez que cela!

CLARISSE.

En vous débarrassant d'une femme qui vous a outragé, je vous procure ce qu'un homme comme vous doit concevoir encore de plus souhaitable.

SIBÉРАН, *avec de la rage vaincue.*

Je ne supposais pas, c'est vrai, que, dans les bonheurs brisés, l'on pût attacher du prix à ra-

masser les morceaux. J'en suis là, maintenant. Je me jette sur cette ressource; je me débats dans cette misère. Je ne songe qu'à essayer quand même de refaire ma vie avec vous!

CLARISSE.

Oh! voyons!... Vous avez entendu comme quoi c'est en dehors de vous, en me déliant de vous, que m'apparaît du bonheur... Je vous répète que j'ai besoin d'en avoir! Je veux en avoir eu! J'en veux!

SIBÉRAN.

Oui! j'ai cela dans les oreilles! Et, pourtant, sous les griffes qui font saigner mon orgueil, je sens que je vous aime encore. Je vous aime horriblement. Je vous aimerai toujours!

CLARISSE.

Oh!

SIBÉRAN.

Après que, durant tant d'années, vous avez été littéralement la moitié de mon être, je ne peux pas vous détacher de moi. Je ne le peux pas.

CLARISSE.

Mais rappelez-vous un peu ce que j'ai pro-

noncé d'irréparable ! Que voudriez-vous rétablir entre nous?... Toute illusion pour vous est anéantie... Où y a-t-il des serments qui vous rendraient une ombre de confiance en moi ?

SIBÉRAN.

Du moment que vous ne déserteriez pas votre place, nous saurions l'un et l'autre à quoi cela vous engage. Je me ferais pleinement à vous pour l'observation de ce nouveau traité.

CLARISSE.

Non ! je vous en prie, non ! Ne me demandez pas que j'accepte d'être murée une seconde fois dans l'existence dont j'ai soulevé la pierre !

SIBÉRAN.

Quoi que vous ayez eu à subir de moi, vous avez pris une revanche terrible. J'en demeurerai averti à tout jamais, gravement corrigé !... Jusqu'à quel point faut-il que je m'humilie pour vous fléchir ? Rien ne me coûtera, ni les supplications ni les gémissements...

CLARISSE.

Ah ! ne m'ôtez pas la liberté de vouloir !

SIBÉРАН, *pris de sanglots.*

Je n'en suis plus à implorer de l'amour. Mais, quand vous me voyez souffrir et trembler dans toutes mes fibres, il y aura en vous de la justice, de la charité...

CLARISSE.

Je ne sais plus!... Je ne sais pas...

SIBÉРАН.

Pour avoir été autoritaire, serait-il équitable que je subisse l'abandon, la solitude noire, le ridicule à mon âge, le déshonneur public, toutes choses auxquelles je préférerais immédiatement ne pas survivre!

CLARISSE, *s'effarant à cette vision d'un suicide.*

Ah! oui, il y a cela!

SIBÉРАН.

Si j'ai mérité tant de désolation et de flétrissure, soutenez-le, maintenant. Déclarez-le-moi une dernière fois. Et tout sera dit!

CLARISSE.

Vous avez raison!... Je ne peux pas vouloir... Gardez-moi!

SIBÉРАН.

Ah ! C'est conclu ?

CLARISSE, *après un signe affirmatif.*

J'expierai !

(Elle fond en larmes.)

SIBÉРАН.

Clarisse !

CLARISSE, *étouffant.*

Ne me faites plus parler...

SIBÉРАН.

Je voudrais dire...

CLARISSE.

Ne parlez plus...

SIBÉРАН.

Attention !... Voici Doncières !

SCÈNE VI

CLARISSE, SIBÉLAN,
DONCIÈRES, *arrivant par le fond.*

DONCIÈRES.

J'ai fait diligence. (*A Sibéran.*) Tout marchera selon tes vues.

SIBÉLAN.

Qu'est-ce à dire?

DONCIÈRES.

J'ai pu joindre l'avocat que j'étais allé consulter.

CLARISSE.

Oh ! mon ami, vous n'allez pas poursuivre une vengeance contre Anna ! C'est un petit être espiègle et séduisant qui n'est pas organisé pour se mouvoir dans les grandes vicissitudes. Si vous la rejetez hors de votre route, que voudriez-vous qu'elle devînt ?

DONCIÈRES.

Elle s'est choisi un amant : qu'elle le garde !
qu'elle se fasse épouser !

SIBÉRAN.

Comme tu y vas !

DONCIÈRES.

L'idée est de toi.

SIBÉRAN.

Admettons... Mais il faudrait d'abord que tu
fusses divorcé.

DONCIÈRES.

Je rapporte l'assurance que je peux l'être en
quelques semaines, dès l'instant que j'ai l'ac-
quiescement de la partie adverse.

SIBÉRAN.

Ta femme ne consent plus.

DONCIÈRES, *les consultant du regard,*
alternativement.

Qui l'en a dissuadée ?

CLARISSE.

J'ai causé longuement avec elle. Sa faute
d'aujourd'hui n'a pas eu d'antécédents et n'aura

pas de lendemain. Vous ne voudriez pas qu'en un jour elle se soit à jamais perdue !

DONCIÈRES.

Mais c'est en femme perdue que vous allez, vous autres, la traiter.

CLARISSE.

Où prenez-vous cela ?

DONCIÈRES.

Votre mari m'a prévenu que, même si je la conservais auprès de moi, vous ne continueriez pas de relations avec elle. (*A Sibéran.*) Tu me l'as dit ?

SIBÉRAN.

Je ne le dis plus.

DONCIÈRES.

Ah !... C'est ta femme qui t'a fait changer ?

SIBÉRAN.

Oui.

DONCIÈRES.

Cela serait de nature, évidemment, à influencer sur mes façons de voir... Mais je ne peux cependant pas négliger tout ce que tu m'as exprimé, ici même, ce matin. Tu me traçais rigoureusement la conduite à tenir. Tu m'en-

seignais que toi, si quelqu'un t'avait pris ta femme, tu aurais soif de sang.

SIBÉРАН. .

On imagine cela par tradition ; on le répète par atavisme. Mais, quand on considère l'événement de tout près, qu'est-ce qu'un meurtre, qu'est-ce qu'un duel nous restituerait de ce qui nous a été volé ?

DONCIÈRES.

Pourtant, tu aurais tout de même trouvé bon que j'aille me battre avec ce Pavail.

SIBÉРАН.

Ne prononce plus ce nom ! Il y a des heures déjà que j'avais cru devoir, pour toi, prendre fait et cause contre lui. J'ai là une lettre où, sur mon injonction, il sollicite d'être envoyé à quatre mille lieues d'ici. (*A Clarisse.*) N'est-ce pas ?

CLARISSE.

Oui.

SIBÉРАН, *ayant sonné.*

Jusqu'à ce que l'on ait statué sur sa destination il est banni de chez moi. Nul de nous ne le reverra plus. (*Au valet de pied qui est entré.*) Mettez cela au courrier. (*Le valet de pied sort.*) Voilà qui est réglé.

DONCIÈRES.

Mais cela ne règle pas tout entre ma femme et moi. Tu devrais être le premier à le comprendre : c'est toi qui me poussais naguère dans une direction où je ne te retrouve plus.

SIBÉRAN.

J'avais parlé trop vite.

DONCIÈRES.

Enfin, j'étais habitué à te voir invariable dans les opinions que tu avais une fois manifestées. Et, soudain, tu te contredis avec une facilité qui me désoriente.

CLARISSE.

C'est ce qu'on dit maintenant qu'il vous faut écouter : laissez-vous fléchir !

DONCIÈRES.

Je reconnais que les théories de Sibéran m'avaient régenté... Le respect humain m'avait fait aussitôt refouler une secrète envie de ne pas détruire mon foyer.

CLARISSE.

Alors, revenez à votre mouvement spontané !

DONCIÈRES.

Oui, mais voilà : c'est que la réflexion m'a montré comme quoi le pardon pouvait devenir aussi pénible que la rupture : chaque jour se retrouver face à face avec sa femme, ayant entre elle et soi cette pensée, cette apparition...

SIBÉRAN, *nerveusement à Clarisse.*

Répondez ! répondez !

CLARISSE, *à Doncières.*

Vous aurez recouvré votre femme au prix de votre souffrance et de vos sentiments déchirés. Elle vous sentira des droits plus strictement obligatoires que le jour même où vous n'aviez jadis que joie nuptiale à faire d'elle votre compagne... Ne vous défendez pas contre la bonté... Aidez à ce qu'on oublie la folie d'un jour. Soyez secourable ; et vous n'aurez pas à le regretter. Je suis certaine de ce que je vous atteste. Croyez-moi, vous dis-je, croyez-moi !

SIBÉRAN, *profondément.*

Allons ! Crois-la !

DONCIÈRES.

Eh ! parbleu ! quand je tâte mon cœur...

quand j'évoque les années où ma femme a été tant de bonheur pour moi!...

CLARISSE.

Vous devinez avec quelle impatience elle attend votre arrêt.

DONCIÈRES.

Qu'elle sache me protester de son repentir, et, moi, je tâcherai d'y ajouter foi... Puis des voyages, des voyages... J'y trouverai sans doute l'apaisement... l'abolition du souvenir... Un jour, peut-être, vous reverrez en moi le type du mari qui s'est persuadé que sa femme n'a jamais aimé que lui, durant même qu'elle était dans les bras d'un autre...

CLARISSE, *gênée*.

De grâce...

DONCIÈRES, *à Sibéran*.

Et tu souriras de moi?

SIBÉRAN.

Non.

CLARISSE, *à Doncières*.

Je vous en prie : ne différez plus de vous rendre près d'elle.

DONCIÈRES.

Le sort en est jeté. J'y vais!... J'y vais!

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII

CLARISSE, SIBÉLAN.

SIBÉLAN, *avec un geste qui suit Doncières.*

Hier, je l'aurais jugé grotesque et abject!

CLARISSE.

Étiez-vous meilleur, hier?

SIBÉLAN.

Je me connaissais moins.

CLARISSE, *humblement.*

Qui se connaît?



TABLE



TABLE

LE RÉVEIL.	I
MODESTIE.	133
CONNAIS-TOI.	173



Achevé d'imprimer

le quatre novembre mil neuf cent neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)

- L. ACKERMANN. *Ma Vie.* — *Premières poésies.* — *Poésies philosophiques* 1 vol.
- ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS. Depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, précédée d'une Étude sur la Poésie française, par Anatole France. 1 vol.
- ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS. XIX^e siècle. 1 vol.
- PAUL ARÈNE. *Jean des Figues.* — *Le Tor d'Entraÿs.* — *Le Clos des Ames.* — *La Mort de Pan.* — *Le Canot des six Capitaines* 1 vol.
- ARIOSTE. *Roland jurieux*. 4 vol.
- HONORÉ DE BALZAC. *La Cousine Bette.* Préface de Laurent Tailhade. 2 vol.
- *Eugénie Grandet*. 1 vol.
- *Le Père Goriot*. 1 vol.
- *Le Cousin Pons*. 1 vol.
- TH. DE BANVILLE. *Les Cariatides.* — *Roses de Noël.* 1 vol.
- *Les Stalactites.* — *Odelettes.* — *Améthystes.*
- *Le Forgeron* 1 vol.
- *Le Sang de la Coupe.* — *Trente-six Ballades joyeuses.* — *Le Baiser* 1 vol.
- *Les Exilés.* — *Les Princesses*. 1 vol.
- *Idylles prussiennes.* — *Riquet à la Houppe*. . . 1 vol.
- *Odes funambulesques*. 1 vol.
- *Occidentales.* — *Rimes dorées.* — *Rondels.*
- *La Perle*. 1 vol.
- *Comédies*. 1 vol.
- *Petit Traité de Poésie française*. 1 vol.
- BEAUMARCHAIS. *Le Barbier de Séville* 1 vol.
- *Le Mariage de Figaro* 1 vol.

PQ2275. H7A19 1900 V4



a39001



003912345b

2/69

